

9ème Année - No. 5

Mai 1945

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



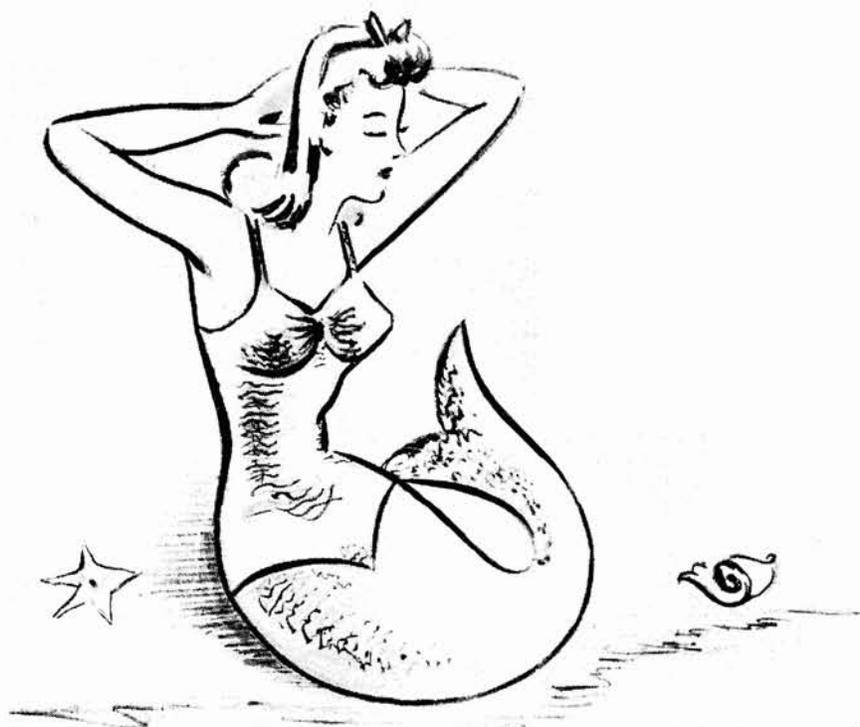
DANS CE NUMÉRO :

Conférences de

**Pierre Jouguet, Prof. Charles Oberling,
André-Marie Gossart, Georges Henein.**

Articles de

**Jacques Rives, Max-Pol Fouchet,
Jean-Jacques Bernard, René-Jean.**



COSTUMES DE BAIN

CHEMLA

11, rue Bouad 1er

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

3, Rue Soliman Pasha, Le Caire (Egypte). Téléphone 50852 - B.P. 284

Directeur : MARC NAHMAN — Administrateur : ERNEST DELORO

Abonnements : un an (12 numéros) : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

9ème ANNÉE — No. 5

MAI 1945

Aperçus sur l'histoire intellectuelle et morale d'une génération française

conférence de

M. Pierre Jouquet

Membre de l'Institut de France

Président du Comité National Français d'Egypte

Conseiller Culturel de la Légation de France au Caire

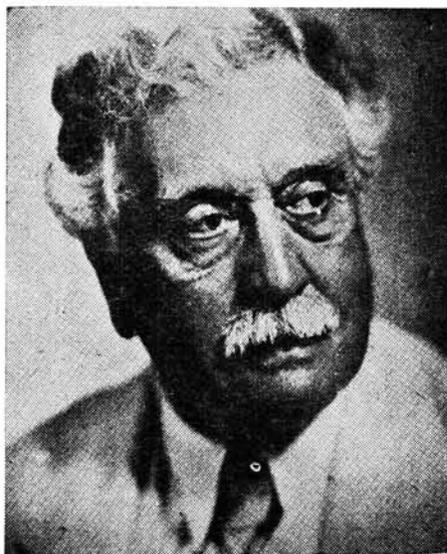
Faite au Caire, aux "Amis de la Culture Française en Egypte", le 11 Avril 1945;

répétée à Alexandrie, à l'"Atelier", le 26 Avril 1945

et à Jérusalem le 16 Mai 1945

Mesdames,
Messieurs,

La génération dont nous devons nous entretenir ce soir est celle qui vint au monde au temps de la guerre de 1870. Elle a maintenant accompli son long pèlerinage, non sans laisser sur la route les trois quarts de ses compagnons. Elle est parvenue sur le seuil de la vieillesse, selon l'expression homérique qui désigne non le seuil de la porte d'entrée sur le dernier âge, mais celui de la porte de sortie sur l'éternité. Ces hommes, dont beaucoup, au temps de leur jeunesse et de leur maturité,



M. PIERRE JOUQUET

ont mis tant d'espoirs dans les doctrines pacifistes, auront reçu le tragique démenti de deux grandes guerres universelles. Heureux sans doute, qui s'est acquitté de la vie à la veille du sanglant conflit qui s'achève. Peut-on penser, en effet, sans angoisse, à l'agonie de ceux dont les yeux se sont fermés avant d'avoir vu le salut de leur patrie ? Quant à nous, que le destin semble oublier sur notre monde dévasté, nous savons bien que nous verrons la victoire, puisque c'est une actuelle réalité, mais nous savons aussi que nous ne

verrons pas le redressement. Nous l'apelons de toute l'énergie, inviolable au doute, d'une âme tant de fois éprouvée, mais les raisonnements de notre esprit nous le présentent comme une pathétique incertitude.

Nous avons été élevés par des pères qui, nés sous le règne de Louis Philippe, avaient fait les expériences de 1848 et de l'Empire. Ainsi, mes contemporains ont pris, si je puis dire, leurs racines intellectuelles et morales en plein terroir du XIX^{ème} siècle, — un riche terroir, dont on a médité, mais qui porta les fruits les plus abondants et les plus variés. Par leurs grands parents, s'ils les ont connus, ils touchaient à Napoléon et même à la Révolution. Jamais peut-être les sociétés civilisées n'ont, en si peu d'années, traversé tant de changements. Par bien des côtés, nous sommes moins loin des hommes de 1840 ou 1850 que de nos enfants et de nos petits-enfants. C'est une sorte d'exil dans le passé que d'avoir entendu des vieillards parler, je ne dis pas de M. Thiers qui restera M. Thiers jusqu'à la fin des âges, mais de Monsieur de Chateaubriand.

Avant d'ouvrir quelques aperçus sur son âme, essayons, si vous le voulez, selon le conseil que nous donnait Hippolyte Taine, dans son Introduction à "*l'Histoire de la littérature anglaise*", un livre dont l'influence fut grande sur nos maîtres et sur nous, de revoir avec les yeux de notre tête quelques aspects extérieurs de cette ancienne France. Ils vous surprendront certes, quand, pour nous, ils sont encore restés familiers dans notre souvenir. La France n'a pas changé dans les lignes de ses paysages, mais pouvez-vous imaginer une France sans bicyclettes, sans automobiles et sans avions, et bien entendu sans cinémas ni radios? Certes, la grande révolution des chemins de fer était faite, mais, sauf sur les grandes lignes partant de Paris, les voyages n'en étaient pas moins inconfortables et très longs. On était serrés dans des voitures sans couloir, d'où l'on ne pouvait sortir qu'aux stations un peu importantes. Et pour la durée de cette épreuve, je me souviens, par exemple, que de la petite ville où j'ai passé mon enfance, pour aller au chef-lieu du département éloigné d'environ 80 kilomètres, on mettait 4 heures, après deux changements de train. Une dépêche télégraphique n'était reçue qu'avec tremblement, car, la plupart du temps, on n'en usait dans les familles que pour les mauvaises nouvelles. Le téléphone est une invention qui date du temps de notre enfance, mais l'usage en fut très long à se répandre pour les particuliers. De là un calme, non sans avantage pour la réflexion, mais aussi une sorte d'isolement: nos provinces n'ont-elles pas gardé obstinément un certain air archaïque jusqu'aux premiè-

res années du XX^{ème} siècle, comme s'y sont longtemps maintenues, sinon les modes, du moins quelque chose des manières d'autrefois?

Il n'y a rien, n'est-ce pas, de plus divertissant et de plus triste que de feuilleter les vieux albums de photographies de famille et les vieux journaux de mode. Essayons de le faire un moment. Aux temps lointains dont je vous parle, les femmes ne portaient certes pas de robes courtes! Une jeune fille comme il faut (ainsi disait-on alors) ne pouvait s'asseoir que sur le bout d'une chaise, sans s'appuyer au dossier, bien entendu, ni croiser les jambes qu'elle avait bien soin de ne pas montrer au-dessus des chevilles. Nous étions loin de la jeune Spartiate que nous voyons, de nos jours, bondir si légèrement sur les courts de tennis et renvoyer les balles d'un bras finement musclé. J'ai trop admiré, dans mon archéologique jeunesse, la jeune laconienne à la très courte tunique transparente et plissée, connue sous le nom d'Atalante Barberini, pour ne pas aimer beaucoup nos atalantes modernes. Les robes étaient parfois des monuments. Déjà, sans doute, les crinolines n'étaient plus qu'un ridicule souvenir, mais nous avons connu la tournure, sorte d'armature en crin et baleines de corset (le corset a sévi encore assez longtemps en plein XX^{ème} siècle), que les femmes se mettaient sur l'arrière-train, de façon à le rendre proéminent, sous une robe en satin à reflets métalliques surchargée de volants, de bouillonnés, de soutaches, car l'art de la couturière s'apparentait à celui du tapisier. Un caricaturiste, je ne sais plus lequel, s'était amusé un jour à dessiner, juché sur le promontoir postérieur d'une élégante, un petit valet de pied pareil à ceux que l'on voyait à l'arrière ou sur le siège de ces beaux équipages à deux chevaux qui remontaient au grand trot l'Avenue du Bois. Comme toutes choses, la tournure s'est atrophiée avant de disparaître. Il n'en resta tout d'abord bientôt qu'un petit coussinet posé sur les reins et que l'on appelait le strapontin. Il fut, si je puis dire, célébré dans une chanson populaire devenue une chanson de marche pour les soldats dans les environs de l'année dite du centenaire, 1889. Cela s'appelait "la Boiteuse":

*Il faut la voir le long de la rivière,
Boitant par devant, boitant par derrière.
Sa jambe droite qui cloche un petit peu,
Semble crier: au feu! au feu! au feu!
Pendant que l'autre lui répond:
Où donc? Où donc? Où donc?
Oh! disait son petit strapontin,
Tout est éteint, tout est éteint.*

J'espère que cette ineptie est oubliée. Elle a certainement été remplacée par une autre non moins affligeante sans doute, car j'ai éprouvé, en écoutant l'illustre Maurice Chevalier, que dans notre

France, qui s'est tant transformée, une chose est demeurée immuable: c'est la bêtise du café-concert. La bêtise a, d'ailleurs, quelque chose de tellement foncier, si je puis dire, qu'elle mériterait d'être juridiquement classée parmi les immeubles. Elle reflète, comme un miroir déformant, le caractère des peuples. Notre bêtise nationale, à nous Français, et qui va jusqu'à la plus vulgaire platitude, est une caricature du bon sens. Du bon sens, c'est-à-dire "ce quelque chose d'assez équivoque dont les petits esprits s'arrogent la possession exclusive, cette subtile puérité qui sait donner à tout une apparence d'évidence... ce vulgaire bon sens avec ses lourdes allures, sa grosse voix et son rire satisfait."

Je viens de vous citer Ernest Renan dans *l'Avenir de la Science*, un grand livre qu'il écrivit en 1849 à 26 ans, mais qu'il publia seulement en 1890, à 67 ans, avec une préface célèbre. Livre et préface, l'une bien différente de l'autre, mais l'une et l'autre très apparentés cependant, livre et préface ont été de ces écrits qui ont fortement marqué notre jeunesse. Mais, nous y reviendrons. En attendant, retournons encore un moment à la contemplation du monde extérieur entre 1880 et 1900, et particulièrement au costume des dames.

Naturellement, la mode prit, au cours des dernières années du XIX^{ème} siècle,

des aspects bien différents. Quand elles eurent quitté les tournures, selon une remarque de Jules Lemaitre, les femmes se mirent à ressembler tantôt à des parapluies, tantôt à des sonnettes. Un temps vint même où elles étaient gainées dans une espèce de carcan qui leur donnait la gracieuse inclinaison en avant d'un permanent salut. Un de mes amis mathématicien avait donné la formule géométrique de la silhouette élégante:

"Sott le point A à l'extrémité de l'un des seins, et sur l'horizontale du sol CD le point E, à l'extrémité des pieds.. La verticale AB doit atteindre l'horizontale en B, de manière que BE soit d'une longueur égale à AB."

Et je n'ai pas encore entamé le vaste chapitre des chapeaux, ni celui de la coiffure. Mon plus ancien souvenir est celui de la frange sur le front, ce que l'on appelait la coiffure à la chien: quand on voulait dire qu'une femme avait un charme quelque peu provoquant, on disait qu'elle avait du chien. Cette coiffure à la chien avait déjà été inventée par les coiffeurs de Byzance, et elle indignait fort le patriarche St. Jean Chrysostome. Les franges furent plus tard remplacées par de petits frisons, ceux des charcutières de Franc Nohain:



*Les charcutières qui se font
sur le front*

*De petits frisons polissons:
Telles sont les queues*

des jeunes cochons!...

Aux frisons succéda plus tard le rouleau, renouvelé des impératrices romaines, et auquel, Mesdames, vous revenez aujourd'hui. Puis l'on vit les gracieux bandeaux; les plus avancées dissimulaient sous les bandeaux leurs oreilles. C'est ce qu'on appelait la coiffure en ventre affamé, parce que ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Et que dire de la tenue des hommes, qui, du moins à Paris et dans les grandes villes, même pour aller au cours, ne pouvaient sortir qu'en jacquette ou en redingote, la tête surmontée de cet édifice que l'on appelait le tube et qui vient, paraît-il, d'une vieille coiffure des marins. Je vous assure que c'était un problème quand on était en visite, avec ses gants et son chapeau, de tenir la tasse de thé ou le petit verre de vin doux que la maîtresse de maison vous offrait, sans laisser tomber ses gants et sans hérissier les poils de son huit reflets — un problème que, pour ma part, je n'ai jamais su résoudre.

Cette société de la fin du XIX^{ème} siècle, ou, comme on disait, cette société fin-de-siècle, était, comme toutes les sociétés, pleine de contradictions. Pareille en cela à toutes les époques, c'était une époque de transition. Elle vous paraît soumise à bien des contraintes; pour les dames, contrainte du corset et du col montant; pour les hommes, contrainte du tube, de la redingote, du faux-col empesé; contrainte aussi d'une politesse compliquée, legs d'un passé qui sera lent à mourir. Mais, on voyait déjà paraître un laisser-aller fort démocratique et qui ne craignait pas le débraillé. Quand la République fut solidement établie, j'entendais dire, dans les milieux réactionnaires, bien entendu, que pour être un candidat particulièrement agréable aux masses électorales, *acceptus a plebe*, comme dit la grammaire latine, il fallait laisser un interstice entre son gilet et son pantalon, en sorte que la taille fût entourée du bourrelet clair que formait la chemise.

Et pourtant, cette époque était sérieuse et triste... et en même temps, je crois pouvoir le dire, malgré des vulgarités et du mauvais goût, d'une culture raffinée, dont les premiers volumes de Proust donnent une idée vivante. Mais pour vous le montrer, il faudrait vous parler de littérature et d'art. Je me récusé! J'aime mieux laisser cette tâche à mon collègue M. Léon Guichard, qui, n'appartenant pas à notre génération, pourra porter sur ses oeuvres un jugement plus sur, et à l'enthousiasme si

émouvant et si éclairé des jeunes gens que vous avez entendus au cours de cette riche saison des "Amis de la Culture française".

Dans les lettres, le naturalisme allait peut-être finir, mais Zola donnait quelques-unes de ses oeuvres maîtresses (*Germinal* est de 1885). Les romans de Maupassant sont de ce temps, aussi les derniers d'Alphonse Daudet, les premiers de Bourget, de Barrès, d'Anatole France. Et, pour porter un jugement plus équitable, nous n'oublierons pas que la poésie et l'art ont parlé plusieurs langages admirablement nouveaux. C'est par exemple l'époque du plus grand développement du symbolisme.

Mais, en ce temps, l'art et la littérature, l'art moins encore que la littérature, ne faisaient guère sentir leur action sur l'éducation des adolescents. Dans nos premières années, nous avons été façonnés par d'autres influences. Notre enfance et notre jeunesse ont été dominées par un événement et par une doctrine.

Presque aucun de nous n'a vu la guerre de 70-71, mais jusqu'aux environs de 1889, jusqu'à l'année du centenaire, moment où la plupart d'entre nous sortaient du collège, nous n'avons cessé d'en entendre parler. L'année terrible hantait les réflexions de notre enfance. Le mot "prussien" sonnait à nos oreilles comme celui d'un ennemi odieux, de l'ennemi par excellence qui, contre tout droit, avec une méthodique, méprisante et froide cruauté, avait battu nos armées, pillé notre pays, fusillé les otages, et arraché à la France deux de ses plus chères provinces. L'amour de la patrie s'exaltait en nous du souvenir de ses souffrances et plus encore de son humiliation. Nous ne pouvions — et j'avoue que pendant longtemps je ne l'ai jamais pu — entendre la *Marseillaise*, ce vieux chant de gloire, sans une émotion amère. L'Empire l'avait interdit. Au temps de la République naissante, il éclatait dans toutes les fêtes officielles, soulevant des ouragans d'applaudissements. Nos parents, qui appartenaient aux générations de 1830 ou 1840, nous avaient inspiré un patriotisme fier qui avait le fanatisme d'une religion, et imposait les devoirs les plus incontestables. On ne le discutait guère, ou du moins s'il était discuté, et il l'était en effet (je pense à la belle étude d'E. Renan parue dans le volume intitulé "*Réforme intellectuelle et morale*", au lendemain de la guerre); s'il était discuté, on ne nous aurait permis aucun doute. On ne pardonnait pas à ceux qui, appelés à se battre, s'étaient arrangés pour ne pas répondre à l'appel. La République allait bientôt instituer le service obligatoire pour tous que l'Empereur Napoléon III, après Sadowa, avait déjà voulu établir. On comprenait le volontariat. On n'aurait rien compris à cette nécessité moderne de l'affectation

cette Allemagne qui depuis plus d'un siècle n'a pas cessé de faire peser sur nous la menace de son orgueil et de sa haine.

Quant à la doctrine qui, ajoutant son poids à celui de la défaite, aurait dû faire des années de notre jeunesse — si précisément elle n'avait pas été la jeunesse — une période de désespoir, c'est celle que l'on désigne, je crois, sous le nom de scientisme. Or, comme à cette époque la science aboutissait, ou semblait aboutir à une conception mécanique du monde, où il n'y avait plus de place pour la liberté de l'homme, on devait se demander, comme le dit Alfred de Musset :

"Qu'advient-il alors du simulacre humain ?"

ou, comme l'écrit un savant moderne. *"Que signifient alors tous les dévouements, toutes les souffrances, tous les sacrifices, tous les héroïsmes, toutes les vertus, toute la beauté? Ne seraient-ils qu'un feu de paille, accidentel et inutile, dont il ne restera rien, pas même un peu de cendres?"*

Taine, dans *"l'Intelligence"*, paru précisément en 1870, semblait avoir accepté ces conséquences, et déjà, dans son *"Histoire de la Littérature anglaise"* (1863), il avait écrit la terrible phrase: *"Le vice et la vertu sont des produits, comme le sucre et le vitriol"*.

C'était, comme on dit aujourd'hui, un beau renversement des valeurs, mais un renversement dans le néant.

Le même scientisme s'exprimait chez Ernest Renan; mais celui-ci, plus souple, n'aboutissait pas à des formules aussi brutales. Pourtant, s'il arrivait à sauver l'idéalisme, dont il a beaucoup parlé, c'est, peut-être, plus par la magie de son style que par les arguments de sa raison.

Je vous prie de ne pas me prêter la moindre hostilité à l'égard de ces deux grands esprits, dont il faut infiniment respecter la droiture et la sincérité. Vous avouerez-je que j'ai gardé pour ces maîtres de notre jeunesse, que je n'ai pourtant jamais personnellement approchés, une admiration à la fois raisonnée et sentimentale. Mais, en faisant un retour sur nous-mêmes, je suis bien obligé de constater le sens où nous entraînait leurs doctrines. Sans doute, ce mécanisme scientifique avait alors ses droits. S'il avait obtenu tant de succès, c'est qu'il était apporté par le mouvement général de la pensée, et quand nous étudions le passé et que nous nous croyons justifiés à blâmer les conceptions des penseurs dont nous sommes les humbles disciples et bien souvent les indignes héritiers, il faut nous dire qu'il y a dans l'évolution des doctrines une espèce d'enchaînement logique qui arrê-

ne, je ne dis pas fatalement, mais impérieusement, la succession des systèmes. Et pourquoi condamnerions-nous l'essence même du scientisme, s'il signifie simplement qu'aucune philosophie ne peut se constituer en contradiction avec les données de la science? Et le scientisme de la fin du XIX^{ème} siècle n'a pas été sans produire de très beaux fruits. C'est de là, j'imagine, qu'est sortie cette série de chercheurs positifs comme Théodule Ribot, fondateur chez nous de la psychologie expérimentale, et ces écoles sociologiques si fécondes, je veux dire par exemple celle de Durkheim et de Lucien Lévy-Bruhl, que vous avez connu dans ce pays même, où il comptait, je crois, plusieurs élèves et beaucoup d'amis.

Mais enfin il ne faut pas être aveugle aux conséquences. Toute la morale traditionnelle, et peut-être toute morale, était détruite par des propositions comme celle de Taine. Elle était détruite, et pour nous, jeunes étudiants de 1890, elle n'était pas remplacée. Renan s'en tirait en donnant une valeur absolue à la science, dont il faisait, si je puis dire, le terme même de la morale. C'est peut-être la même interprétation qu'il faut donner à une conclusion d'Henri Poincaré dans la *Valeur de la Science*, paru beaucoup plus tard, et que je m'excuse de vous citer de mémoire, et probablement dans des termes inexacts: *"La pensée n'est qu'un éclair entre deux abîmes de ténèbres, mais c'est cet éclair qui est tout"*.

Anatole France, en parlant de l'enthousiasme que Taine avait suscité dans la jeunesse, écrit: *"Ce qu'il nous apportait, c'était la méthode et l'observation, c'était le fait et l'idée, c'était la philosophie et l'histoire! Et ce dont il nous débarrassait, c'était l'odieux spiritualisme d'école: c'était l'ange universitaire montrant d'un geste académique le ciel de Platon et de Jésus-Christ"*.

Anatole France vise sans doute, dans ce passage, des philosophes, d'ailleurs honorables, de la suite de Victor Cousin, qui avait dominé l'enseignement de son temps, par exemple Caro, dont les cours, selon l'expression d'alors, faisaient florès, à la Sorbonne et dans les salons, Caro qui passait pour le modèle du Bel-lac du *"Monde où l'on s'ennuie"*, comédie d'Edouard Pailleron jouée avec un grand succès dans l'année 1881, par de grands acteurs du Français: Suzanne Reichenberg, Samary, Worms, etc... Sans doute, le spiritualisme d'école endormait les esprits dans une orthodoxie assez médiocre. Mais, si l'on n'est pas étonné, on reste un peu déçu de constater chez France cette espèce d'exultation joyeuse parce que le ciel était déserté par les formes essentielles du platonisme, et les coeurs libérés de l'enseignement

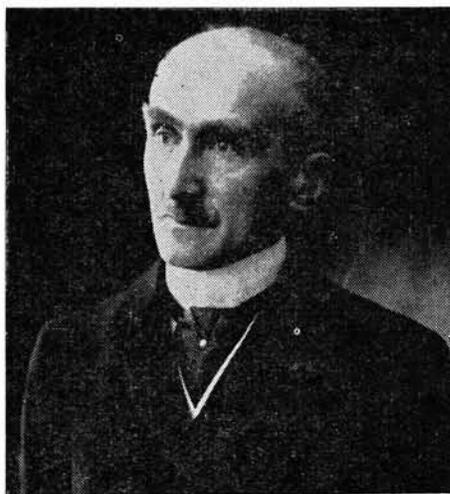
de l'Évangile, comme si c'était un gain pour l'humanité de rejeter avec dédain et sans les remplacer les doctrines sur lesquelles s'était jusqu'alors assurée la dignité de l'homme. Certes, nous nous sentions bien enrichis, pas la nouvelle philosophie, d'observations et d'analyses précieuses, mais nous n'en étions pas moins privés, peut-être sans le bien voir, de tout aliment spirituel.

A vrai dire, nos maîtres ne nous enseignaient généralement pas le scientisme, qui n'agissait sur nous que par l'ambiance. L'enseignement des lycées était, me semble-t-il, surtout dominé par le Kantisme qui nous venait de Renouvier, dont Julien Benda, notre contemporain, se reconnaît le disciple. D'ailleurs, il n'y avait pas de doctrine d'État — et c'est le mérite de la République —, chaque professeur était maître de ses doctrines. C'est pourquoi bientôt une réaction allait commencer, dont on peut fixer la date aux environs de 1889-90, au moment où nous quittions le Collège pour entrer à l'Université; plus tôt même, car la thèse d'Émile Boutroux sur la "Contingence des lois de la nature" est de 1874. Celui-ci se refusait à enchaîner les phénomènes biologiques et moraux aux mêmes lois que les phénomènes physiques et chimiques. La science ne serait ainsi jamais enfermée dans cette formule unique dont Taine rêvait et dont devait, selon lui, sortir l'explication de l'homme aussi bien que celle de l'Univers. Sans doute l'élève de Lachelier laissait-il entrevoir ainsi la possibilité de restaurer les intuitions morales qui, depuis la confession négative, et depuis Moïse, sont restées, malgré tout, la charte imprescriptible de l'humanité.

Mais, l'influence de pareils ouvrages ne se fait pas immédiatement sentir. J'ai, durant un hiver, celui de 1888, suivi le cours de Boutroux, maître admirable, à la Sorbonne. Le souvenir de ses leçons m'inspire une admiration profonde. Il nous parlait de Descartes. C'était un spectacle très impressionnant, je vous assure, de voir ce sage, cet ascète, le regard concentré sur sa seule pensée, exposer sans aucune hésitation et sans aucune note, dans la langue la plus élégante et la plus vigoureuse, les réflexions les plus abstraites et pourtant les plus émouvantes. Son étude sur l'idée de la loi naturelle est seulement de 1895, son *Pascal*, de 1900. Depuis longtemps, Pascal n'avait pas trouvé d'interprète plus capable de s'élever aux hauteurs de sa spiritualité.

Après Boutroux, c'est Bergson, qui, vers le même temps, enseignait, je crois, au lycée Henri IV, dont la pensée allait influencer les générations nouvelles. *L'essai sur les données immédiates de la conscience* est de 1888. Sans doute

une certaine incertitude à définir ce qu'il appelait l'intuition risquait d'enlever à l'intelligence l'autorité souveraine qu'elle doit garder dans l'acte de la



HENRI BERGSON

connaissance, mais il lui rendait son caractère de gratuité, et, par delà l'assimilation des techniques naturelles, sa fonction contemplative.

Les doctrines de Taine étaient d'ailleurs déjà battues en brèche dans le grand public, à un point de vue que je dirai pragmatiste. Le "Disciple" de Bourget, un livre que nous avons beaucoup discuté, est de 1889. Je sais que la renommée de Bourget a beaucoup pâli, et je crois qu'on ne le lit plus guère. Beaucoup d'entre nous ne l'aimaient pas, mais le *Disciple*, au moins par l'intention, est un grand livre. Il traite d'un problème éternel, celui de la responsabilité du penseur, le même qui, 2000 ans avant nous, avait déjà été brutalement posé dans la substantielle bouffonnerie, beaucoup plus substantielle qu'on ne le dit généralement, du poète athénien Aristophane.

Mais je m'arrête, Mesdames et Messieurs. Il ne pouvait venir à mon incompetence l'audace de vous promettre des vues systématiques sur la pensée ni sur l'histoire de ma génération. Je suivrai seulement le petit groupe de spécialistes — mais qui joue son rôle modeste, pourtant assez significatif, dans la vie de ce passé, qui, par une illusion naturelle, me semble assez récent.

Vers la 20ème ou 25ème année, selon nos âges, disons vers l'année 1890, qui, comme vous le voyez, est une époque, le souvenir de 1870 paraissait s'effacer — beaucoup trop, je pense. La France, de plus en plus tournée vers l'achève-

ment de son empire colonial, et aussi vers les doctrines pacifistes, acceptait au fond, ou semblait accepter les frontières que la guerre lui avait faites. Elle pleurait toujours ses enfants séparés d'Alsace-Lorraine, mais vraiment on aurait dit qu'elle espérait voir l'Allemagne, malgré tant de déceptions déjà constatées, leur faire au sein du Reich une existence acceptable. La guerre nous était odieuse. Vers 1900, beaucoup répétaient que dans l'état de notre civilisation c'était un crime, et qui plus est, une impossibilité. Et quand nous parlions de 1870, nous ne trouvions guère d'écho chez les plus jeunes. C'est du moins ce que je conclus de mes expériences personnelles.

La doctrine scientiste, au contraire, nous avait tous profondément marqués. Cependant nous vivions, car la jeunesse a une force de vie irrésistible. Nous pouvions trouver "très chic", dans les discussions, de soutenir le déterminisme, mais nous agissions avec la conscience, ou, si vous voulez, l'illusion de la liberté. Au point de vue métaphysique, nous étions arrivés à une sorte de tranquille agnosticisme. Au point de vue moral, eh bien! je crois que nous trouvions très faible, et Dieu sait si nous avions tort, la fameuse phrase de Kant: "*Deux choses me prouvent l'existence de la loi morale: le ciel étoilé au-dessus de ma tête, et la conscience au fond de mon cœur*". Mais, nous agissions comme si elle nous avait paru convaincante; ce n'est pas en vain que nous étions les héritiers d'une tradition millénaire. Notre idéal moral était assez élevé. Pour le justifier, je crois que mes camarades et moi nous le fondions plus ou moins clairement sur cette religion de la science que le scientisme d'Ernest Renan nous avait inculquée.

Nos sciences à nous étaient, comme le dit encore Renan, ces pauvres sciences conjecturales de l'homme, que l'on désigne sous le nom d'Histoire et de Philologie. Vous vous souvenez avec quel enthousiasme magnifique Renan lui-même en a parlé et l'éloge qu'il fait de la critique. Or, nous assistions alors à une sorte de renaissance de ces études. Elle ne date pas précisément de la III^{ème} République. Je crois qu'elle a commencé à la fin du Second Empire. La France était en retard. Ce n'est pas qu'au cours du siècle elle n'ait eu de très grands savants, quelques-uns doués d'un véritable génie. En Egypte, le nom de Champollion nous vient naturellement à l'esprit. Nous pourrions en citer d'autres moins prestigieux et moins connus ici, mais qui ne sont pas toujours moins grands, par exemple Eugène Burnouf pour les études indianistes, Sylvestre de Sacy pour

l'arabe, Letronne pour l'hellénisme, et beaucoup d'autres encore. Mais il n'y avait pas à proprement parler d'école: l'ensemble de l'Université était peu porté et peu poussé à ces recherches. Quelle différence, par exemple, avec l'Allemagne et sa luxuriante floraison universitaire de philologues et d'historiens érudits!

Un changement s'annonce sous Napoléon III. Historien de César, il s'intéressait à l'Antiquité et aux disciplines qui nous la font connaître, à l'épigraphie, à l'archéologie. Il y a sous son règne deux mouvements contradictoires. Le Gouvernement autoritaire se méfiait d'une pensée trop libre, surtout si elle était répandue dans l'enseignement, et, par exemple, comme le dit Fustel de Coulanges, il imprimait à l'Ecole Normale "un mouvement de recul"; mais d'autre part les goûts de l'Empereur l'inclinaient à favoriser certaines recherches. Je crois que les archéologues n'ont jamais été tant invités aux réceptions du chef de l'Etat! On doit une grande reconnaissance à Victor Duruy appelé au Ministère de l'Instruction Publique par l'Empereur, et qui créa pour l'enseignement des sciences philologiques et historiques l'"Ecole pratique des Hautes Etudes". Elle devint leur inviolable demeure. Quand je pense aux années ardentes et austères qui furent celles de notre formation, ce sont les étroites salles de l'ancienne Ecole des Hautes Etudes que je revois. Des rayons lourds de livres qui ornaient leurs parois, semblait tomber sur nous, pour nous envelopper, un flot d'effluves spirituels, mis comme en réserve entre les feuilles, sous les nobles reliures, par le labeur ininterrompu de vingt générations de penseurs et de chercheurs. Ces salles de cours, où l'on n'était jamais plus d'une quinzaine, où le maître était assis au milieu des auditeurs et dirigeait en y prenant part les recherches communes, avaient une solennité et une intimité de chapelle. Nulle distinction de nationalité ni de diplômes. Les hommes étaient égaux devant la Vérité... Mais je n'en finirais pas si je m'abandonnais à mes souvenirs de l'Ecole des Hautes Etudes. La plupart d'entre nous se préparaient à des missions à l'Etranger. Mais, les pays auxquels nous rêvions n'étaient pas ces pays divers et lointains où se dispersent aujourd'hui, au lendemain des concours, les jeunes universitaires. L'horizon de la plupart d'entre nous était borné à celui des pays classiques. L'Ecole d'Athènes avait été fondée par une ordonnance du 11 septembre 1846, signée de Louis-Philippe et du Ministre Secrétaire d'Etat au Département de l'Instruction Publique, grand maître de l'Université, Salvandy, Achille de Salvandy. Mais elle n'avait pas trouvé tout de suite sa véritable voie. Elle y fut enga-

gée, sous l'influence des grandes missions inspirées par l'impérial historien de César, aux environs de 1861: Missions de Heuzey et Daumet en Macédoine, de Georges Perrot et Guillaume en Galatie — contemporaines de la mission de Renan en Phénicie; puis par la direction d'Albert Dumont (1875-78), enfin par celle de Paul Foucart (1878-90) qui, par ses travaux à Delphes depuis 1860, avait été un précurseur. En 1881 furent fondées l'Ecole Archéologique de Rome et la Mission Archéologique du Caire, qui devint bien vite notre actuel Institut. Athènes, Rome, Le Caire, voilà les points lumineux de cet univers limité vers lequel nous nous orientons. Etions-nous bien préparés à le connaître?

Les réformes de l'enseignement secondaire qui portent le nom de Jules Ferry — il ne faut pas nous le dissimuler — avaient porté un grave coup aux humanités classiques. De ces réformes, ma génération fut la première victime. Elles nous ont frappés d'une infirmité initiale dont, pour ma part, je sais bien que je n'ai jamais pu guérir. Comparés à nos aînés, nous étions de fort mauvais humanistes. Je sais très bien que le mal s'est aggravé depuis. Le Latin "court", le Latin sans le Grec, le Latin auquel on ne mord que du bout des dents, le Latin que l'on apprend pour mieux savoir le français, et non pour lui-même, eh bien! j'ose le dire, cela ne peut pas mener à grand' chose. Mais, à mesure que nous avançons dans la vie de la République, l'étude du latin et du grec apparaissait à toute une partie de l'opinion républicaine comme une discipline réactionnaire. Quelle erreur! Certes, je ne méconnaissais pas les difficultés que rencontraient dans leur tâche les éducateurs, ceux qui sont chargés d'établir les programmes, devant la masse croissante des connaissances et les exigences de la vie moderne. Mais les humanités classiques signifiaient un contact direct avec l'humanisme traditionnel, si chargé de sens humain, si propre par la constance et la fermeté de la pensée, à inspirer le sens de la continuité de notre civilisation, ainsi saisie à sa source, et à garantir les esprits à la fois contre la pétrification des formules et la séduction de ces notions superficielles et soi-disant modernes qui attirent par un air de nouveauté et corrompent par leur fausseté foncière. J'imagine que si nous étions restés plus profondément humanistes, d'affreuses doctrines anti-humaines, comme le racisme ou l'antisémitisme, n'auraient jamais eu tant de succès, et que le machiavélisme barbare de "MEIN KAMPF" serait tombé dans le mépris.

Techniquement aussi, nous étions mal armés, beaucoup moins bien que nos jeunes camarades. Toutefois, nous avons eu des maîtres excellents. Ils n'avaient

pas souffert des réformes qui nous privaient d'une partie de nos ressources, et ils avaient profité du mouvement qui portait invinciblement les esprits vers les méthodes sévères de l'érudition et de la critique.

On dira que les jeunes d'aujourd'hui, après tout, savent mieux le latin et le grec que nous, parce qu'ils l'étudient



L'Institut Français d'Archéologie du Caire
(le palais actuel)

plus scientifiquement? Peut-être, mais ils l'étudient comme une pièce préparée pour le laboratoire, comme un cadavre préparé pour l'amphithéâtre: ils ne le vivent pas!

Nous vivions l'antiquité parce que nous l'aimions. De Rome et d'Athènes, nous aurions dit ce que Dante disait de Rome seule:

"Les pierres des murs de cette ville sont dignes de notre respect; le sol même où elle s'assied mérite plus de pitié que nous ne saurions dire dans notre langage".

Nous étions imbus de cette idée, si fortement développée par Renan, que toute notre culture avait une double source, la Bible et l'Antiquité classique. "Teste David et Sybilla", nous prenions ces termes dans un autre sens que la vieille liturgie romaine, mais nous étions prêts à comprendre le mariage émuvant des deux traditions, tel qu'il est célébré, si je puis dire, par les aspects mélangés et si impressionnants des ruines romaines: "Nous sommes tous des monuments romains", dit Chesterton. Quant à la Grèce, nous nous rappelons le petit discours de Renan, devenu président de l'Association des études grecques, et où il montrait l'hellénisme à l'origine de toutes les disciplines qui font notre civilisation. Et malgré notre agnosticisme, notre positivisme, nous aurions proclamé, comme le fera plus

tard un grand philologue et humaniste polonais que j'ai eu l'honneur d'approcher dans sa vieillesse, que notre culture tout entière était due à une double révolution, celle du miracle grec, et celle du Christianisme. Vous reconnaissez la thèse foncière, de ce charmant petit livre de Tadeuz Zielinski, intitulé la "Sybille".

Avec quel enthousiasme, le soir, dans notre chambre de la Villa Médicis, après avoir parcouru les ruines du Forum ou du Palatin, visité les musées, nous feuilletions, mon camarade Perdrizet et moi, — oh! bien superficiellement! — l'histoire de Florence de Perrens et les Fiorretti de St. François d'Assise, ou les notices si pleines du "Cicerone" de Burkhardt. Et quant à l'Ecole d'Athènes, je vous lirai une page de mon ancien G. Radet, mort dans ces dernières et terribles années. Je vous la lirai comme un hommage à sa chère mémoire :

"Le plus grand charme de l'Ecole d'Athènes ne peut se dire. Il n'est aucun de nous qui n'ait au cœur et aux lèvres ce mot d'Albert Dumont. La vie au pied du Lycabette est une fête de travail et de lumière. Verbe insouciant, libre franchise, haute et originale culture, quelle atmosphère est plus propre à faire éclore et mûrir le talent? Devant le graphio où les feuillets du mémoire s'éparpillent sur les estampages à transcrire, court le balcon où l'esprit se délasse et s'envole. Avec quelles délices on s'y accoude au réveil, quand la ville de Minerve sort des mousselines de l'aube, parée d'une clarté qui semble un sourire, étincelante de blancheur dans son air léger! Le séjour en Grèce est alors bien autre chose que l'humble et rapide étape d'une laborieuse carrière. C'est un paysage de rêve et d'azur où la fée de la jeunesse effeuille dans une coupe de cristal les lilas embaumés de vos vingt cinq ans".

Pour nous, nous arrivions à l'Ecole d'Athènes dans un moment décisif de son histoire. L'époque des grandes randonnées en Asie Mineure où s'étaient illustrés tant de nos anciens qui en avaient rapporté une si belle moisson épigraphique (les Deschamps, Cousin, Radet, Dürrbach et Fougères) était terminée. A peine si nous eûmes l'occasion de faire, Perdrizet et moi, un petit voyage dans la vallée du Méandre. On entra dans la période des grandes fouilles — celles de Delphes et celles de Delos, déjà ouvertes sporadiquement par toute une série de nos camarades. Cette nouvelle orientation de l'Ecole fut l'oeuvre d'un homme, notre directeur Théophile Homolle. Si j'avais l'intention et le temps de vous retracer ici notre vie d'Athéniens, j'aurais voulu vous parler longuement de Théophile Homolle. Nous sommes encore quelques-uns à avoir

gardé pour lui le culte qu'il professait pour la mémoire d'Albert Dumont. Il ne concentra pas tout l'effort de l'Ecole sur ces deux grands chantiers, auxquels nous avons tous travaillé. Le "bornage", si je puis dire, était contraire à son tempérament. Jamais directeur n'eut de plus larges vues, il conquiert des provinces entières à notre activité. Si j'ai le plaisir d'être parmi vous, dans ce pays d'E-



L'Ecole Française d'Athènes

gypte, et de l'avoir parcouru au temps de mes vingt-cinq ans, c'est à lui que je le dois.

Inspiré peut-être par les vues de l'Allemand Milchoefer sur la civilisation mycénienne dont il situait le centre dans les îles de l'Égée, Homolle aimait à nous parler de la Crète. "C'est là, disait-il, c'est sur cette île ouverte aux influences de l'Orient que l'on trouvera l'un des ressorts secrets de la civilisation méditerranéenne". Il n'attendit pas longtemps pour voir se réaliser cette prédiction. Les fouilles bien connues d'Arthur Evans ont commencé en 1900. Elles furent suivies par beaucoup d'autres, et, dans ces explorations crétoises, l'Ecole française, avec Demargne, Chappouthier, Charbonneau, a pris une part à ce qui est une grande révolution dans l'archéologie de notre temps. La Mycènes de Schliemann avait déjà bouleversé les idées de nos maîtres sur les prodromes de l'hellénisme. Mais, Mycènes maintenant n'appartenait plus aux origines. C'était la fin d'un monde qui se mêlait, en mourant, à un monde nouveau. Les civilisations méditerranéennes se révélaient aussi anciennes ou presque,

que les grandes civilisations orientales. Malheureusement, moins favorisée que l'Égypte ou la Chaldée, la Crète ressuscitait muette. Nul Champollion n'est encore parvenu à déchiffrer ses écritures, et l'on manque ici d'un bilingue comme la pierre de Rosette. Mais, nos perspectives historiques, et même préhistoriques, en ont été renouvelées. L'exploration historique, éclairée par les monu-



THEOPHILE HOMOLLE

ments archéologiques, dont une méthode de plus en plus stricte nous apprenait l'interprétation, poussait de longues avenues dans les terres jusqu'alors inconnues d'un passé qui cessait d'être fabuleux. Ce n'était pas le seul bouleversement dans nos connaissances auquel notre génération devait assister. L'histoire orientale sera renouvelée par bien des découvertes, comme celle du Hittite; et l'étude même de ces périodes, qui sont sous le plein jour de l'histoire, était merveilleusement enrichie : songeons à ce que fut pour l'histoire de l'hellénisme, inaugurée sous ce vocable en 1833 par John Gustav Droysen, la découverte des papyrus grecs et latins d'Égypte. Vers 1900, quand nous arrivions à la trentaine, aucun de nous ne pouvait regretter d'avoir consacré sa vie à ces petites sciences conjecturales de l'homme. Et ces découvertes de l'archéologie, en multipliant, comme toutes les découvertes, les problèmes et les mystères, nous apportaient cependant une sorte d'apaisement.

Ce n'était pas l'hypercritique, chère à l'Allemagne, qui sortait victorieuse de ces investigations. Les patientes reconstructions de l'archéologie semblaient confirmer la tradition antique. Minois

se dégageait des brumes de la légende pour entrer dans la réalité. On se rappelait qu'au début de son histoire, Thucydide avait signalé son Empire, dont les ruines, après un long oubli, revenaient maintenant sous nos yeux. Et l'on ne fut presque pas étonné quand on apprit plus tard par le Tchèque Hrosny que les textes hittites mentionnaient, comme héros de cette mystérieuse Achaïe, que l'on a voulu localiser en Asie Mineure, les noms d'Étéocle et d'Atrée. Certes, il y a dans ces rapprochements une grande part d'incertitude et d'hypothèses, de fantaisies, parfois même, si vous le voulez, d'emballement. La tradition antique qui reprenait ses titres, ne voyait pas son passé tout à fait de la même manière que nous. Cependant la "folle du logis", je veux dire l'imagination des philologues, était ramenée à un respect, respect critique, bien entendu, de la tradition, attitude qui avait été défendue, avec la modération convenable par la plupart des savants français, notamment par Fustel de Coulanges, et même par Ernest Renan.

Si j'avais la prétention de vous faire l'histoire de ma génération, je ne devrais pas vous parler seulement des révolutions dans les sciences historiques et philologiques. Celle qui devait se produire plus tard dans les sciences physiques et mécaniques, s'annonçait déjà de notre temps, mais il faudrait pour en traiter une compétence qui me manque : les éducateurs de notre jeunesse ne s'étaient pas assez convaincus de cette vérité, qui fut proclamée par l'un de nos grands contemporains, à savoir que l'éducation du jeune Français devrait être, comme le dit Paul Valéry, à base de latin et de mathématiques. Or, nous n'avons jamais que balbutié le divin langage de la Mathématique.

Quand nous rentrâmes en France, nous la trouvâmes divisée par l'affaire Dreyfus. Qu'est-ce l'affaire Dreyfus? Une affaire, en vérité assez simple. Un officier condamné pour trahison et relégué sur un rocher désert clame son innocence dans des lettres poignantes que son frère publie. Emus par cet appel obstiné, sa famille et ses amis, des savants, des écrivains, parmi lesquels Emile Zola, des hommes politiques aussi, font des enquêtes et des recherches et s'aperçoivent que le malheureux a été condamné sur une pièce (le bordereau) qui n'était pas de lui. Aux opinions divergentes des experts en écriture consultés par le tribunal militaire, ils opposent l'avis unanime des experts les plus sûrs qui soient, des hommes comme le chartiste Paul Meyer, des paléographes, comme Louis Havet. Ils apprennent dans la suite qu'une autre pièce qui se révélera un faux, (le faux Henry) a été décisive pour la sentence, et qu'elle a été seulement produite en Chambre du

Conseil, sans être communiquée ni à l'accusé ni à ses défenseurs. Il eût alors suffi pour arrêter le scandale et les troubles d'avoir recours à la procédure ordinaire, et de faire constater le "fait nouveau" et d'entamer avec honnêteté la révision du procès Dreyfus. Oui! tout cela était très simple... mais cet officier était Juif.

Je ne sais pas si c'est ma génération qui a assisté à la naissance de l'antisémitisme en France, et d'autre part l'histoire nous apprend que dès l'Antiquité, partout où il y a des Juifs, il y eut de l'antisémitisme. Mais, je sais très bien aussi que cette ignoble passion, aujourd'hui condamnée par tout le monde et surtout par les atrocités qu'elle a inspirées à l'Allemagne nazie, était du temps de notre enfance tout à fait étrangère au milieu à la fois chrétien et libéral auquel nous appartenions. Cependant, dès les années 80, un mouvement d'opinion avait été criminellement créé par un journaliste de talent et qui avait fondé un journal destiné à combattre les Juifs, sous le titre significatif de "La France juive". Je me souviens encore de l'indignation que les articles virulents d'Albert Drummond soulevaient chez nos parents. Cette campagne qui dura de longues années eut un effet funeste. Dans la France de la Révolution, qui avait supprimé le problème juif, de la seule manière humaine, en donnant aux Juifs de France la citoyenneté française, surgissait une querelle raciale, et par certains côtés religieuse, car malheureusement, la politique anticléricale de la République qui avait jeté la plupart des Catholiques dans l'opposition, était attribuée par eux, (et non pas tout à fait faussement), à l'influence de la franc-maçonnerie et des Juifs. Ce conflit général s'envenimait aussi d'autres conflits plus complexes; mais je n'ai nullement l'intention de vous donner une analyse complète et un récit suivi des événements, et je n'en parle que pour dire le retentissement qu'ils eurent sur la vie de ma génération. Naturellement, comme toute la France, elle était divisée. Nous avons alors vécu des années d'âpres discussions et de luttes: de longues amitiés se rompirent, les familles mêmes étaient déchirées. Vers quel parti pouvaient alors pencher ces intellectuels — le mot devint alors une insulte — dont j'ai tenté de vous définir l'esprit? Attachés à nos études et imbus de ce respect de la vérité, qui était une conséquence et une justification de nos doctrines, nous n'avions en général aucun goût pour l'action. Il y eut parmi nous des hommes politiques — je n'ai qu'à vous prononcer le nom d'Edouard Herriot — et même des politiciens, mais la plupart d'entre nous ne désiraient nullement descendre de leur tour d'ivoire. Nous n'étions en

rien des "Strugglers for life", tels que Daudet les peint dans son *Immortel*. En général, nous n'avions que dédain pour les politiciens, et je dois même avouer que, pour beaucoup, ce dédain s'étendait, très sottement d'ailleurs, à la politique et aux hommes qui s'y étaient dévoués. Nous étions, si vous voulez, des idéologues, mais c'était en ce sens que nous avions le culte de la pensée, et que nous étions convaincus qu'elle doit dominer l'action. Par une contradiction pathétique, dont quelques-uns avaient conscience, mais dans laquelle les autres vivaient, quand nous n'étions pas encore dégagés des doctrines qui, soumettant le monde moral à un mécanisme rigide, anéantissaient les valeurs mêmes de la morale, nous leur conférions, nous, à ces valeurs, un pouvoir absolu. On ne parlait pas encore de pragmatisme et je crois bien qu'aucun d'entre nous n'avait encore pu lire William James, mais nous mettions la pensée si haut que nous aurions eu de la peine à admettre qu'elle ait pu naître servante de l'action et qu'elle dût s'accommoder à ses exigences. Nous ne voulions ni sur le domaine de la logique si sur celui de la morale et du droit que les nécessités du réel puissent faire fléchir les principes. Rien donc n'excusait à nos yeux la violation de la Justice. Les garanties essentielles données par les Lois à l'accusé, n'avaient pas été respectées; il fallait réviser le procès. Au cours des épisodes dramatiques que ces révisions entraînaient, l'innocence de l'accusé nous parut évidente: il fallait casser l'arrêt. Nos adversaires, au moins certains de nos adversaires — car je ne parle pas de ceux qui s'étaient compromis dans les mensonges par lesquels on avait justifié une sentence que nous savions inique, mais de ceux qui s'étaient laissés aveugler par le souci légitime de sauver le prestige de l'armée et l'armature de la patrie, — nos adversaires avaient beau sommer de réfléchir aux conséquences, nous n'admettions aucune raison d'Etat. A ceux qui nous disaient, comme Caïphe, — et parmi eux il y avait des chrétiens — *il faut qu'un homme meure pour le peuple*, nous aurions répondu avec Bossuet: "Caïphe entendait qu'on pouvait condamner un innocent au dernier supplice, sous prétexte de bien public, *ce qui n'est jamais permis*". Heureusement, un groupe de catholiques, — je crains bien que ce ne fût une minorité, — n'avait oublié ni les leçons de l'Evangile, ni celles de Bossuet, et s'était groupé, pour la justice, autour d'un savant historien du droit, M. Violette, conservateur de la Bibliothèque de la Faculté.

Si vous voulez connaître les sentiments qui nous agitaient, il faut lire les pages enflammées de Charles Péguy

dans "Notre jeunesse". Cependant, Péguy était plus jeune que nous; les démarches de son esprit n'étaient déjà plus toujours les nôtres. Elève de Bergson, l'intuition avait chez lui un rôle que nous n'étions pas enclins à lui attribuer. Nous avions trop pris l'habitude de n'avoir foi qu'en nos froides analyses. Un souffle révolutionnaire et instinctif soulevait jusqu'au sublime la prose de Péguy, qui, pareil au bronzier antique, martelait à coups redoublés le métal ardent de ses vérités. Nous lisions davantage Clemenceau dans l'*Aurore*, et les articles d'Anatole France dans l'*Echo de Paris*, ceux qui formèrent l'*Anneau d'Améthyste* (1899) et *M. Bergeret à Paris* (1901). Son ironie irrévérencieuse nous ravissait. Elle flattait cette puérile vanité, très à la mode alors, de paraître détachés de tout et l'étrange souci de ne pas étaler les beaux sentiments, bien persuadés d'ailleurs que ce n'était là qu'une attitude élégante et que personne ne se tromperait sur nos véritables dispositions. En cela, c'était nous qui nous trompions et c'était une erreur assez grave.

Cependant, les conséquences de l'Af-faire ne furent pas toutes heureuses pour le pays. Les passions, au lieu de s'apaiser, ne firent que se détourner sur d'autres objets. Plusieurs tendances, d'origines les plus diverses, avaient bien pu se conjuguer pour faire triompher la même cause: au lendemain de la lutte, des scissions étaient inévitables. La politique partisane avait joué son rôle dans la crise même, qui, pour nous, n'avait été qu'une crise de conscience. Ceux qui restaient dans l'action allèrent rejoindre leurs partis. Les autres se retirèrent dans leurs laboratoires ou leurs bibliothèques; mais, ils avaient tout de même désappris l'indifférence aux luttes du forum. Celles-ci ne leur offraient pas toujours un spectacle édifiant. Ni la politique sectaire de Combes, qui s'autorisait du souvenir laissé par celle de tout un parti, ni les fiches du Général André ne pouvaient les rassurer sur le destin d'un idéal, qu'ils avaient cru partagé par tous les Français dont l'esprit n'était pas obnubilé par le culte d'un passé historique vénérable, sans doute, mais inspirant à beaucoup une dangereuse idolâtrie. Ils voyaient, d'autre part, les âpres querelles partisans paralyser le pouvoir légitime de l'Etat, notre démocratie individuelle glisser fatalement à la démagogie, un antimilitarisme, qui faisait trop souvent bon marché du patriotisme, pénétrer les syndicats et les masses électorales, même certaines parties du Corps enseignant. Ils voyaient un affaiblissement de la pensée politique, les luttes de clochers traitées comme des luttes nationales, jusqu'à obscurcir le sens des problèmes nationaux et internationaux, et ils se demandaient si

leur génération, en qui leurs pères, au lendemain de 1871, avaient mis tant d'espoirs, n'avait pas beaucoup plus détruit que construit.

Elle avait, en effet, beaucoup détruit. Elle avait détruit d'abord, nous l'avons dit, l'éducation par les humanités classiques, et ne semblait pas l'avoir remplacée par une éducation du même prix. Dans cette France menacée de dépeuplement, le divorce facile, rendu de jour en jour plus facile, risquait de désagréger la famille. Pour beaucoup d'entre nous, le ciel était sans dieux, et ceux qui suivaient la pensée et la politique allemandes pouvaient bien se demander si le vide du ciel n'allait pas attirer les vieilles divinités sanguinaires de la Germanie.

Il semble que l'on croie trop, aujourd'hui, que le pangermanisme raciste n'a pris naissance qu'avec Hitler. Or, un écrivain allemand, au nom anglais, Chamberlain, développant les idées de notre Gobineau, qui eut bien malgré lui la triste gloire de devenir un grand homme pour l'Allemagne, préludait déjà au racisme, et, en 1905, paraissait le livre de Ludwig Reimer. Je vois encore la traduction française d'un ouvrage inspiré du même esprit, étalé dans les devantures de nos librairies, avec la carte colorisée de sa couverture. La France y était divisée en trois zones, la plus petite, au nord-ouest, était attribuée à l'Angleterre; la vallée du Rhône, au sud de Lyon, était annexée à l'Italie, le reste revenait au Reich! Malheureusement, si l'Entente Cordiale commençait à faire son apparition dans les négociations diplomatiques, elle n'avait pas encore pénétré les coeurs, et je me rappelle un de mes amis anglais, venu me rendre visite à Lille, et à qui je montrais cette carte dans la vitrine d'un libraire. Sa réaction fut une interrogation prononcée avec cette imperturbable sérénité que nous appelons le flegme britannique: "Pourquoi l'Italie?" Reimer, lui, gardait tout pour l'Allemagne, mais il faisait aussi trois parts, la première peuplée de "germans" s'incorporait tout naturellement à l'Empire allemand. Le centre était lentement assimilé par une savante politique de concessions dosées de *civitas germanica*, de citoyenneté germanique; le reste, Est et Sud, était livré à la colonisation! Et l'on sait comment les Allemands colonisent. "Nous ne pouvons pas tolérer, dit Reimer, aux frontières mêmes de l'Empire, une race étrangère et dangereuse". C'est un principe que nous avons aujourd'hui le droit de retourner contre nos aimables voisins.

Les événements que nous venons de vivre nous empêchent de voir dans ces élucubrations des rêves d'isolés. On ne les retrouve pas, du moins, sous une forme brutale, dans les historiens sé-

rieux, mais ceux-ci ne pouvaient s'interdire les observations de nature à encourager le désir de domination et de conquête. Il n'était presque pas en Allemagne d'historien de l'antiquité étudiant le problème encore mal résolu de la décadence de l'Empire romain, qui, pour montrer les effets de la dépopulation, ne citât, avec une sorte d'insistance, qui nous paraissait toute chargée de convoitises et d'espérances, la France "le pays des deux enfants". C'est une expression qui se trouve, par exemple, dans le livre, d'ailleurs plein de mérites, d'Otto Seeck : "*Geschichte des Untergangs der Antiken Welt*".

Eh bien! soyons sincères. Était-il possible, en effet, sans aveuglement, de ne pas apercevoir dans la France des premières années du XX^{ème} siècle les germes de maladies qui risquaient de devenir mortelles, et qui le sont devenues? Je ne le crois pas, et plusieurs d'entre nous les observaient avec inquiétude. Et, cependant, nous vivions! Plus de trente ans de paix semblaient nous garantir une tranquillité perpétuelle; nous nous sentions même presque lâchement résignés à la mutilation de 1871, si elle pouvait être le gage d'un assagissement de notre ennemie, et naturellement, la guerre, à laquelle on ne voulait pas croire, éclata.

Il faut que l'édifice français ait été bâti bien solidement par nos ancêtres, pour qu'il ne fût pas ébranlé jusque dans ses fondements. Il trembla sur ses bases, mais tint bon. Nous gardons tous dans la mémoire les quatre chants annuels de cette sombre et magnifique épopée, que fut la guerre de 1914, mais nous gardons aussi le souvenir angoissant de nos deux millions de morts! Pourtant, leur sacrifice et la victoire, qui nous rendaient l'Alsace et la Lorraine, semblaient avoir exorcisé le mauvais génie qui, depuis 1912, depuis 1871 surtout, s'était assis à notre foyer. Nous admirions nos admirables chefs. Le "bazainisme" qui avait sali l'héroïsme de l'année terrible n'avait effleuré qu'un groupe de civils, des politiciens de gauche, il faut bien le dire, et ce fait constaté ne contribuera pas faiblement à nous inspirer, vingt ans plus tard, de funestes illusions. La France sortait plus grande de l'épreuve, et ce qu'elle fit, pendant ces vingt-cinq ans, pour justifier sa victoire et maintenir cette grandeur, vous le savez bien, surtout si vous avez lu, dans *la Revue du Caire*, le magnifique plaidoyer pro patria du si regretté Focillon, qui fut l'un des plus nobles ouvriers de cette renaissance française.

A cette oeuvre, notre génération a bien quelque peu travaillé, mais en 1918 elle atteignait ou dépassait la cinquan-

taine. C'est le labeur des plus jeunes qui édifia cette nouvelle France, dans la joie de la gloire jadis familière à nos drapeaux, et que nous avons enfin retrouvée. Hélas! notre pays ne s'était pas guéri de toutes les maladies, et l'avenir devait nous le faire voir tragiquement, avec évidence, au moment de l'ignoble capitulation de Munich. Depuis 29 ans, sous la pression de nos alliés, il faut bien le dire, devant l'inertie terrifiée des autres nations, nous avons pratiqué une politique d'abandons successifs qui devait nous mener au désastre, et le désastre a été plus profond que nous ne pouvions l'imaginer.

Dans ce drame, devenus des vieillards, ceux dont je viens de tenter de vous esquisser l'histoire ne pouvaient avoir qu'un rôle passif. Allaient-ils renoncer à prendre parti? Si vous avez bien voulu me suivre, vous devez être comme moi-même assurés qu'aucun de nous n'a pu rester inerte, et vous conjecturerez avec certitude la décision qu'ils auront choisie. Ces hommes, que leurs cheveux blancs auraient dû ranger dans le clan des sages, ont tous, j'en suis sûr, rallié le parti des fous, car il fallait une sainte folie pour sauver la France! Dans cette guerre, où tant de conflits se sont confusément mêlés, — nationaux, économiques, sociaux — malgré la diversité des doctrines et même les contradictions intimes que chacun pouvait trouver dans son propre coeur, ils restèrent constants avec eux-mêmes et fidèles à leur principe de soumettre, sans compromission, les actes de la pratique à l'impératif de leur conscience et de leur raison. Ils concentrèrent donc leur réflexion sur le conflit idéologique auquel ils donnaient, sans hésiter, la primauté. La lutte inexorable dans laquelle leur pays était jeté devait leur apparaître avant tout comme le combat décisif entre la barbarie raciste et la civilisation humaine qu'ils avaient vécue et qu'ils avaient aimée. Ils sentaient fortement que penser autrement c'eût été mentir aux traditions de la France et trahir son honneur. Et c'est pourquoi, dédaigneux de tout pragmatisme opportuniste, dédaigneux même du succès, mais pleins d'espérances invincibles, en accord avec l'instinct des peuples, ils se sont paradoxalement prononcés pour la résistance et contre la capitulation. Ils ont pensé que la France était digne de choisir le chemin le plus rude. Or voici que la réalité, à laquelle leurs adversaires ont si souvent fait appel contre le jugement sans appel de l'esprit, rend aujourd'hui sa sentence. La voie la plus dure, selon l'expression du Général de Gaulle, était aussi la voie droite, et la voie droite était la seule qui devait mener au triomphe de la liberté.

PIERRE JOUGUET

Une page de la vie de Pasteur

Conférence du
Prof. Charles Oberling

Doyen de la Faculté de Médecine de Téhéran

Faite à Téhéran, aux "Amis de la Culture Française", le 5 Novembre 1944

Mesdames,
Messieurs,

Quelques années avant la guerre, une de ces institutions américaines qui ont comme spécialité de tâter le pouls de l'opinion publique fit une enquête dans un certain nombre de pays pour savoir lequel, parmi ses grands hommes, chaque peuple considère comme son représentant le plus illustre. Dans la majorité des pays, l'opinion publique désigna soit un souverain victorieux, ou un héros de l'épée, soit un de ces manieurs de foule, tribuns ou politiciens, auxquels les circonstances avaient été particulièrement favorables. En France, le choix tomba sur Louis Pasteur.

C'est ce fait qui me passa par l'esprit lorsque les organisateurs de ces conférences me demandèrent de parler de Pasteur. J'avais envisagé un sujet plus technique, plus en harmonie avec l'objet de mes préoccupations journalières; mais, devant ce vœu, je me suis senti comme en présence d'un devoir auquel je n'avais pas le droit de me dérober. Comment refuser de parler aux "Amis de la culture française en Iran" de celui que les Français considèrent comme le plus célèbre de leurs compatriotes, et comment ne pas accéder à une demande qui, en elle-même, souligne si bien cette communauté des sentiments qui unira toujours Iraniens et Français dans le culte des valeurs éternelles de la pensée humaine.



Prof. CHARLES OBERLING

La résolution prise, il s'agissait de délimiter le sujet. Certes, il était tentant de traiter un de ces incidents dramatiques comme l'expérience de Pouilly-le-Fort ou la première vaccination contre la rage.

La vie de Pasteur a été riche en de tels épisodes qui, d'ailleurs, ont eu tous des répercussions pratiques importantes. Pensons un instant à ce qui serait arrivé si le premier malade traité pour la rage, le jeune Meister, avait succombé. Le fait, après tout, aurait bien pu se produire, car des morsures graves peuvent entraîner toutes sortes de complications.

On n'aurait certes pas manqué de mettre l'issue fatale sur le compte du traitement antirabique, et le bénéfice que l'humanité a tiré de cette découverte aurait pu être retardé pour une longue période.

La relation d'un de ces épisodes m'obligerait à vous dépeindre Pasteur, en butte à une des nombreuses difficultés soulevées par l'étude des maladies microbiennes; un Pasteur tantôt combatif, discutant âprement avec ses contradicteurs, tantôt plongé dans des méditations au milieu de son laboratoire, entouré de fioles et d'instruments de toutes sortes. Ce serait là, certes, le tableau traditionnel tel qu'il s'est fixé dans l'imagerie d'Epinal de la fantaisie populaire. Mais ce n'est pas là seulement

qu'apparaît toute la grandeur de Louis Pasteur. Pasteur a été plus que l'inventeur génial d'un certain nombre de procédés permettant de combattre avec succès les maladies infectieuses. Pasteur a été un grand homme dans toute l'acception du mot, et l'image que l'on se fait de lui serait singulièrement incomplète si, à côté de l'homme de laboratoire dont les découvertes ont bouleversé la pensée scientifique, nous ne considérons pas l'homme tout court, l'homme qui réfléchit à sa destinée, scrute les problèmes de l'au-delà, se préoccupe de l'origine et du devenir de toutes choses. Ce côté-là est peu connu du grand public, car Pasteur était peu communicatif sur ces sujets: Et cela se comprend, car la discipline constamment appliquée d'une pensée logique, toujours orientée vers la perception de ses propres limites, vers la séparation stricte des faits démontrés et de la spéculation, ne favorise guère l'étalement d'opinions, empiétant sur un domaine que la croyance s'est réservée.

A une occasion, cependant, Pasteur a dérogé à cette règle: ce fut lors de sa réception académique, et c'est là le sujet que j'ai choisi pour la conférence de ce soir.

Les réceptions académiques représentent de ces événements mondains dont l'intérêt s'efface en général très vite, même pour les plus proches participants, et dont les détails ne sont que rarement jugés dignes d'être rapportés par les biographes d'hommes illustres. Mais, dans la vie de Pasteur rien n'a été banal, et sa cérémonie de réception à l'Académie a emprunté à une série de circonstances un intérêt vraiment exceptionnel.

Dans une réception académique, il est d'usage, pour le nouvel élu, de faire l'éloge de son prédécesseur. Or, celui dont Pasteur allait occuper le fauteuil fut Emile Littré, et l'académicien désigné pour recevoir Pasteur fut Ernest Renan.

En elle-même la conjonction de ces trois noms, en une séance d'Académie, est déjà un événement peu banal. Les romanciers, dans leur imagination, créent parfois des situations dans lesquelles de grands personnages du passé sont confrontés pour discuter certaines questions qui leur ont particulièrement tenu à coeur. La rencontre de Pasteur et de Renan, devant le fauteuil vide de Littré, est digne des meilleures scènes inventées dans cet ordre d'idées. En ces deux géants de l'esprit, deux mondes différents de la pensée, deux conceptions philosophiques aussi divergentes que possible sont mis en présence, et les débats tournent autour de la mémoire d'un disparu dont le souvenir est encore si vif dans l'assemblée que certains sentent presque corporellement sa présence: c'est l'ombre du grand Littré, une

des figures les plus extraordinaires du 19ème siècle.



D'origine très modeste, Littré avait étudié la médecine, mais la mort prématurée de son père le priva des moyens de finir ses examens et de s'installer.

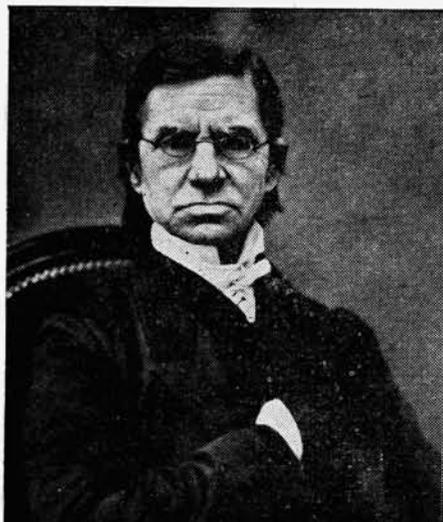
Courageusement, il accepta les fonctions anonymes de traducteur dans la rédaction d'un journal, fonctions dans lesquelles ses connaissances linguistiques extraordinaires le rendaient particulièrement précieux. Le hasard le mit un jour en rapport avec le Dr. Andral qui préparait alors une édition nouvelle des oeuvres d'Hippocrate. De plus en plus accaparé par ses charges de professeur à la Faculté et par ses recherches personnelles, Andral céda bientôt à Littré le travail qu'il avait commencé et, en 1839, le premier volume parut. Ce fut un grand succès. Littré fut élu membre de l'Académie des Inscriptions. Sollicité de toutes parts, on le trouva bientôt rédacteur du *National*, rédacteur d'un grand dictionnaire de médecine, collaborateur de la *Revue des deux Mondes*, du *Journal des Débats* et de toute une série d'autres revues auxquelles il distribuait les trésors d'une érudition exceptionnelle, s'étendant sur les domaines les plus variés tels que médecine, histoire, philosophie, philologie, etc... Déjà, à ce moment, il avait commencé ses vastes recherches sur l'origine et l'évolution de la langue française, et ses connaissances dans ce domaine furent tellement vastes qu'il put s'amuser à faire, à titre d'exercice intellectuel, une brillante traduction de l'Illiade en vers français du 13ème siècle.

Ce furent ses connaissances extraordinaires, doublées d'une capacité de travail peu commune, qui le mirent à même de mener à bout l'oeuvre maîtresse de sa vie, son fameux dictionnaire de la langue française, oeuvre gigantesque, unique dans son genre, véritable monument national.

Littré s'était donné comme tâche de tracer l'origine de chaque mot de la langue française, d'en suivre la signification précise à travers les siècles en l'illustrant, non pas par des phrases arbitraires, mais par des citations tirées des meilleurs écrivains depuis le XIème siècle. Ce n'est que par une énergie de travail extraordinaire, et grâce à la collaboration fidèle de sa femme et de sa fille, qu'il put mener à bien cette tâche dont l'immensité se mesure mieux si l'on tient compte du fait que les colonnes de ce dictionnaire, posées bout à bout, atteignent une longueur de 37 kms.

Plus admirable encore que Littré le savant, fut Littré l'homme. Lui, qui pouvait se vanter d'être un des plus

grands érudits de tous les temps, était modeste jusqu'à la timidité, passa une partie de sa vie dans des positions subalternes alors qu'il avait tout pour être le maître. Il avait une horreur malade de tout ce que l'on peut appeler arbitraire ou injuste, et, pour s'assurer à lui-même d'être impartial, il lui arrivait souvent de voter pour ses adversaires. Sa modestie fut proverbiale, et l'on peut en dire autant de sa simplicité et de son culte de l'austérité. Ayant réali-



Emile Littré

sé, à force d'économies poussées, le rêve de sa vie: "posséder un petit jardin dans un petit village," il passait une grande partie de l'année dans sa maison de campagne au Mesnil, près de Paris, non pas pour se reposer mais pour travailler à l'abri des importuns. La vie de cette retraite était réglée d'une façon immuable. Littré avait l'habitude de garder la chambre pendant la matinée où, dès le réveil, il passait son temps à corriger les épreuves de son dictionnaire. Dès le début de l'après-midi, il gagnait son cabinet de travail qu'il ne quittait jamais avant 3 heures du matin, ne se donnant que de courts moments de répit pour prendre ses repas ou pour faire de petites promenades dans son jardin. Et cependant, Littré, avare de son temps, prodigua ses soins sans compter aux pauvres du village et des environs.

Pour les humbles, Littré n'avait pas cessé d'être le médecin, et la lampe de sa table de travail allumée une si grande partie de la nuit, brillait au loin comme un rayon d'espoir, rassurant les malades et les souffrants. Littré lui-même a dépeint ce côté médical de son activité en quelques phrases que l'on a plaisir à lire:

"Quand je vins dans mon village, dit-il, comment sut-on que je m'étais occupé de médecine? Je l'ignore. Toujours est-il que les paysans, mes voisins, quand ils tombèrent malades, réclamèrent mon secours. Faisant la médecine gratis, j'aurais eu une clientèle fort étendue; mais je circonscrivis sévèrement ma sphère d'action et, prudent, dévoué, visitant plusieurs fois par jour mes malades, je rendis d'incontestables services. Plus tard, M. le Dr. Daremberg, qui vint se fixer dans le même lieu et qui, comme moi, aima Hippocrate et son antique génie, s'associa à mon office, et plus d'une fois, sur la fin, nous avons exprimé le regret de n'avoir pas songé à diriger la clinique de notre petit village. Maintenant, la vieillesse m'a déchargé de ce service bénévole, mais j'y ai acquis l'amitié et la gratitude de mes voisins, et, pour parler comme le vieillard de La Fontaine, cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui."

Beaucoup de traits encore mériteraient d'être soulignés qui font de Littré un des hommes les plus parfaits ou, comme disait Renan, une des consciences les plus complètes de son temps.

Or, cet homme, dont la modestie répugnait à toute publicité, dont la douceur de caractère désarmait plus d'une fois ses contradicteurs les plus résolus, cet homme, pour qui le vrai plaisir fut le travail dans l'intimité de la vie de famille, cet homme avait tout, semblait-il, pour mener, inconnu du grand public, une existence effacée d'éru-
dit.

Ce ne fut pourtant pas le sort réservé à Littré, et si la sérénité de son esprit fut maintes fois troublée par des clameurs de la place publique, si l'hostilité et la haine ont pris pour objet un de ces êtres d'élite qui avait tout pour être vénéré et aimé, ce fut à cause de son adhésion au positivisme et de l'ardeur avec laquelle il s'était mis à défendre cette doctrine.

Le positivisme tire son nom de la conception développée par Auguste Comte suivant laquelle l'activité de l'esprit humain a passé successivement par trois stades: l'état théologique, l'état métaphysique, et l'état scientifique ou positif. Le principe fondamental du positivisme consiste à écarter toute spéculation métaphysique sur les causes premières et finales, à renoncer définitivement à la poursuite de l'infini et de l'absolu, à ne reconnaître comme certitude que les faits immédiatement visibles et démontrables. Le positivisme insiste sur l'immutabilité des lois naturelles, à l'encontre de la théologie qui admet des interventions surnaturelles. Dans le domaine de la vie pratique, cette doctrine prône la subordination de l'individu à la collectivité et élève l'amour de ses proches, de la patrie, de l'humanité, à la hauteur d'une religion.

Pour le psychologue, le "cas Littré" n'offre pas la moindre difficulté. Etant entré en conflit avec certains dogmes de l'Eglise, Littré avait trouvé dans le positivisme, non pas la solution des problèmes qui le tourmentaient, mais une discipline de l'esprit, capable de calmer ce cerveau ardent, obsédé par le doute, désireux sans cesse de pousser ses investigations au-delà des horizons accessibles à la raison pure.

Son adhésion à la doctrine positiviste fut totale, mais il était opposé à tout sectarisme, et dans sa vie privée il fut d'une tolérance parfaite. *"Je me suis trop rendu compte des souffrances et des difficultés de la vie humaine pour vouloir ôter à qui que ce soit des consolations qui le soutiennent dans les diverses épreuves."* Et pour bien témoigner de cette tolérance, il gardait au-dessus de sa table de travail le crucifix que les mains pieuses de sa femme y avaient accroché.

Souvent Littré eut à se défendre d'être athée. *"C'est précisément le positivisme qui nous préserve de telles erreurs, dit-il, en nous empêchant de nier ou d'affirmer des choses qui sont au-delà de notre entendement"*. Mais le public, égaré par les passions partisans, n'était guère accessible à de telles subtilités. Pendant des années, Littré fut un des hommes les plus haïs, combattus, vilipendés; il n'y eut pas d'épithète assez blessante, pas de calomnie assez basse, qui ne fussent jugées de bon aloi et de bonne guerre contre un tel adversaire, par une certaine presse dite bien pensante. L'épisode suivant, qui se passa en 1872, est assez caractéristique de cet état d'esprit. Littré, visitant un phare sur les côtes de Bretagne, tomba de la hauteur du premier étage et subit des contusions assez sérieuses. Un journaliste des environs publia aussitôt la nouvelle en regrettant qu'il ne se fût pas tout à fait rompu le cou. *"Je n'ai jamais pris une attitude aussi radicale envers les dogmes théologiques"* fut la réflexion de Littré quand il lut cet article.

Ce mouvement de l'opinion publique allait subir un dernier et violent soubresaut à l'occasion de la mort et des funérailles de Littré. Les différences créées au sein de son foyer par ses propres convictions et par celles de sa femme, fervente catholique, ne troublèrent nullement l'harmonie d'une vie de famille qualifiée d'idéale ou de biblique par tous ceux qui l'ont connue. Plus d'une fois, cependant, Littré a dû voir se glisser sur les traits de sa femme l'ombre furtive d'une tristesse qui voudrait se cacher pour ne pas faire de peine, et, comme dans ces vies communes les sentiments se comprennent et se communiquent sans être exprimés, il a dû sentir l'angoisse secrète de ce coeur de femme,

tremblant pour le salut éternel de son mari. Et sur son lit de mort, il céda à ce désir si souvent muettement exprimé. Il permit l'accès du curé de St. Germain-des-Prés. Lorsqu'au bout d'un certain temps Madame Littré entra dans la chambre de son mari, elle trouva le prêtre à genoux, puis, en se levant, celui-ci déclara: "Madame, je n'ai jamais rencontré conscience plus pure. Votre mari n'a rien renié de ses opinions, je ne le lui ai d'ailleurs pas demandé, et sans scrupules je lui ai donné l'absolution." Littré, recevant des funérailles religieuses, ce fut là une déception amère pour bien de ses adeptes, et puisque les hommes, hélas, sont en général incapables de comprendre les sentiments élevés, beaucoup n'ont vu dans le geste noble d'un prêtre au grand coeur que duperie grossière, exploitation de la défaillance intellectuelle d'un moribond pour assurer à l'église un triomphe ardemment souhaité.



Le souvenir de toutes ces luttes, disputées et polémiques était encore bien vivant lorsque Pasteur fut appelé à prononcer l'éloge de son prédécesseur. Et la situation était d'autant plus délicate pour lui que, sur le point de vue philosophique, il ne partageait nullement les opinions de Littré. Lui qui avait tant fait pour libérer la pensée scientifique de toute emprise métaphysique, lui qui plus qu'un autre avait appliqué, par la rigueur de ses méthodes expérimentales les principes de la doctrine positiviste, lui, Louis Pasteur, était catholique croyant.

Mais, les difficultés n'ont jamais découragé Pasteur. Avec l'ardeur méthodique et scrupuleuse qu'il mit en toute chose, il commença à étudier la vie de Littré, et, plus il se familiarisait avec ce caractère, plus il pénétrait cette existence faite de labeur et de désintéressement, de sacrifice même, plus il fut ému et plus d'une fois on l'entendit s'exclamer: *"Est-il possible qu'un tel homme ait été méconnu jusqu'à la calomnie."* Les accents qu'il trouva pour dépeindre, dans son discours, la vie de son prédécesseur se ressentent de cette admiration sans réserve qu'il sait exprimer en un langage admirable. Pour faire l'éloge de Littré, il emploie des phrases qui sont parmi les plus belles écrites dans notre langue. Qu'il me soit permis seulement de citer ce merveilleux passage final:

"Souvent il m'est arrivé de me le représenter assis auprès de sa femme, comme un tableau des premiers temps du christianisme; lui, regardant la terre, plein de compassion pour ceux qui souffrent; elle, fervente catholique, les yeux levés vers le ciel; lui, inspiré par toutes les vertus terrestres, elle par

toutes les grandeurs divines; réunissant dans un même élan comme dans un même cœur les deux saintetés qui forment l'auréole de l'Homme Dieu, celle qui procède du dévouement à ce qui est humain, celle qui émane de l'ardent amour du divin; elle une sainte dans l'acception canonique, lui un saint laïque. Ce dernier mot ne m'appartient pas. Je l'ai recueilli sur les lèvres de tous ceux qui l'ont connu."

Le ton change lorsque Pasteur aborde les opinions philosophiques de Littré "à l'examen desquelles, dit-il, je n'apporterai d'autre souci que celui de garder ma propre liberté de penser." Et, d'emblée, il s'inscrit en faux contre le dogmatisme positiviste d'Auguste Comte. "L'historien qui juge les faits du passé et le philosophe qui manie des idées peuvent tout embrasser dans des systèmes, donner des réponses à tout, créer des doctrines rigides capables de satisfaire l'esprit, pourvu que l'on ne regarde ni à droite ni à gauche et que l'on ne demande pas de démonstrations rigoureuses. L'homme de laboratoire, par contre, qui manie des êtres vivants, se trouve aux prises journalièrement avec les problèmes insolubles, et à chaque instant son esprit doit subir l'humiliante capitulation devant la mystérieuse puissance du dessous des choses. Comment, dans ces conditions, arracher de l'âme humaine les préoccupations qui nous inquitent tous et qui en elles-mêmes sont d'essence éternelle parce que le mystère qui enveloppe l'univers et dont elles sont une émanation est lui-même éternel de sa nature".

Pasteur considère que l'idée de progrès est indissolublement liée à l'idée d'invention. Pour juger de la valeur du positivisme il y a recherché l'invention et il ne l'y a pas trouvée. Par contre, les déductions sociales et politiques de cette doctrine ont abouti à des erreurs lamentables, évidentes aux yeux de tout le monde. Dans un article publié en 1850, Littré avait prévu l'unification de l'Occident en une confédération républicaine avec suppression définitive des conflits armés. "Non-sens, dit Pasteur, là où les passions humaines interviennent, le champ de l'imprévu est immense."

Littré lui-même avait déjà souffert du démenti cruel que les événements avaient infligé à ses prédictions. En réimprimant son article optimiste en 1878 il écrit: "Ces malheureuses pages me font mal, je voudrais pouvoir les effacer, elles sont en contresens perpétuel avec les événements qui se sont déroulés." Et nous, aujourd'hui, nous sommes bien placés pour confirmer l'opinion de Pasteur: "le champ de l'imprévu est immense." Qui aurait pu prévoir, à cette époque, la terrible barbarie dans laquelle l'Europe du XXème siècle serait

plongée, les régimes dictatoriaux cent fois pire que les tyrannies de l'antiquité, la terreur érigée en instrument gouvernemental, l'horreur des camps de concentration et des usines d'extermination?

"Enfin — dit Pasteur — la grande et visible lacune du positivisme consiste en ce que cette conception ne tient pas



PASTEUR

compte de la plus importante des notions positives, celle de l'infini. Au delà de cette voûte étoilée qu'y a-t-il? De nouveaux cieux étoilés? Soit. Et au delà? L'esprit humain poussé par une force invincible ne cessera jamais de se demander qu'y a-t-il au delà? Il ne sert rien de répondre: au delà sont des espaces, des temps ou des grandeurs sans limites. Nul ne comprend ces paroles. Celui qui proclame l'existence de l'infini, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y a dans tous les miracles de toutes les religions."

Et il continue:

"Où sont les vraies sources de la dignité humaine, de la liberté et de la démocratie moderne sinon dans la notion de l'infini devant laquelle tous les hommes sont égaux. La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle le surnaturel est au fond de tous les cœurs. L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini. Tant que le mystère de l'infinité pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'infini, que le dieu s'appelle Brahma, Allah, Jehovah ou Jésus. Et sur la dalle de ces

temples vous verrez des hommes agenouillés, prosternés, abîmés dans la pensée de l'infini."



On aurait envie de les lire toutes, ces phrases magnifiques, mais le temps presse, et nous devons réserver encore quelques instants au discours de Renan. Renan était alors au faite de sa gloire, et je dirais que son discours s'en ressent un peu. C'est le Renan un peu patronisant, très sûr de lui-même, tout en affichant un scepticisme qui voudrait se faire passer, sans y arriver tout à fait, pour de l'humilité. Mais, on trouve dans son discours des passages magnifiques et dans la critique philosophique de Pasteur on rencontre toute la verve, toute l'acuité de la pensée du jeune Renan.

Il y a d'abord ce beau passage de l'exorde. S'adressant à Pasteur il dit :

"Nous sommes bien incompétents pour louer ce qui fait votre gloire véritable, ces admirables expériences par lesquelles vous atteignez jusqu'aux confins de la vie, cette ingénieuse façon d'interroger la nature qui tant de fois vous a valu de sa part les plus claires réponses, ces précieuses découvertes qui se transforment chaque jour en conquêtes de premier ordre pour l'humanité. Mais, en dehors du fond de la doctrine qui n'est point de notre ressort, il est une maîtrise, Monsieur, où notre pratique de l'esprit humain nous donne le droit d'émettre un avis. Il y a quelque chose que nous savons reconnaître dans les applications les plus diverses: quelque chose qui appartient au même degré à Galilée, à Pascal, à Michel-Ange, à Molière, quelque chose qui fait la sublimité du poète, la profondeur du philosophe, la fascination de l'orateur, la divination du savant. Cette base commune de toutes les oeuvres belles et vraies, cette flamme divine, ce souffle indéfinissable qui inspire la science, la littérature et l'art, nous l'avons trouvé en vous, Monsieur, c'est le génie."

Si Renan n'a aucune tendresse pour Auguste Comte qui, dit-il, "a le plus souvent répété en mauvais style ce qu'ont pensé et dit avant lui, en très bon style, Descartes, d'Alembert, Condorcet, Laplace," il se montre cependant très indulgent pour les opinions philosophiques de Littré.

"Notre grand Littré, dit-il, passa toute sa vie à s'interdire de penser aux problèmes supérieurs, et en réalité il y pensait toujours.

"Pauvre conscience humaine, que d'effort elle fait pour saisir l'indéfinissable, se remettre à l'oeuvre après chaque découragement pour renfermer dans une formule ce qu'il lui est interdit de savoir et ce qu'il ne peut se résigner

à ignorer. Car le mot de l'énigme qui nous tourmente et nous charme ne nous sera jamais livré."

Et plus loin: "Le scepticisme de Littré n'était qu'une apparence, en réalité il était un fougueux croyant. Ses apparences négatives n'étaient que la réserve extrême d'un esprit qui redoute les affir-



ERNEST RENAN

mations hasardées. Il avait tant peur d'aller au-delà de ce qu'il voyait clairement qu'il restait souvent en-deça. Vertueuse abstention, doute fécond que Descartes eût compris, respect exagéré peut-être de la vérité, hésitation qui implique un culte mille fois plus délicat de l'éternel que les téméraires solutions qui satisfont tout d'abord les esprits superficiels."

Une grande partie du discours est ensuite consacrée à réfuter l'assertion de Pasteur suivant laquelle "Celui qui proclame l'existence de l'infini accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y a dans tous les miracles de toutes les religions."

"Vous allez, je crois, un peu loin, Monsieur, lui dit Renan, et vous donnez là un certificat de crédibilité à des choses étranges." "La conception de l'infini, pour justifier l'irrationnel, qui est à la base de beaucoup de religions, serait très acceptable si les religions elles-mêmes voulaient se confiner au domaine du possible et de l'insondable. Mais elles veulent être reconnues comme faits historiques et dans ce cas elles sont sujettes à la critique historique. D'ailleurs, la discussion à ce sujet ne date pas d'hier, le même problème a déjà arraché à Cicéron cette exclamation: "Pourquoi ces forces secrètes ont-elles disparu? Ne serait-ce pas parceque les hommes sont devenus moins crédules?"

Et Renan s'adresse à Pasteur avec toute la vigueur de son esprit critique et la puissance de sa dialectique :

“Les faits où l'on croit voir les interventions de volontés particulières supérieures à l'homme et à la nature disparaissent à mesure qu'on les serre de plus près. Aucun fait historique dans ce genre n'est prouvé ni dans le présent ni dans le passé, j'entends prouvé sérieusement, d'une de ces preuves qui excluent toute chance d'erreur, une de ces preuves comme celles que M. Biot vous demandait et que vous lui avez fournies, une de ces preuves que vous exigez vous-même de vos contradicteurs et que rarement ils peuvent vous fournir.”

Et vers la fin : *“Croyez-moi, la critique historique a ses bonnes parties. L'esprit humain ne serait pas ce qu'il est sans elle, et j'ose dire que vos sciences, dont j'admire si hautement les résultats, n'existeraient pas s'il n'y avait pas à côté d'elles une gardienne vigilante pour empêcher le monde d'être dévoré par la superstition et livré sans défense à toutes les assertions de la crédulité.”*



Tels sont quelques-uns des passages les plus marquants du discours de Renan. Sans vouloir prendre parti dans ce débat, on ne peut s'empêcher de partager quelque peu l'étonnement de Renan en voyant un esprit aussi rationnel que Pasteur admettre avec tant de facilité l'irrationnel, c'est-à-dire le surnaturel. Mais, la divergence sur ce point est peut-être plus apparente que réelle, en dernière essence c'est une question de définition, et ni Pasteur ni Renan n'ont donné de précisions à ce sujet.

Le grand biologiste Huxley a, une fois, demandé à un de ses élèves : “Si vous voyez une barre d'acier se maintenir librement dans l'air, qu'est-ce que vous diriez?” — “Ce serait assurément une chose surnaturelle”, répondit l'élève. — “Assertion bien téméraire”, dit Huxley, “pour moi ce phénomène prouverait simplement l'intervention d'une loi de la nature que nous avons ignorée jusque-là”.

Il y a donc une façon d'éviter le débat en disant que tout ce qui se passe dans la nature est forcément naturel, même si nous sommes incapables d'en saisir le mécanisme. Mais, au fond, cette attitude à l'égard du surnaturel n'est qu'un des aspects par lesquels, en cette séance mémorable de l'Académie, deux mentalités différentes ont trouvé une expression si éloquente, en Pasteur et en Renan.

Devant l'inconnu ou devant l'infini, pour parler avec Pasteur, il y aura toujours deux réactions différentes; les uns se prosternent, se fient humblement à ceux qui prétendent les guider dans le monde spirituel; les autres refusent d'al-

ler au-delà de la portion du chemin éclairé par la faible lueur de la logique humaine; les uns croient, les autres raisonnent.

Mais, ce qu'il y a de merveilleux c'est que cette opposition, que l'on sent si vive sur le plan spirituel, disparaît instantanément dès que Pasteur et Renan se rencontrent sur le plan humain.

“Permettez-moi, dit Renan en s'adressant à Pasteur, de vous rappeler votre belle découverte de l'acide droit et de l'acide gauche. Il y a des esprits qu'il est aussi impossible de ramener l'un à l'autre qu'il est impossible, selon la comparaison dont vous aimez à vous servir, de faire entrer deux gants l'un dans l'autre. Et, pourtant, les deux gants sont également nécessaires: tous deux se complètent. Nos deux mains ne se superposent pas, mais elles peuvent se joindre”.

Dans cette formule élégante où, par un raffinement de courtoisie, Renan emprunte aux travaux de Pasteur la métaphore qui peut créer l'union, les deux conceptions trouvent leur terrain d'entente sur le plan humain.

Pasteur, aussi bien que Renan, cherche dans les valeurs effectives, dans le respect mutuel, dans la tolérance, dans l'intention pure qui stimule les grandes actions, l'antidote à opposer à la divergence des doctrines, à l'antinomie des esprits. Leurs discours ne culminent pas dans des messages de guerre, mais dans des appels à ce qu'il y a de noble et d'élevé dans la nature humaine.

Et c'est en cela qu'ils sont en plein accord avec Littré, c'est en cela qu'ils rejoignent le fond commun d'une pensée qui va de Montaigne à la Déclaration des Droits de l'Homme, sans oublier Voltaire ni Saint Vincent de Paul. Et cette pensée n'a rien perdu de sa vérité ni de sa beauté dans le chaos de l'heure présente. Dans le reflet de cette pensée généreuse, même les rêveries politiques d'un Littré, si souvent raillées comme puérides, nous paraissent dignes d'être méditées. Que dirai-je face aux excès monstrueux des régimes totalitaires? Ces pensées deviennent tellement sublimes que nous les revendiquons jalousement comme nôtres et souhaitons ardemment leur réalisation. Littré avait pensé que, par la force des choses, les tolérants finiront par posséder la terre, et que la victoire finale restera au libéralisme, au vrai libéralisme, c'est-à-dire celui qui n'a pas peur de la liberté des autres. Peut-être son seul tort a-t-il été de croire à la réalisation immédiate de ce rêve. Il a oublié que le temps, si important dans la vie de l'individu, compte peu dans l'histoire des idées. Il n'a pas pu prévoir les épreuves terribles par lesquelles l'humanité serait contrainte de passer avant qu'elle ne connaisse le prix

de la liberté et de la tolérance, et il n'a pas pu prévoir que, après avoir cyniquement dilapidé ces biens précieux, elle serait un jour obligée de payer la contre-partie en une rançon effroyable de souffrances, de larmes et de sang. Il n'a pas pensé que ce temps de la grande pénitence pouvait durer des siècles et que nous n'en sommes peut-être qu'à son début.

Chez Littré comme chez Pasteur et chez Renan, nous trouvons ainsi, malgré toutes les divergences, un élan commun, la recherche d'un idéal. Lorsqu'ils font appel à ce qui unit et élève l'humanité, ils sont fidèles tous les trois à la mission traditionnelle de la pensée française. C'est chez Pasteur que cette pensée a trouvé à cette occasion son expression la plus élevée, et c'est pour cette raison que vous ne m'en voudrez pas, j'en suis sûr, si je fais une légère entorse à la vérité historique en donnant le mot de la fin à Pasteur et non pas à Renan auquel il a appartenu en réalité.

Pasteur, méditant sur les forces qui poussent l'homme à s'élever au-dessus de lui-même, qui exaltent en lui les qualités supérieures, arrive à cette notion admirable du "Dieu Intérieur" de "l'en deos" comme disaient les Grecs, expression qui est à la base d'un des

plus beaux mots de notre langue, du mot "enthousiasme". D'ailleurs n'est-ce pas là la même notion que nous trouvons dans les paroles de celui qui a dit: "C'est en vous-même que vous portez le royaume de Dieu"? Thème millénaire, trésor de la pensée humaine, il a dû profondément émouvoir Pasteur car il lui inspire cette parole merveilleuse qui, pour parler avec Valléry-Radot, "passe sur le monde comme un souffle pur":

"Heureux celui qui porte en soi un Dieu, un idéal de beauté et qui lui obéit: idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile. Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. Toutes s'éclairent des reflets de l'infini".

Des mains pieuses ont inscrit ces paroles dans la crypte de l'Institut Pasteur où est déposé le sarcophage du grand maître. Et chaque fois qu'il m'est arrivé de me recueillir dans ce sanctuaire, il m'a paru que c'était là le message que Pasteur avait légué à tous les hommes de bonne volonté, une formule d'entente, le credo universel de tous ceux qui, sur cette terre, veulent donner un sens à leur vie, en aidant leurs prochains et en soulageant les maux de ceux qui souffrent.

CHARLES OBERLING

Quelques aspects du génie de la France

Le génie pédagogique français

conférence de

M. André-Marie Gossart

Proviseur des Lycées Français du Caire

Faite au Caire, aux "Amis de la Culture Française en Egypte",
le 10 Janvier 1945

Mesdames,
Messieurs,

Les conférenciers qui, cette année, se présentent tour à tour devant vous ont reçu une mission délicate. Il ne s'agit pour eux, en effet, de rien de moins que de capter les diverses images du génie français selon différents miroirs que l'on place devant lui. Le miroir, le réflecteur que l'on a mis entre mes mains pour y saisir de si subtils reflets et les projeter devant vous, c'est la pédagogie. Je dois vous parler, ce soir, du génie pédagogique de la France.

Il n'est pas seulement prudent pour le conférencier qui aborde un sujet si vaste et, il faut le dire, si dangereux par sa généralité, il est plus que prudent, il est tout simplement honnête d'inviter le public à ne pas trop attendre de l'exposé qui va suivre. Et d'abord il faut choisir entre deux méthodes. La pédagogie est chose essentiellement mouvante, qui subit tous les contre-coups des transformations sociales. Dans les périodes où les mœurs sont stables, les méthodes et les programmes d'enseignement bénéficient de la même stabilité, puisque aussi bien la pédagogie est d'essence sociale, avec une tendance prédominante à la conservation. Mais, dans les périodes révolu-



M. A.M. GOSSART

tionnaires, la formation des nouvelles générations est un problème dont les esprits hardis et novateurs ne peuvent se désintéresser, qu'ils doivent au contraire mettre au premier plan de leur action pour l'harmonieuse construction de la cité future. Aussi voit-on dans de telles périodes, et celle où nous vivons en est une, la politique s'emparer de la pédagogie, la façonner au gré de ses idées préconçues, s'en servir comme d'un instrument et d'un terrain d'expérience. Je pouvais donc, et ce serait un très beau, un très suggestif sujet, chercher les principales tendances qui s'affrontent aujourd'hui dans la pédagogie française. Un très beau, très passionnant sujet, mais ce n'est pas le mien: il sortirait du cadre de cette série de conférences, où l'on cherche, il me semble, à dégager surtout les traits permanents du génie français, ceux qui, à travers les changements historiques et les éclipses passagères, finissent toujours par reparaître. En étudiant les doctrines pédagogiques de l'heure, nous risquons trop souvent de prendre l'accessoire et l'éphémère pour l'essentiel. Or, c'est bien l'essentiel et le permanent que vous promet le titre de cette causerie, et je n'en suis pas pour autant

plus à mon aise. Le plus simple, je pense, est de vous convier à une promenade à travers les grands siècles français, une promenade qui, comme toute promenade, ira un peu au hasard, en apparence du moins, avec des arrêts aux sites qui nous paraîtront les plus séduisants, des haltes aux points de vue d'où l'horizon semble s'élargir pour permettre ces généralisations qui sont l'objet et la justification de notre recherche. Bref, au lieu d'un tour d'horizon actuel, c'est à une sorte de vagabondage dans le passé que je vous invite. Et notre compréhension de l'actuel n'y perdra pas, bien au contraire.

Mon propos est-il maintenant assez clairement défini? Non, puisque je ne vous ai pas encore dit ce que j'entendrai par le mot pédagogie. Je pourrais, et peut-être est-ce cela que vous attendiez d'un administrateur, vous parler du génie pédagogique de la France tel qu'il apparaît dans l'évolution de notre enseignement, dans les diverses formes qu'a prises en France l'institution des enfants, organisation des écoles, changements des programmes, manuels d'enseignement, instructions officielles, en un mot tout ce qui constitue l'armature, le corps, le cadre de l'instruction et de l'éducation, mais je ne le ferai pas, car ce que nous cherchons ici, ce n'est pas l'extérieur mais l'intime, et en tous sujets ce qui est de l'âme même de la France.

Je ne ferai pas comparaître devant vous nos pédagogues. Et, par voie de conséquence, je ne vous parlerai pas de la pédagogie scientifique. Non que l'apport de la France en ce domaine soit négligeable. Il suffit, pour en mesurer la valeur, de citer les noms de Binet, de Pierron, de Wallon. Mais, il est évident que si ces savants ont appliqué à leurs recherches toutes les qualités de l'esprit français, les connaissances nouvelles qu'ils ont ajoutées au trésor scientifique commun sont de valeur universelle, et ce n'est que dans leur utilisation, dans leur application aux problèmes pratiques de l'éducation que réapparaît le génie national.

Pour citer un exemple qui nous soit proche, le Bureau d'études pédagogiques du Lycée français du Caire n'utilise pas que des tests français, mais aussi bien des tests belges, suisses, anglais, américains, égyptiens, palestiniens. Par contre, l'enseignement qui se donne dans ce même lycée est d'esprit spécifiquement français, avec les adaptations nécessaires au pays qui lui permet si noblement et amicalement d'exercer chez lui son activité. Ce n'est donc pas de la science pédagogique que je vous parlerai, mais de l'art d'élever et d'instruire les enfants. Or, au contraire des découvertes scientifiques, il n'est rien qui soit plus profondément

enraciné dans le terroir national que les procédés de l'art, rien qui soit plus révélateur du génie d'un peuple.



Demandons-nous d'abord quelle est, dans le sens le plus général, l'attitude des Français en face des problèmes de l'éducation. On pourrait déjà répondre à cette première question que la pédagogie française s'est faite contre les pédagogues. Rappelez-vous les plus grands noms en ce domaine: Rabelais, Montaigne, Stendhal sont en violente réaction soit contre les pédagogues de leur temps soit contre l'éducation qu'ils ont reçue. D'ailleurs aucun esprit de système chez eux: je n'ai pas nommé Rousseau, mais Rousseau est genevois. L'éducation pour les Français n'est pas affaire de spécialiste, elle intéresse tout le monde, elle est un bien commun, une oeuvre commune. C'est que le besoin de former, de façonner les esprits est, à un point incroyable, une passion française. Les Français sont un peuple d'instituteurs et de missionnaires. Et il a pu sembler parfois à des observateurs peu bienveillants que notre enseignement n'avait pour objet que de former des professeurs; il eût été plus juste de dire qu'en développant, en effet, les qualités critiques et les moyens d'expression qui font un bon professeur, il répondait à ce besoin profond de notre tempérament national. Le Français ne se connaît pas de tâche plus urgente que de faire accepter par l'esprit de son voisin la vérité qui s'est emparée du sien; et l'on peut dire en ce sens que le mot le moins français qui ait jamais été prononcé par un Français, c'est le mot fameux de Fontenelle: "*J'aurais la main pleine de vérités, que je ne l'ouvrerais pas pour le peuple*". Aussi faut-il voir comme le public accueille en France les projets de réforme pédagogique. Chacun croit avoir le droit de dire son mot, et chacun le dit avec passion. La presse, la tribune parlementaire, les académies, les syndicats ouvriers et les syndicats patronaux, les associations les plus diverses et les plus éloignées par leur objet de l'Université jettent dans la balance le poids de leur influence, dès qu'il s'agit de problèmes qui paraîtraient sans doute en d'autres pays assez spéciaux pour qu'on en laisse la solution aux spécialistes. Nous avons vu ainsi naguère de véritables batailles se livrer autour de la question du latin, des humanités modernes, de la division de l'enseignement en cycles, de l'égalité scientifique ou des classes d'orientation. Il semblait que le sort du pays eût été suspendu à la solution que recevraient ces problèmes. Et peut-être, après tout, l'opinion, lorsqu'elle se passionnait ainsi, ne se trompait-elle pas tant: si des questions de libre échange et de protectionnisme peuvent et doivent pas-

slonner un peuple de commerçants, si des questions de technique peuvent agiter un peuple qui vit de son industrie, pourquoi des questions d'enseignement ne sembleraient-elles pas vitales à un peuple qui sait bien que la place qu'il tient dans le monde se mesure au rayonnement de ses idées?

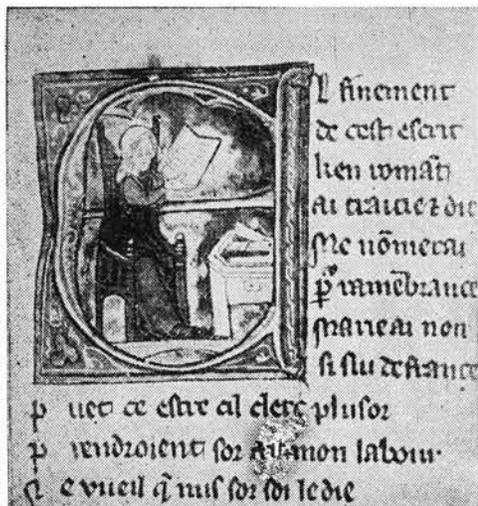
Cet état d'esprit du public français a deux conséquences importantes. C'est d'abord une certaine défiance, pour ne pas dire une défiance certaine, à l'égard de la pédagogie scientifique. Et cette défiance n'existe pas seulement dans le grand public, où elle pourrait être simplement considérée comme un préjugé de l'ignorance, elle est facile à observer même chez les professeurs. J'en connais, et non des moindres, qui voient rouge, dès qu'on leur parle de tests, de profils psychologiques et d'évaluation des aptitudes. L'intervention fulgurante de mon vieux maître F., au Congrès International de Riga en 1924, est restée célèbre. Seule sa dignité cicéronienne de professeur de rhétorique nourri du Conciones l'empêcha de traiter ces innovations de balivernes et de fari-boles. C'est que le Français est persuadé que l'art de la pédagogie touche de trop près à la vie pour pouvoir tenir tout entier dans des chiffres et des diagrammes, c'est qu'étant une réalité humaine, l'éducation doit s'aborder non pas avec de froids instruments de mesure, mais avec tout le tact, toute la finesse de l'intuition et toutes les délicatesses de l'amour. Elle relève bien plus de l'esprit de finesse que de l'esprit géométrique. Oui, je crois que pour les éducateurs français, et vous entendez bien que je parle d'un idéal que les meilleurs d'entre eux ont devant les yeux sans arriver toujours à l'atteindre, l'éducation est avant tout une oeuvre d'amour.

Une seconde conséquence de cette attitude française à l'égard de la pédagogie, c'est que celle-ci étant la chose de tous et relevant de l'art est un sujet privilégié pour la littérature. Ce sont des chapitres de l'histoire littéraire que les idées pédagogiques de Rabelais, de Montaigne, de Bossuet, de Fénelon, de Rousseau, de Diderot, des chapitres tellement connus et rebattus, que vous me saurez gré, je pense, d'éviter aujourd'hui de vous les réserver et de chercher de préférence mes exemples ailleurs. Et je n'y aurai pas grand-peine, car on trouverait difficilement un écrivain français qui n'ait abordé ce sujet par quelque biais. Remarquons encore qu'en dehors des romans pédagogiques, *Gargantua*, *Télémaque*, *l'Emile*, pour ne citer que les plus illustres, le roman français prend volontiers pour thème l'éducation, telle la première partie de *Louis Lambert* de Balzac, et fait une place importante à l'éducation du héros comme *le Rouge et le Noir* de Stendhal. Je suis donc assez justifié de chercher dans

les oeuvres littéraires les manifestations les plus significatives du génie pédagogique de la France. Comme il ne peut être question d'épuiser un pareil sujet, et que je vais être obligé de marcher à grands pas, je vais vous livrer tout de suite les trois mots-clefs qui ouvrent toutes les portes de ce vaste domaine. Le premier c'est courtoisie; le second, raison; le troisième, liberté. Ils correspondent respectivement aux trois parties principales de la pédagogie, l'éducation proprement dite qui a pour objet la vie de relation; l'instruction qui s'attache à la vie intellectuelle; la discipline qui s'applique à la vie des passions. Est-il besoin de dire que, comme toutes les coupes pratiquées dans la vie spirituelle, ces distinctions sont faites pour la commodité de l'exposé, mais qu'en réalité il y a de constantes interférences entre ces trois notions. Dans la pratique il est impossible de les séparer. Elles s'étaient mutuellement, se complètent, collaborent à un unique objet qui est de faire de l'enfant un homme dans le sens le plus élevé du mot. Si l'on voulait réunir ces trois mots : courtoisie, raison, liberté, par une accolade en face de laquelle on mettrait une formule qui contienne l'idéal essentiel de la pédagogie française, je proposerais volontiers celle-ci: Procurer à l'individu le moyen d'atteindre la plus grande somme de bonheur possible dans la société telle qu'elle se trouve constituée de son temps. Il me semble en effet que la pédagogie française cherche avant tout à réaliser un équilibre entre les aspirations naturelles de l'individu et les exigences légitimes de la société.



La société française a pris naissance dans la seconde moitié du XIII^e siècle. C'est donc à cette époque que nous devons remonter si nous voulons saisir à leur source les principes de l'éducation française, en prenant ce mot dans son sens propre: formation du sens social chez l'enfant et préparation à la vie de société. L'un de nos plus anciens romanciers de moeurs pourra nous servir de guide. Jean Renart, qui écrivait dans les dernières années du XII^e siècle et les premières du XIII^e, était né dans un milieu de petites gens: aussi sait-il décrire la vie du peuple, l'hospitalité que le voyageur trouve au soir de sa journée dans une ferme au bord de la route, la bonne hôtesse qui tue le chapon et prépare un blanc gâteau bien beluté, le bon coup de vin qui repose des fatigues de la marche, et le sommeil réparateur dans le lit propre et douillet. Il connaît l'honnêteté, la bonne humeur, le courage quotidien du peuple de France dont il est sorti. Mais sa carrière de romancier mondain l'a mis aussi en contact avec la vie de cour, les bril-



MARIE DE FRANCE lisant (manuscrit du XII^{ème} siècle).

lantes assemblées de seigneurs; il a conté dans la chambre des dames les belles histoires qu'il inventait ou qu'il remaniait, comme ce *Galeran de Bretagne* dont il emprunta le sujet et bien des détails au *Lai du Frêne* de Marie de France, qui écrivait une cinquantaine d'années avant lui. Par cette connaissance des divers milieux, il est bien fait pour nous donner une idée juste de la formation sociale telle qu'on la concevait alors en France. Son roman de *Galeran de Bretagne* nous peint l'amour de deux enfants de condition très différente, qui ont été élevés ensemble: c'est le *Paul et Virginie* du Moyen Age. Frêne est une petite fille abandonnée à la porte d'une abbaye de nonnes; elle n'a d'autre nom que celui de l'arbre sous lequel l'abbesse Hermine l'a découverte. Dans ce même couvent est élevé le neveu de la noble abbesse, Galeran, fils du Comte de Bretagne. C'est le bon chapelain Lohier qui se charge de l'éducation des deux enfants. On voit tout de suite combien ce roman, qui n'est que partiellement un roman pédagogique, mais le premier du genre, réunit les conditions les plus favorables à son objet, puisqu'il nous décrit à la fois l'éducation d'une fille et celle d'un garçon, l'éducation d'un jeune noble et celle d'une jeune fille que sa naissance obligera à vivre de son travail.

Voici d'abord l'éducateur. Dans le caractère du chapelain Lohier, le trait dominant c'est la bonhomie, cette qualité si nécessaire pour gagner la confiance des enfants. Il est de moeurs irréprochables mais humaines, sobre sans refuser à l'occasion un bon verre de vin, jeûnant aux temps prescrits sans pour cela faire triste mine. Homme de sens pratique qui dirige en bon économiste les biens de la communauté, directeur de



MARIE DE FRANCE écrivant (manuscrit du XII^{ème} siècle).

conscience ferme et indulgent, mais tout aussi propre à organiser les divertissements, bon joueur de harpe, expert au jeu d'échecs, habile à composer des lais et des chants nouveaux aussi bien qu'à écrire en français et latin. Rien du pédant chez ce pédagogue, pour qui c'est un plaisir d'enseigner et qui n'y plaint pas sa peine. "Ma fille, dit-il à Frêne, car ainsi te doit nommer celui qui de toi pense avoir honneur et joie et fête, je suis ton parrain, je t'ai élevée; je me suis donné peine nuit et jour pour t'instruire et te former". Il avait espéré faire d'elle une sainte, Dieu ne l'a pas voulu; qu'elle soit du moins une femme bien armée pour la vie. Frêne apprend d'abord à travailler de ses mains. Il n'y a pas d'ouvrière au monde qui la vaille pour tisser la toile et tirer l'aiguille. Elle sait faire lacets et aumônières, draps brodés d'or et de soie. Mais elle sait aussi jouer de la harpe; son bon parrain lui a appris les danses que l'on rythme en frappant dans ses mains, les chants de France, de Gascogne et de Lorraine, sans qu'elle manquât jamais les mots ni le ton. Frêne est une femme qui saura plus tard mener sa maison et y faire régner la joie. Quant à Galeran, le chapelain s'emploie naturellement à en faire un bon chevalier. A quinze ans il a les épaules fortes, les jambes droites, les pieds cambrés et agiles; car le Moyen-Age n'a pas eu ce mépris du corps et de la beauté physique qu'on lui prête volontiers. Il faut d'abord que l'homme soit sain et robuste, et tout le long des siècles nos éducateurs ne cesseront de le rappeler, qu'ils s'appellent Rabelais, Montaigne ou Diderot. Seuls les lycées napoléoniens nous l'ont fait oublier pour un temps, mais la réaction s'est faite, et l'éducation française a rendu sa place au

sport, vieux mot français comme la chose. Donc Galeran n'ignore rien de la chasse au faucon et de la chasse au chien courant. Il s'exerce au tir à l'arbalète. Son maître n'a pas manqué de lui apprendre le jeu d'échecs si propre à développer le coup d'oeil rapide et la science des combinaisons. Je dois reconnaître qu'il n'est pas question de lui apprendre à lire et à écrire : c'est matière de clerc. Mais cela ne l'empêche pas d'avoir une assez jolie culture littéraire : un seigneur du XIIe siècle est en général fort capable de composer des poèmes subtils et de goûter les belles histoires de guerre et d'amour, mais il ne lit ni n'écrit ayant pour cela son chapelain. Et Frêne n'est-elle pas là pour lui apprendre qu'il doit l'aimer comme Paris aime Hélène ; car elle a lu les *Romans de Thèbes et de Troie* qui ont transmis aux Français du XIIe siècle l'héritage poétique de l'Antiquité. Galeran a beau ne pas savoir lire, il n'ignore pas cet autre classique du XIIe siècle qu'est le *Roman d'Enéas* où un clerc fit passer toute la tendresse passionnée de Virgile doublée de la psychologie amoureuse d'Ovide.

C'est ainsi que ces enfants apprennent sous la direction du bon chapelain à lire dans leur coeur à la lumière des plus belles légendes d'amour. Et c'est ainsi que leurs lointains descendants, aujourd'hui encore, apprennent à déchiffrer les mystérieux méandres du coeur humain dans les vers de Racine, de Chénier et de Lamartine, et prennent de la vie des passions une connaissance anticipée en lisant nos grands moralistes. Cet apprentissage de la vie par la littérature, et de la vie dans toute sa complexe réalité, me paraît devoir être noté comme un des traits permanents de la pédagogie française. La littérature française est propre entre toutes à montrer aux jeunes gens comment les sentiments doivent être dominés par la raison pour permettre à la vie humaine de développer toutes ses possibilités de beauté et de vertu. Mais ce que je retiens surtout pour l'instant de la méthode du bon chapelain, c'est la volonté de favoriser chez l'enfant les agréments du coeur et de l'esprit qui plus tard lui permettront de trouver sa place dans cette société si raffinée du XIIIe siècle commençant. Et que l'on ne s'y trompe pas. Jean Renart n'est pas un esprit chimérique ; il a bien vu que cette éducation, précisément par son caractère très marqué de sociabilité, a des avantages pratiques qui permettront à celui ou à celle qui l'ont reçue de faire face à toutes les difficultés de la vie.

La valeur d'une éducation ne peut s'apprécier qu'au contact de la réalité. Aussi Jean Renart abandonne-t-il son héroïne à elle-même pour voir comment elle se tirerait d'affaire. Son protecteur est mort. La voilà chassée du couvent

parce que l'orgueilleuse abbesse a découvert le secret de son amour pour son noble neveu. Quel portrait spirituel d'une adroite, courageuse et charmante petite Française ! Avec quelle dignité, nuancée d'ironie, elle sait répondre aux injures de l'abbesse !

"Si je quitte votre maison,
lui dit-elle

Au départir, c'est sans ordure."

Sa conscience ne lui reproche rien de laid, aucune vilénie. Elle est digne de son cher Galeran, et elle en restera digne. Elle a déjà ce haut sens de l'honneur qui marquera les héroïnes de notre tragédie classique. Elle a aussi le sens pratique et cette force qui s'appelle la bonne humeur dans l'adversité. Elle fait trousseur sa malle derrière la selle de sa mule et la voilà partie, sa harpe au cou. Ainsi devait voyager Marie de France, quand elle allait chercher fortune à la cour anglo-normande. Sous sa blanche guimpe, Belle Frêne chemine seule sur sa mule, qui est plus blanche elle aussi qu'une nef fraîchement peinte. Tout en pensant à son ami, elle va notant lais et chansons. Aux hôtels où elle s'arrête, elle porte soulas et déduit. Et menant la vie d'une ménestrelle, sage et discrète, payant son écot en chansons, elle arrive à Rouen. Elle avise une riche maison : à la porte est assise une bourgeoise moult débonnaire et moult courtoise, une veuve nommée Blanche. Près d'elle se tiennent sa fille et sa servante. Frêne leur fait un beau salut, et elles, se levant, lui répondent : *"Belle, Dieu qui créa le monde vous maintienne en joie ! Soyez la bienvenue. Qui êtes-vous ? Où êtes-vous née ?"* Frêne répond avec prudence : *"Dame, je ne vante ni moi ni les miens. Je suis bretonne, j'ai nom Mahaut. Je n'ai terre, maison, ni grange, ni rente dont je puisse vivre. Je sais lire, chanter, jouer de la harpe, et je connais les jeux de table et d'échecs. Vous ne trouveriez jusqu'en Alsace femme qui sache mieux broder d'or et de soie. Je suis capable où que je sois de me tirer d'affaire à mon honneur. Je n'ai d'autre maître que Dieu. Il n'y a en moi ruse ni mensonge. Si vous voulez me louer une chambre en votre hôtel, je la paierai ou je l'accepterai pour l'amour de Dieu. Si vous découvriez en moi quelque vilénie ce sera charité de m'en blâmer, et, si je ne m'en guéris par votre blâme, mettez-moi hors de votre hôtel. A votre air, je pense tant de bien de vous que je crois qu'en votre seule maison je serai garantie de honte et de mauvaise compagnie."* La brave dame se laisse émouvoir, et Frêne trouve dans sa fille, la jeune Rose, une soeur, une compagne, et une élève. Elle lui apprend à broder. Ensemble elles font maints ouvrages qui leur valent mieux qu'un héritage :

*Bien oeuvre de soie et d'or
Dont elle assemble bon trésor
Qui moult mieux lui vaut que sa terre.*

Sa renommée se répand par la ville. Les plus hauts hommes la requièrent d'amour. Mais ils ont beau se mettre en dépense et rompre pour elle mainte lance dans les tournois, elle n'a garde d'oublier Galeran. Elle gagne bien sa vie à tisser des draps et à les vendre: la marchandise est loyale et de bonne qualité. Elle ne quitte l'hôtel que pour aller prier au moutier, et de son gain elle nourrit de pauvres gens. Tout le jour elle travaille, mais le matin et le soir elle chante en s'accompagnant sur sa harpe bien accordée et en pensant à son ami comme amie vraie et sincère.

Je ne veux point vous raconter toute la belle histoire de Frêne ni comment elle retrouve son ami Galeran, mais je veux simplement souligner que dans la pensée de l'auteur c'est bien aux talents développés en elle par l'éducation courtoise qu'elle doit son succès. C'est grâce à cette éducation qu'elle est bien reçue dans toutes les sociétés où elle passe, qu'elle gagne de sûres amitiés, qu'elle échappe à toutes les embûches d'une vie errante et qu'elle sait dans toutes circonstances garder son honneur et sa dignité. Cette éducation tournée en apparence toute vers l'agrément s'avère en réalité comme la plus utile et la plus pratique parce qu'elle développe le sens social et la finesse psychologique. Il est notable que c'est surtout sur l'éducation féminine que Jean Renart a insisté. C'est que ce trouvère avisé, pour qui plaire dans les salons était une nécessité vitale, savait bien que la femme, en ce début du XIII^{ème} siècle, était l'âme et la créatrice de la société naissante.

D'autres auteurs du Moyen Age l'ont compris, et les deux traités d'éducation en langue française que nous a laissés le XIV^{ème} siècle ont pour objet l'éducation des filles. C'est d'abord le livre que le chevalier de La Tour Landry écrit en 1372 pour l'instruction morale et mondaine de ses trois filles. Le bonhomme, dans son château d'Anjou, appuie ses conseils, à la mode du temps, d'exemples qu'il emprunte à la littérature sacrée et profane; mais il en joint aussi qu'il tire de ses propres souvenirs et des observations qu'il a faites sur les moeurs de son temps. S'il suffit à une femme, pour se défendre dans la vie, de connaître le train du monde tel qu'il va, jamais filles ne furent mieux armées, au fond de leur retraite provinciale, que les jeunes demoiselles de La Tour Landry, car le chevalier ne mâche pas ses mots, et il a fait rougir sinon ses filles, du moins la plupart de ses commentateurs modernes. C'est que le Moyen Age ne connaissait pas nos hypocrisies et ne pensait pas, comme hélas! la littérature pour jeunes filles du XIX^{ème} siècle en porte de si affligeants témoignages, que l'ignorance fût la meilleure gardienne de l'innocence. Le XX^{ème} siècle sur ce point semble vouloir renouer avec la

tradition médiévale, et sans aller aussi loin que le chevalier de La Tour Landry nous retiendrons comme un axiome de la meilleure pédagogie française que l'éducation étant avant tout destinée à préparer les enfants pour la vie, ce n'est pas en les bercant d'illusions qu'on y arrivera, mais en leur montrant progressivement et avec tout le tact nécessaire la vie telle qu'elle est. On doit la vérité aux enfants.

C'est cet esprit de sage réalisme qui anime le traité écrit en 1392 et connu sous le nom de *Ménagier de Paris*. Ici ce n'est plus un père qui parle à ses filles, mais un mari qui parle à sa femme; et pour ceux qui sont curieux des rapprochements entre l'esprit grec et l'esprit français, ce thème rappelle étrangement *l'Economique* de Xénophon: somme toute, le bourgeois de Paris ne fait pas trop pâle figure à côté de l'Athénien Ischomaque, ils se rencontrent sur bien des points, que ce soit la toilette féminine ou la conduite des serviteurs. Traité d'économie domestique, mais encore traité d'éducation, si l'on songe que l'épouse avait quinze ans et l'époux soixante. Au reste le bonhomme ne se fait pas d'illusions et ne dissimule pas que s'il pare sa femme de toutes les vertus et en fait une ménagère sans défauts, c'est moins pour lui, qui demande seulement d'être la consolation de ses dernières années, que pour celui qui après sa mort lui succédera et bénira le nom du premier époux. Bel exemple de sagesse à la française. Les conseils vont de la plus haute morale aux considérations les plus pratiques, d'une dissertation sur la chasteté à un dicton sur le bon fromage. Si vous voulez bien vous y reporter, vous y apprendrez, parmi des recettes de cuisine oubliées et délectables, que le bon fromage a six qualités. Il ne doit ressembler ni à Argus, ni à Hélène, ni à Marie-Madeleine, mais à Lazare et à Martin; c'est-à-dire qu'il ne doit pas avoir trop d'yeux comme Argus, ni être blanc comme Hélène, ni pleurer comme Madeleine, mais être couvert d'une enveloppe teigneuse comme Lazare qui, vous le savez, était lépreux, et rebelle au pouce et résistant comme Martin, légiste bolognaise célèbre pour son mauvais caractère. Comme vous le voyez, le bonhomme savait sourire et en bon Français il estimait que la cuisine est par excellence un art social que l'éducation des filles ne doit pas négliger, pour la paix et le bonheur du futur ménage.

Après vous avoir parlé surtout de l'éducation des filles, j'aurais voulu, pour faire sa place à celle des garçons, vous parler de cette oeuvre charmante, et qui est aussi un roman pédagogique, *L'histoire du Petit Jehan de Saintré et de la Dame des Belles Cousines*, écrite au XV^{ème} siècle par Antoine de la Salle. Mais le temps me manque pour vous conter comment, dans la première par-

tie, cette dame fait de Jehan un page accompli; car l'éducation ne s'arrête que lorsqu'on est hors de page. C'est encore d'ailleurs l'éducation courtoise et chevaleresque. Le plus intéressant est de remarquer que dans ce roman, terme d'une longue évolution, la vie se charge de corriger ce que cette éducation a de trop idéaliste, et Antoine de la Salle n'a pas omis de le marquer en nous racontant comment son héros trouva sa place prise lorsqu'il revint porter à sa dame les trophées conquis pour elle sur les champs de bataille. Mais qu'importe? Le Jeune Jehan de Saintré est façonné pour la vie par la belle science de courtoisie. Car c'est la courtoisie, c'est-à-dire non seulement la sociabilité, la politesse ou pour employer un autre vieux mot français, la gentillesse, mais sous sa forme la plus haute le sentiment cultivé comme source d'exaltation morale, c'est cela que je veux surtout retenir de cette éducation médiévale qui a marqué pour des siècles la vie française et que l'on retrouve adaptée au goût de leur temps, chez Corneille, chez Stendhal, chez tant d'autres, jusque dans le *Crève-Coeur* et les *Yeux d'Elsa* d'Aragon. Soyez sûrs que parmi les soldats français qui se battent sur le front d'Alsace, chez la plupart, l'image de la France se confond avec l'image d'une femme dont il faut être digne, épouse, fiancée ou mère.



De l'éducation, passons à l'instruction, préparation de l'enfant à la vie intellectuelle, mais sans perdre de vue qu'elles réagissent constamment l'une sur l'autre, s'il est vrai, par exemple que pour le Français la clarté des idées est une forme de la politesse.

A la fin du XV^{ème} siècle, se produit un événement qui va révolutionner les études: la découverte de l'imprimerie. Le livre devait modifier le caractère presque exclusivement oral de l'enseignement. A la parole du maître on pouvait substituer l'étude directe des textes. Les générations du XVI^{ème} siècle et particulièrement la plus illustre, celle de 1550, celle de la Pléiade sont des générations d'insatiables liseurs. Ainsi naissait un danger nouveau, qui sera dénoncé à la fin du siècle par Montaigne, celui d'un enseignement sans contact avec la vie, asservi à la lettre imprimée, d'un enseignement purement livresque. Les moyens d'éviter ce danger étaient indiqués, sous forme vivante et plaisante, dès 1534, par un des plus libres esprits de notre littérature pédagogique, Maître François Rabelais. Découvrant dès lors ce qui sera bien plus tard un des moyens favoris de la pédagogie moderne, Rabelais donnait comme base à la première éducation de son Gargantua, qui tout géant qu'il est n'est qu'un enfant, la leçon de

choses de préférence à la leçon magistrale ou à l'étude livresque. C'est ainsi que le soir, avant de se coucher, Gargantua allait avec son précepteur Ponocrates "au lieu de leur logis le plus découvert voir la face du ciel, et là notaient les comètes, si aucunes étaient, les figures, situations, aspects, oppositions et conjonctions des astres." Et le matin, à son lever "considérait l'état du ciel, si tel était comme l'avaient noté le soir précédent: en quels signes entraient le soleil, aussi la lune pour icelle journée." C'est encore Rabelais qui le premier a vu de quel secours le jeu, ac-



RABELAIS

tivité naturelle de l'enfant, peut être à l'enseignement; et tout comme nos petits élèves du jardin d'enfants, le jeune géant s'initie à l'arithmétique en riant. "On apportait des cartes, pour y apprendre mille petites gentilles et inventions nouvelles, lesquelles toutes issaient de arithmétique. En ce moyen entra en affection d'icelle science numérale, et tous les jours après dîner et souper y passait temps aussi plaisamment qu'il souloit aux dés ou aux cartes." De même il apprend la botanique en herborisant les jours de beau temps, et les jours de pluie en visitant les boutiques des drogueurs, herbiers et apothicaires, et les premières notions de physique "en faisant aller l'eau d'un verre en l'autre et bâtissant plusieurs petits engins automates, c'est-à-dire se mouvant eux-mêmes." Ainsi Rabelais posait ce principe que l'on mettra plus de deux siècles à retrouver: la première faculté à développer chez l'enfant, c'est l'esprit d'observation. De ce premier principe un autre découle naturellement: la classe doit être active. Le cerveau de l'enfant ne doit jamais être considéré par le

maitre comme un récipient qu'il s'agit de remplir jusqu'au bord; l'enseignement ne doit pas être un bourrage de crâne. Traduction triviale de la phrase de Montaigne souvent citée: "*Mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine.*" Mais le même Montaigne a dit encore: "*L'âme s'élargit à mesure qu'elle se remplit.*" Propositions en apparence contradictoires, en réalité complémentaires, et que l'on ne devrait jamais séparer, car elles résument tout l'esprit de l'enseignement français. Il faut former l'intelligence par l'exercice, et l'intelligence ne peut fonctionner à vide. Il faut donc lui fournir une matière, donner à l'enfant les connaissances nécessaires en évitant de tomber dans le double défaut de l'encyclopédisme et des spécialisations prématurées. Mais surtout il faut que l'acquisition de ces connaissances serve à l'exercice de l'intelligence. En d'autres termes et tout simplement il faut que l'enfant apprenne par la réflexion personnelle. Une classe où il y a des élèves passifs est une mauvaise classe. Un professeur qui parle tout le temps est un mauvais professeur. Francisque Vial aimait comparer une classe à un orchestre: les voix jaillissent de droite ou de gauche, tantôt du fond, tantôt des premiers bancs, à l'appel du chef qui ne laisse aucun instrumentiste en repos. Le seul danger est la cacophonie; mais je préfère encore trop de bruit dans une classe au morne silence d'un bétail ahuri. On ne juge pas un professeur à sa science ou à son éloquence, mais à l'activité joyeuse et ordonnée de sa classe.

Dans cette même atmosphère d'initiative personnelle, il s'agit maintenant de faire passer l'enfant, parvenu à un certain degré de maturité, de l'esprit d'observation à l'esprit d'analyse. Toutes les disciplines peuvent et doivent y concourir. Vous m'excuserez de choisir mes exemples dans ma spécialité; mais un scientifique vous montrerait sans peine qu'un problème de mathématiques ou une manipulation de physique valent bien sur ce point une analyse logique. Il me paraît cependant qu'entre tous les exercices que l'on pratique dans nos classes il n'en est pas de plus caractéristique et peut-être de plus typiquement français que l'explication de textes. Il n'est pas question ici de vous en décrire la méthode: un de nos grands écrivains vous la résumera mieux que moi. C'est La Bruyère. La Bruyère, à vrai dire, est rarement cité comme autorité pédagogique, mais je vous ai prévenu en commençant qu'il n'est presque aucun de nos écrivains que notre corporation ne puisse revendiquer comme sien, et il se trouve même que La Bruyère a exercé le métier de professeur. Il s'était vu confier en 1684, sur la recommandation de Bossuet, l'éducation de Louis de Bourbon, petit-fils du grand Condé.

Nous avons conservé les lettres par lesquelles il tenait le prince au courant des difficultés que lui donnait son élève et des résultats qu'il en obtenait. Ces dix-huit lettres sont très loin de constituer un traité d'éducation. Ce sont de simples billets dont l'auteur est visiblement gêné par la déférence due à son correspondant. Il est déjà assez difficile à un professeur de dire exactement ce qu'il pense à des parents toujours disposés à voir dans leurs enfants des perfections méconnues. Jugez de ce que devient ce problème quand il s'agit d'un prince de sang. Et le jeune duc n'était pas un élève facile. Il avait déjà seize ans, il n'aimait que la chasse au loup. Despotique, incivil envers tout le monde, insolent et brutal avec ses inférieurs, les six ans qu'il avait passés au Collège de Clermont, choyé, adulé, couvert de compliments, ne l'avaient pas amélioré. Le premier soin de La Bruyère fut de lui rendre les études moins amères. Cela vous paraîtra une méthode un peu simpliste, mais les vérités les plus simples sont souvent les plus méconnues. Combien de professeurs n'obtiennent pas de discipline dans leur classe, simplement parce qu'ils sont ennuyeux, mais ils sont les derniers à s'en aviser. Intéresser les élèves, tout est là, et pour un professeur qui vraiment aime son métier les élèves les plus intéressants sont justement ceux qu'il est le plus difficile d'intéresser. En philosophie, La Bruyère choisit d'expliquer à son élève Descartes plutôt qu'Aristote qui représentait encore la doctrine officielle. Ce n'est pas mal calculer de donner à un jeune homme des lumières sur les idées à la mode; un professeur que ses élèves jugent vieux jeu est condamné d'avance. Mais surtout c'est par l'étude directe des textes, que La Bruyère cherche à éveiller l'esprit du jeune duc. Il doit lui enseigner la fable; il lui fait donc lire Ovide, au lieu de quelque fade mythologie. Il doit lui enseigner l'histoire de François Ier; il entreprend de lui faire lire les Mémoires du temps. Mais l'expérience fut interrompue par le mariage du duc. C'est, je l'imagine, en se rappelant cette expérience que La Bruyère écrivit dans ses *Caractères* cette page sur l'étude des textes, si substantielle et si conforme encore à nos méthodes: "*L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée; c'est le chemin le plus court, le plus sûr et le plus agréable pour tout genre d'érudition. Ayez les choses de la première main, puisez à la source; maniez le texte, apprenez-le de mémoire, citez-le dans les occasions; songez surtout à en pénétrer le sens dans toute son étendue et dans ses circonstances; conciliez un auteur original, ajustez ses principes, tirez vous-même les conclusions. Les premiers commentateurs se sont trouvés dans le cas où je désire que vous soyez: n'empruntez leurs lumières et ne suivez leurs vues qu'où les vôtres*

seraient trop courtes; leurs explications ne sont pas à vous et peuvent aisément vous échapper: vos observations, au contraire, naissent de votre esprit et y demeurent: vous les retrouvez plus ordinairement dans la conversation, dans la consultation et dans la dispute." Cette lutte de l'enfant avec les mots pour atteindre l'idée est bien propre à développer cette finesse psychologique dont les Instructions officielles de 1938 mettent en lumière la valeur pratique. Cette formation a pour but de mettre nos enfants parvenus à l'âge d'homme en état de "reconstituer, à l'aide de quelques indices fragiles et fragmentaires un état psychologique ou un état de fait, selon



LA BRUYÈRE

la plus haute vraisemblance... de lire une pièce (lettre, document, rapport) et de la lire entre les lignes, en en saisissant exactement la signification, la portée, la valeur, le ton, en perçant jusqu'à l'esprit et à l'âme du rédacteur et jusqu'aux choses à travers les mots", pouvoir dont on ne saurait sous-estimer la permanente utilité "parce que, ajoutent les Instructions, dans le maniement des affaires publiques et privées, et même dans la vie courante, les erreurs de psychologie sont plus fréquentes, plus désastreuses et plus difficilement réparables que les fautes de technique."

Enfin, pour compléter la formation de l'esprit, il ne reste plus qu'à lui apprendre l'art d'ordonner ses idées, non pas seulement pour le vain désir de briller dans les joutes oratoires, mais parce que c'est le plus sûr chemin vers la découverte de vérités nouvelles. A l'acquisition de cet esprit de logique l'enseignement français, du XII^{ème} siècle à nos jours, a tour à tour employé l'argumentation scolastique, le discours latin, la dissertation française, considérée cha-

cun en son temps comme la suprême consécration d'une belle carrière scolaire. Il n'est pas étonnant que l'esprit français s'en soit trouvé marqué d'une manière indélébile au sceau de cette fameuse clarté dont on nous fait tour à tour honneur ou grief. Pour bien comprendre la valeur que nous attachons à cet esprit de logique, il faut le rattacher à l'idée cartésienne de l'unité essentielle des connaissances. "Toutes les sciences réunies, disait Descartes, ne sont rien autre chose que l'intelligence humaine, toujours une, toujours la même, si variés que soient les sujets auxquels elle s'applique." De là découle ce principe fondamental de la pédagogie française que la question des disciplines à inscrire dans les programmes scolaires n'est pas après tout la plus importante, qu'il n'importe pas tellement que l'enfant quitte l'école sachant ou non physique, chimie, mathématique, histoire et géographie, sciences naturelles; ce qu'il faut, c'est que l'on ait fait de son intelligence le bon instrument qui lui permettra plus tard de maîtriser l'ordre de connaissances de son choix. Dans les *Hommes de bonne volonté*, M. Jules Romains a très finement et spirituellement décrit un produit de ce dressage intellectuel en la personne du jeune normalien Jerphanion: "A ce moment, Jerphanion vit les idées s'arranger vivement dans sa tête, courir comme sur un ordre, former deux alignements impeccables, pareils à deux troupes de parade qui se font face, et entre lesquelles le grand chef va s'avancer d'un pas allègre, l'oeil flatté par cette symétrie, par cette suite de miroitements jumeaux. Jerphanion, comme la plupart des êtres jeunes, aimait les symétries intérieures. Les perspectives qu'elles ouvrent soudain jusqu'au fond de l'esprit lui donnaient une des griseries les plus fortes qu'il connaît... Ce goût naturel avait été aiguisé chez le Normalien par le dressage scolaire. On l'avait habitué à considérer que la clef d'une dissertation littéraire ou philosophique était trouvée dès l'instant où s'amorçait dans le brouillard de la tête une perspective de ce genre. Le texte de la dissertation vous pose un problème. L'important n'est pas de chercher dans le peu qu'on connaît de la réalité, à dix-huit ou vingt ans, des bouts de réponse... L'important c'est de découvrir une opposition... entre deux idées essentielles. Dès lors le joint est trouvé. Le problème est entamé et ne demande qu'à s'ouvrir en deux. La symétrie se propage. Toute heureuse de cette occasion de jouer et de se faire des cérémonies, les idées particulières se précipitent vers leurs emplacements. La conclusion a sa place marquée au bout de la perspective; et là-bas, elle peut dès maintenant, sûre de ne pas être délogée, préparer son couplet et les trois mesures finales de fanfare qui sont la

règle. C'est grâce à ce prix seulement qu'une copie de concours émergera du tas, émoustillera l'attention du correcteur fatigué. Quand il s'agissait d'une copie de concours, Jerphanion n'était pas dupe entièrement de cette parade; mais il ne tenait pas trop à se dénoncer à lui-même l'artifice beaucoup plus général qu'elle suppose; et dans la brusque jouissance que lui procurait le déclenchement d'une symétrie intérieure, il n'était pas loin de voir l'effet d'un sens naturel grâce auquel l'esprit s'aperçoit soudain qu'il est envahi par la vérité... Si la réalité ne se trouve nullement engagée par ces jeux intérieurs, il faut bien reconnaître qu'ils sont la seule chance que nous ayons de tomber, ne fût-ce qu'une fois sur mille, étonnamment d'accord avec elle." M. Jules Romains a donné à ce tableau de l'activité intérieure d'un cerveau normalien l'exactitude d'une légère caricature. Avec certains traits volontairement appuyés et subtilement grossis ou déformés pour leur donner toute leur valeur, c'est bien là cette gymnastique de l'esprit à laquelle est plus ou moins formé depuis des siècles tout jeune Français et à laquelle apportent leur concours l'étude du latin et celle des mathématiques. M. Jules Romains en souligne le caractère de jeu, donc de gratuité, avec la sensation de plaisir qui s'ensuit. Ainsi retrouvons-nous au terme de notre analyse de l'enseignement français, la notion de jeu que nous avons trouvée au début. Ce jeu-là peut paraître un peu abstrait, mais on ne le porte que graduellement à ce degré de pure intellectualité. D'ailleurs Jerphanion, vous l'avez vu, sait parfaitement qu'il ne s'agit que d'un jeu, et, parce que c'est un jeu, l'esprit n'est pas dupe et sait qu'il s'arme seulement pour la rencontre avec le réel. Quoiqu'il en soit, en inscrivant en tête des *Instructions Officielles* de 1938 "Primauté de l'Intelligence", le Ministère de l'Éducation Nationale a bien souligné que l'objet de l'Enseignement français est de fortifier avant tout la raison de l'enfant.



On sait assez que la raison n'a pas de pires ennemies que les passions; on reconnaît moins volontiers que les passions doivent être utilisées par la raison. On ignore encore assez souvent que l'enfant a des passions et plus violentes souvent que celles de l'homme. S'occuper des passions de l'enfant, c'est l'affaire de la discipline, troisième partie de la pédagogie. Pendant longtemps la discipline n'a eu d'autre but que de dompter, de briser les passions de l'enfant, n'a eu d'autres méthodes que le fouet et le cachot.

1789 avait proclamé les droits de l'homme. Il appartenait à un enfant de la Révolution de revendiquer les droits

de l'enfant, je veux dire de réclamer une pédagogie qui fût inspirée non par les idées préconçues du pédagogue, mais par une observation attentive de la réalité enfantine, une pédagogie qui prit son point de départ non dans l'homme mais dans l'enfant. Ce rôle appartient à Stendhal, qui avait six ans en 1789.

Le 16 Octobre 1832, Stendhal s'échappant de son consulat de Civita-Vecchia,



M. JULES ROMAINS

où il s'ennuie, est venu se promener à Rome, sur le mont Janicule. Une chaleur délicieuse règne dans l'air, il est heureux de vivre. Et soudain il s'avise que dans trois mois, il aura cinquante ans. Cette découverte imprévue le fait rêver. Assis sur une marche, il poursuit cette rêverie une heure ou deux: "Je vais avoir cinquante ans, il serait bien temps de me connaître". Ce n'est pourtant que trois ans plus tard qu'un jour d'ennui, le 25 novembre 1835, il se mettra au travail: "N'étant bon à rien, pas même à écrire des lettres officielles pour mon métier, j'ai fait allumer du feu, et j'écris ceci, sans mentir, j'espère sans me faire illusion, avec plaisir, comme une lettre à un ami." Ceci, c'est l'histoire de son enfance et de sa jeunesse, c'est le récit de son éducation, c'est la *Vie de Henri Brulard*. Si, comme on l'a dit, le roman stendhalien contient en puissance un traité des passions, la *Vie de Henri Brulard* contient en puissance un traité de pédagogie. Henri Brulard, c'est Télémaque qui se décide enfin à dire son fait à Mentor. C'est l'esprit de liberté qui

casse les vitres pour faire entrer l'air dans la maison familiale et dans la salle de classe. Livre admirable dont l'explication devrait être inscrite au programme de toutes les Ecoles Normales primaires et de toutes les agrégations.

Il n'y a rien de plus difficile à pénétrer pour l'homme qu'une sensibilité d'enfant. C'est pourtant de cette sensibilité que dépend en dernière analyse le succès ou l'échec d'une éducation. Stendhal ne se laisse pas prendre au piège de la poésie de l'enfance, comme Rousseau ou Renan. Doué, comme il le dit lui-même, d'une mémoire beaucoup moins fidèle dans l'ordre des faits que dans celui des sentiments, il restitue avec une extraordinaire précision les sensations de son enfance, et dans cette exploration de son propre passé l'idéologue qu'il est atteint en même temps aux lois générales.

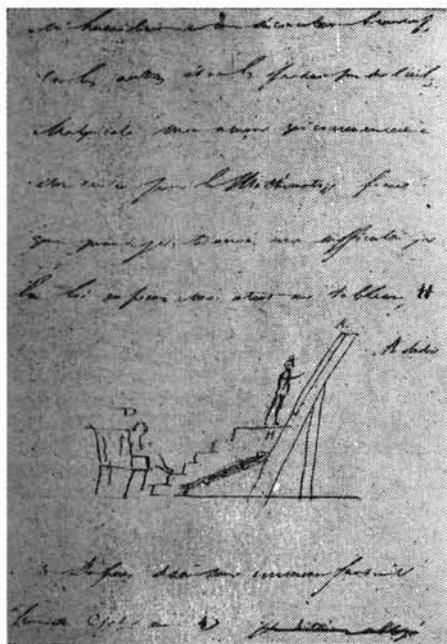
Stendhal décrit d'abord la rencontre par l'enfant du premier milieu social dans la famille. Il le fait selon sa méthode par le récit tout simple de quelques faits significatifs. Un jour, l'enfant fait tomber par la fenêtre un pot de fleurs qui vient s'écraser dans la rue aux pieds d'une amie de la famille. Plaintes de la victime, reproches de toute la famille: on l'accuse d'avoir voulu tuer cette dame, et, comme il proteste, on proclame qu'il a un caractère atroce. C'est de là, déclare-t-il, que date son amour instinctif, forcené dans

ce temps-là, pour la révolte. Il n'avait pas plus de cinq ans. Mais s'il avait ce caractère, à qui la responsabilité, sinon aux jugements injustes et outranciers de son entourage? Cet entourage, il en découvre presque aussitôt l'hypocrisie aux funérailles de sa mère qu'il perdit



STENDHAL

tout jeune; avec la redoutable clairvoyance des enfants, il confronte sa propre douleur et le mensonge social. On ne fait pas assez attention aux yeux grands ouverts des enfants: c'est par là cependant que se forme chez eux une première philosophie de la vie qui, plus que les leçons de morale, risque de les marquer pour jamais. En voici un exemple. Henri a six ans. Son oncle, jeune homme fort à la mode, avait eu la complaisance de le mener au théâtre voir une pièce qui s'appelait *La Caravane du Caire* et dont les chameaux lui firent perdre la tête. Pas assez cependant pour l'empêcher d'observer le manège de son oncle auprès des dames et de se rendre compte qu'il le gênait. "Je me disais fort obscurément sans doute et pas aussi nettement que je l'écris ici: Tous les moments de la vie de mon oncle sont aussi délicieux que ceux dont je partage la vie au spectacle. La plus belle chose du monde est donc d'être un homme aimable comme mon oncle." Et c'est ainsi que se forme dans l'enfant le futur épicurien. La famille se rend-elle compte de ces réactions? Essaye-t-elle de démêler ces douleurs et ces joies enfantines, de les diriger, de les utiliser? Presque jamais. L'enfant se sent enfermé dans un monde indifférent, lorsqu'il n'est pas hostile. "Voilà les tristes personnages du triste drame de ma jeunesse, qui ne me rappelle presque que souffrances et



Page manuscrite de "La Vie de HENRI BRULARD" de Stendhal. (Le dessin représente Stendhal au tableau noir).

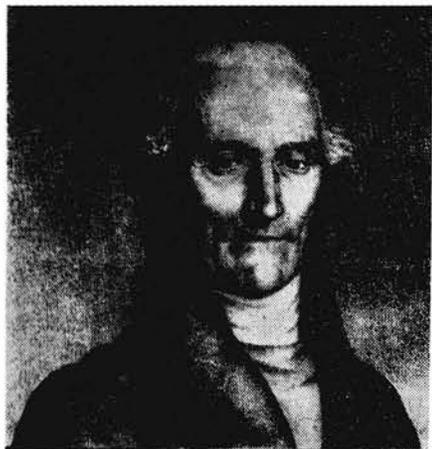
profondes contrariétés morales." Et encore: "Je n'ai presque aucun souvenir de la triste époque 1790-1795, pendant laquelle j'ai été un pauvre petit bambin persécuté, toujours grondé à tout propos, et protégé seulement par un sage à la Fontenelle (son grand-père le docteur Henri Gagnon) qui ne voulait pas livrer bataille pour moi." C'est ainsi que peu à peu se développe, chez l'enfant, la haine. "Cet âge a été pour moi une époque continue de malheur et de haine, et de désirs de vengeance toujours impuissants." — Or, et c'est ici que le malentendu entre l'enfant et les grandes personnes devient tragique, Henri n'était pas un enfant abandonné, délaissé, il ne se plaignait pas de n'avoir pas été aimé, mais de l'avoir été trop et mal. On s'occupait trop de lui, on l'entourait d'une sollicitude de tous les instants. *Tout mon malheur peut se résumer en deux mots: jamais on ne m'a permis de parler à un enfant de mon âge. Et mes parents s'ennuyant beaucoup par suite de leur séparation de toute société m'honoraient d'une attention continue.*" Ceci mérite réflexion. Ses parents l'aimaient pour eux-mêmes, non pour lui; il était leur occupation, leur remède à l'ennui. Cette sorte de tyrannie est plus fréquente qu'on ne croit. L'enfant a besoin de se développer dans sa société propre, qui est celle des autres enfants. L'enfant a besoin de liberté. Respecter la liberté de l'enfant est la première règle d'une saine éducation. "J'étais absolument comme les peuples actuels de l'Europe; mes tyrans me parlaient toujours avec les douces paroles de la plus tendre sollicitude, et leur plus ferme alliée était la religion. J'avais à subir des homélies continuelles sur l'amour paternel et les devoirs des enfants. Un jour, ennuyé des paroles de mon père, je lui dis: Si tu m'aimes tant, donne-moi cinq sous par jour, et laisse-moi vivre comme je voudrais. D'ailleurs, sois bien sûr d'une chose: dès que j'aurai l'âge, je m'engagerai. Mon père marcha sur moi comme pour m'anéantir: Tu n'es qu'un vilain impie, me dit-il. Ne dirait-on pas l'Empereur Nicolas et la municipalité de Varsovie, dont on parle tant le jour où j'écris, tant il est vrai que toutes les tyrannies se ressemblent." Et j'ajouterais: il n'est pire tyrannie que celle de l'amour, parce qu'elle est la plus égoïste. Ceci pour les parents qui croient avoir tout fait en aimant leurs enfants: il faudrait encore essayer de les comprendre.

C'est dans cette atmosphère que commence l'apprentissage de l'étude. Un jour, son grand-père, observant ses premiers griffonnages, lui déclare: "Puisque tu écris si bien, tu es digne de commencer le latin". Il eut successivement deux précepteurs, d'abord M. Joubert, grand, pâle, maigre, en cou-

trau, s'appuyant sur une épine; et sans doute il n'est pas donné à tous les professeurs d'être beaux, mais il est bon qu'ils tâchent d'avoir un abord avenant, et quelle idée de se présenter à l'enfant un gourdin à la main. Le second fut l'abbé Raillanne, le triste héros de cette période de sa vie que Stendhal a toujours désignée sous le nom de la tyrannie Raillanne. "Ce fut dans toute l'étendue du mot, un noir coquin. Je ne prétends pas qu'il ait commis des crimes, mais il est difficile d'avoir une âme plus sèche, plus ennemie de tout ce qui est honnête". Comment cet homme, "à l'oeil faux avec les sourcils abominables", aurait-il inspiré à l'enfant cette confiance qui est le premier gage de la réussite? Et puis il faut, après cette première ouverture du cœur, qu'il sente dans son maître la bonté, l'honnêteté, j'entends l'honnêteté intellectuelle à quoi l'enfant est si sensible, et encore la justice, et enfin l'âme. Car, il faut absolument passionner l'étude, donner à l'enfant l'impression d'une libre éclosion dans le sens de ses goûts et de ses aptitudes. Pendant tout le temps de ce préceptorat, Henri ne s'intéresse à rien de ce qu'on lui enseigne. Était-il donc borné? N'avait-il aucun goût à apprendre? Point, mais ses joies intellectuelles lui viennent toujours d'un autre que de son maître: elles lui viennent de son grand-père qui lui fait partager son goût pour la géologie: "Mon grand-père me parlait avec passion, c'est là l'essentiel"; du père Ducros qui lui apprend à mouler en plâtre des médailles, ce qui suggère à Stendhal une des idées les fécondes de la pédagogie moderne, l'utilisation du travail manuel pour atteindre insensiblement aux études plus abstraites: "Un maître adroit qui eût su profiter de ce goût, m'eût fait étudier avec passion toute l'histoire ancienne". Les lectures libres tiennent une grande place dans la formation d'Henri, et vous devinez, étant donnés les principes de l'éducation Raillanne, que ces lectures sont des lectures faites en cachette: *Don Quichotte*, *l'Arioste*, *La Nouvelle Héloïse*. Les scrupules de Saint-Preux le formèrent profondément honnête homme. "Ainsi, ajoute-t-il, c'est un livre lu en grande cachette et malgré mes parents qui m'a fait honnête homme". Il aurait pu évidemment plus mal tomber. Il reste que les seuls bienfaits que l'enfant ait tirés de cette période de son éducation, c'est la liberté qui les lui a procurés. Il aurait mieux valu accorder et diriger cette liberté, que le forcer à la prendre parce qu'on la lui refusait.

Enfin vers 1796, Henri avait alors environ 13 ans, un heureux événement se produisit. On ouvrit à Grenoble une de ces Ecoles centrales, oeuvre admirable de la Convention qui n'a pas encore cessé de prolonger son influence sur l'enseignement public français. Le

grand-père d'Henri, le docteur Gagnon, avait accepté la présidence de l'Institution. Force fut donc à la famille, malgré sa répugnance pour l'enseignement en commun, d'y envoyer Henri. C'était enfin le contact tant désiré avec d'autres enfants. Naturellement il y eut d'abord désillusion: les camarades n'étaient pas assez gais, pas assez fous, et ils avaient des manières bien ignobles. Mais, il découvrit bientôt à la liberté d'autres char-



L'ABBE RAILLANNE,
précepteur de Stendhal.

mes que ceux qu'il avait rêvés, et d'autres avantages. D'abord l'émulation: *"Mon infériorité dans les jeux avec mes camarades de latin commença à m'ouvrir les yeux. Le banc des grandes têtes où l'on me plaça, tout près des deux fils d'un cordonnier à figures ridicules... m'inspira la volonté de crever ou d'avancer"*; puis la connaissance de soi-même: *"M. Chavert me croyait un minus habens et est resté dans cette abominable opinion. J'excuse M. Chavert, je devais être le petit garçon le plus présomptueux et le plus méprisant"* — la joie de se consacrer librement à une étude pour laquelle on se passionne, et pour lui ce furent les mathématiques, parce qu'il trouvait en elles une activité de l'esprit où l'hypocrisie était impossible, cette hypocrisie dont il avait pris l'horreur dans le milieu de grandes personnes où on l'avait confiné. Il découvrit la joie de travailler en commun avec des camarades de son choix et celle d'étudier sous un maître qu'on admire parce que ce n'est pas seulement un professeur, mais un homme. Ce maître, comme il est rare qu'on n'en rencontre pas un ou deux dans ses études, et cela suffit à vous marquer pour la vie, s'appelait Monsieur Gros, était jacobin et appelait ses élèves: Citoyens. *"Il avait l'effet de cette*

me dans un général en chef, il occupait toute mon âme". C'est au contact de tels hommes, aidé de lectures exaltantes, que se forme non seulement l'intelligence mais le caractère et que l'enfant de dix-sept ans, qui, en 1800, entre à l'armée et voit pour la première fois le feu au Grand-Saint-Bernard, ne baisse pas la tête au vent du boulet et s'aperçoit qu'il est devenu un homme.

Que dirions-nous s'il nous fallait ramener à l'essentiel la doctrine pédagogique de Stendhal? C'est, je pense, que la discipline doit se donner pour principal objet de développer toutes les énergies de l'enfant: autrement dit non pas passer toutes les têtes à un même moule, mais favoriser en chacun l'épanouissement de son caractère. Et il faut se rappeler que, pour Stendhal, le caractère d'un homme c'est sa manière habituelle d'aller à la chasse du bonheur. En d'autres termes, armer l'enfant pour le bonheur en cultivant son énergie. Or, l'énergie ne se développe que dans la liberté.



Me voici arrivé au terme de cet exposé, et je crains fort d'avoir déçu votre attente. A un moment où toutes nos pensées se tournent vers l'avenir, je ne vous ai parlé que du passé, mais c'est que ce passé m'inspire un acte de foi dans l'avenir. Peut-être attendiez-vous des suggestions sur ce que sera l'éducation de demain en France. Je ne le sais. A la veille de la guerre, nous avons eu une réforme dans le sens même de cette justice sociale qui anime si visiblement la France d'aujourd'hui. Sera-t-elle continuée? Fera-t-elle place à autre chose? La France, laboratoire pédagogique, ne s'est jamais ankylosée dans les formes du passé. Aussi n'est-ce pas des formes que je vous ai parlé, mais de l'esprit. Je ne sais ce que sera l'éducation de demain dans ses formes et dans ses moyens, mais je sais qu'elle restera fidèle à ses principes d'hier, parce que ses principes sont des principes humains. L'éducateur français, placé en face des enfants qui lui sont confiés, n'acceptera jamais, comme on l'a tenté dans d'autres pays, de les façonner d'après une idéologie d'Etat, de voir en eux les instruments d'une politique. Parce que ce sont des enfants, c'est-à-dire une merveilleuse promesse d'avenir, d'un avenir qui se fait mais qu'on n'a pas le droit de préjuger, il ne pourra jamais songer qu'à leur bonheur, et il ne croira jamais mieux assurer leur bonheur qu'en en faisant des hommes sociables, des hommes raisonnables, des hommes libres.

Rayonnement de l'esprit poétique moderne parti de Paris

conférence de

M. Georges Henein

Faite au Caire, en 1944, aux "Amis de la Culture
Française en Egypte"

Mesdames,
Messieurs,

L'histoire de la poésie est coupée, au même titre que l'histoire des sociétés humaines et souvent parallèlement à elle, de crises et de bouleversements qui n'ont été jusqu'ici que très imparfaitement critiqués et surtout très superficiellement reliés les uns aux autres. Ce n'est qu'au cours des quelques années antérieures à 1939 que nous avons pu voir s'affirmer avec l'ouvrage magistral d'Albert Béguin: *"L'Âme Romantique et le Rêve"*, avec l'étude à peine moins suggestive de Marcel Raymond: *"De Baudelaire au Surréalisme"*, avec le livre à la fois dur et entraînant de Nicolas Calas: *"Foyers d'Incendie"*, un courant de pensée ne tendant à rien moins qu'à situer la poésie par rapport au temps et au milieu, par rapport aux sources qui l'alimentent et aux obstacles qui tour à tour la canalisent et lui dictent sa révolte, par rapport enfin aux moyens qu'elle met en oeuvre à un moment donné.

Les principales étapes de la démarche poétique restent encore aujourd'hui mal dégagées de l'enchevêtrement des écoles et des influences. Enchevêtrement que la critique conventionnelle a fait de son mieux pour rendre inextricable en procédant à ce genre de classements que l'on nomme objectifs, en ce sens que



M. GEORGES HENEIN

l'on se défend toujours d'y prendre parti et que l'on s'y garde avant tout de reconnaître à tel groupe ou à tel mouvement une vitalité, une prise sur l'avenir susceptible de lui assurer une place privilégiée dans la hiérarchie des messages exaltants. La seule critique valable est celle qui part d'un choix affectif, d'un choix passionnel. C'est la critique qui sait haïr aussi bien qu'aimer, qui a une idée précise du but final à atteindre et de la mesure dans laquelle une oeuvre, littéraire ou autre, nous rapproche de ce but. La critique, dès lors qu'elle cesse de se traîner de subtilités inutiles en contestations académiques, dès lors qu'elle se hausse au niveau de l'inspiration, engage le comportement entier de l'individu, oriente ses moindres réactions et contribue à faire de lui ce qu'en toutes choses il ne devrait jamais renoncer à être: un partisan.

Mesdames,
Messieurs,

Cette digression sur la critique n'est pas aussi vaine ni aussi étrangère à mon sujet de ce soir qu'elle peut le paraître à première vue. Je prétends, en effet, que la critique, en tardant tellement à se mettre au diapason de la poésie la plus avancée de notre temps, en la laissant jusqu'à un certain point dériver de son propre élan sans drainer

vers elle les forces encore actives d'un passé qui ne demandait qu'à la fertiliser, a entretenu la plus déplorable confusion là où il était facile de jeter tout de suite la lumière. Une des conséquences de cet état de choses est que le poète moderne a dû assumer à son propre usage les fonctions de la critique défaillante. André Breton, René Char, Paul Eluard, René Crevel, l'Aragon d'avant la chute ont dû et ont su s'improviser de merveilleux critiques, chercher à leur poésie les lettres de noblesse qui pouvaient le mieux lui convenir et l'éclairer, l'armer pour de nouvelles expéditions dans l'inconnu. Qu'il me suffise de rappeler, à cet égard, la célèbre introduction d'André Breton à la plus récente édition française des *Contes Bizarres* d'Arnim. Il n'est que de comparer ces pages, où une intelligence frémissante demande au passé de nouvelles causes d'agitation, avec la pâle et dérisoire présentation du même Arnim par Théophile Gautier en 1856, pour apprécier de quel secours une critique en éveil peut être au poète d'aujourd'hui. Or, non seulement la critique évite de fournir aux poètes les repères et les conclusions qu'ils seraient en droit d'en attendre, mais c'est l'inverse qui se produit. A la recherche d'un point d'appui, d'un pendant historique à leur vocation pour le rêve, pour la reconstruction imaginaire du monde, ce sont les poètes modernes qui remettent en honneur l'incomparable "romantisme allemand" aux trésors duquel s'attardent leurs regards, ce sont eux encore qui ramènent sur scène ce théâtre elizabéthain dont les situations exaspérées s'entendent à satisfaire l'intransigeance de leur coeur, ce sont eux enfin qui du roman noir à la phénoménologie de Hegel, du Marquis de Sade aux architectures fantastiques du facteur Cheval, allument dans leur nuit personnelle d'aussi fascinantes balises. La critique s'est bornée le plus souvent à enregistrer passivement les besoins et les préférences des poètes, le renouveau de vogue de certaines oeuvres dont elle n'essayait d'ailleurs pas de préciser les perspectives qu'elles nous ouvrent.

Aussi, lorsque nous posons la série de questions suivantes: Y a-t-il un esprit poétique moderne? Où commence-t-il? En quoi consiste-t-il? En quoi se différencie-t-il des mouvements et tendances poétiques du siècle dernier et du début du siècle actuel? c'est vers les poètes eux-mêmes et non vers leurs critiques que nous devons nous tourner pour obtenir une réponse intéressante.

Je crois qu'au moins en ce qui touche la poésie, il y a tout lieu de se féliciter de ce qu'après la funeste aventure de la Tour de Babel, l'homme n'ait pas désespéré de sa réconciliation avec les mots. Peut-être même faut-il s'avouer que la poésie représente la seule épreuve fruc-

teuse de réconciliation tentée à travers les siècles. En elle, le mot ne se retourne plus contre l'homme, mais au contraire le prolonge de toutes parts, l'élève à sa défaite quotidienne. Le mot concourt, presque au même degré que les objets sensibles et les réalités charnelles, à le rendre conscient de l'ampleur de ses désirs, et — comme prix diabolique à payer pour cette première victoire — à lui en proposer sans cesse d'inédits et de plus séduisants.

C'est à la faveur de cette réconciliation que le poète peut voir au-delà du visible, remettre inlassablement en question les dimensions de sa propre vie, projeter l'image de son palais sur l'écran pitoyable des autres hommes, les mener à leur tour vers tout ce qui est bon à désirer, bon à rêver, bon à posséder ou à dynamiter, bon à paver la vie.

Comme le magicien dont les formules incantatoires servent à provoquer les apparitions voulues, le poète nomme les êtres, les objets auxquels il en appelle à la fois de sa présence et de sa dissidence sur terre, et il les nomme d'une façon particulière, avec un éclat qui va de la tendresse à la fureur et qui constitue l'emphase poétique.

Jusqu'à l'entrée en lice de l'esprit poétique moderne, cette emphase se concentrait dans l'invocation initiale du poète, elle fournissait en quelque sorte un piédestal lyrique au *sujet* vers quoi se retournaient ensuite d'une lumière docile, les images et les métaphores semées sur toute la longueur du poème. Sans avoir à fouiller très loin dans le passé, voici quelques exemples choisis entre des centaines d'autres: d'André Chénier —

*"O Jour! Jour triomphant, jour saint,
jour immortel!"*

"...O Jour de splendeur couronné!"

Et, dans Musset, cet exemple parfait d'emphase stagnante:

"O ma pauvre Muse, est-ce toi?"

"O ma fleur, O mon immortelle?"

Chez Leconte de Lisle:

*"O mers, ô bois songeurs, voix pieuses
du monde..."*

Au contraire de l'emphase classique dont tout le poids s'immobilise sur les êtres ou les choses nommés, la poésie moderne laisse refluer l'emphase du *sujet* vers l'image, du centre vers une périphérie à chaque instant plus reculée. L'emphase qui, hier encore, était comme la pointe toujours hérissée de la vague poétique, retombe aujourd'hui en mille bulles d'écume, s'étale, se disperse, épouse tous les reliefs changeants du sable.

En exemple de ce transfert de l'emphase poétique, je citerai volontiers un vers de Guillaume Apollinaire auquel j'attache une importance plus que sentimentale.

"*Mon beau navire, ô ma mémoire...*" s'écrie Apollinaire dans "La Chanson du Mal-Aimé". Et ici nous voyons bien que l'emphase réelle ne porte pas, contre toute apparence, sur le mot "mémoire" et loin de s'y creuser un séjour, s'en dégage pour triompher dans "mon beau navire" et dans tout ce que le "beau navire" peut ou pourrait un jour libérer d'escalas exaltantes.

Il en va de même d'un vers d'André Breton qui me revient fréquemment à l'esprit et où se fait jour, comme d'ailleurs dans le reste de ses poèmes, cette nouvelle situation de l'emphase. Dans son poème intitulé "L'Union Libre" où, à travers l'image qu'il crée de sa femme, il donne un sens radieux à ce que toute poésie exige de toute femme, Breton lance cette vision:

"Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison..."

Les deux composantes de cette image, l'eau et la prison, appellent, à la fois chez le poète et chez le lecteur, la formation, par compartiments successifs et communicants, d'un poème implicite en continuation du premier et en réponse à la double question: Quelle eau? Quelle prison?

C'est à ce retentissement presque indéfini de l'emphase bien au-delà de son objet immédiat, c'est à ce prolongement toujours possible du poème par toutes les voies latérales, par toutes les échappées d'espace qui s'ouvrent à la hauteur de chaque image, que se reconnaît, tout au moins dans son aspect extérieur, la poésie moderne, et c'est en cela qu'elle se différencie brutalement des modes lyriques qui l'ont précédée.

Dans une page restée fameuse de "L'Evidence Poétique", Paul Eluard s'est plu à isoler et à amplifier ce côté vagabond du poème d'aujourd'hui. Voici ce qu'il en dit, dans des termes d'ailleurs d'une rare beauté:

"Le poète est celui qui inspire bien plus que celui qui est inspiré. Les poèmes ont toujours de grandes marges blanches, de grandes marges de silence où la mémoire ardente se consume pour recréer un délire sans passé. Leur principale qualité est non pas, je le répète, d'invoquer, mais d'inspirer. Tant de poèmes d'amour sans objet réuniront, un beau jour, des amants. On rêve sur un poème comme on rêve sur un être. La compréhension, comme le désir, comme la haine, est faite de rapports entre la chose à comprendre et les autres, comprises ou incomprises."

Nous venons d'aborder, par ses traits les plus manifestes, la grande transformation qui affecte la poésie moderne. Mais ce phénomène est lui-même conditionné et a été rendu possible par deux ordres de faits intimement solidaires l'un de l'autre. Ce sont, en premier lieu, le renouvellement total de la perspective poétique, c'est-à-dire du

champ de vision où le poète puise la matière de son oeuvre; ensuite, un bouleversement non moins décisif dans la fonction et l'utilisation de l'image.

J'ai déjà dit le mal qu'il fallait penser des classements et des préceptes d'une critique presque toujours réactionnaire. Je passe maintenant à l'une de ses plus scandaleuses omissions. Tandis que des dates insignifiantes comme celle de la "Préface à Cromwell", sont données aux



GERARD DE NERVAL

profanes pour des événements littéraires d'exceptionnelle grandeur, on escamote sans l'ombre d'une hésitation des oeuvres aussi essentielles que l'"Aurelia" de Gérard de Nerval. L'opinion s'est largement accréditée qu'il fallait ne voir dans Nerval qu'un poète mineur ayant traversé la folie en touriste et en ayant rapporté des impressions assez divertissantes. Et pourtant il y a dans "Aurelia" deux phrases — les deux premières du livre — qui marquent, à mon sens, avec une intensité inouïe le commencement d'une nouvelle époque poétique. Souvenez-vous de ces phrases:

"Le rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible."

Avec Nerval, qui ne fait en cela que transmettre le pur message des romantiques allemands dont il est lui-même pénétré, ces "portes d'ivoire ou de corne" se présentent pour la première fois au poète moderne comme le seuil que tous ses désirs l'invitent à franchir, le seuil d'une plus grande connaissance — le départ d'une plus grande aventure.

Tout l'horizon poétique bascule d'un seul coup. Là où s'étaient les formes finies d'un monde familier, voici surgir,

dans le désordre qui leur est propre, les paysages, les créatures, les obsessions arracnées au rêve et à l'inconscient. Voici la revanche de tout ce qui, pendant des siècles, a fait naufrage dans l'homme. Voici la montée triomphale de toutes les richesses, de cette aristocratie de la liberté qui ne consent à répondre aux appels de l'homme que dans la seule mesure où celui-ci se montre résolu à se libérer de la triple tutelle de l'habitude, de la morale et de l'ignorance.

A certains, les formes que hante l'imagination poétique moderne peuvent à bon compte paraître monstrueuses. Mais, est-ce que la raison, à ses débuts, n'était pas, elle aussi, apparue à la majorité des hommes comme le monstrueux délire de quelques-uns? L'idée que la terre pût être ronde et tourner sur elle-même fut très longtemps un sujet d'horreur pour des esprits qu'aureolaient, cependant, tous les attributs de la culture et de l'intelligence. Le chemin parcouru de la découverte de la rotondité de la terre à la géométrie non-euclidienne et à la mécanique non-newtonienne, n'est ni moins extraordinaire ni moins révolutionnaire que celui qui nous mène de Ronsard à Rimbaud, de Du Bellay à Mallarmé, du fabliau à l'écriture automatique.

Encore une fois, c'est Nerval qui amorce la plus récente démarche de l'esprit poétique, c'est lui qui sert de ligne de démarcation entre la poésie végétative et la tempête, entre la discipline du verbe et l'explosion d'un lyrisme rebelle aux contraintes traditionnelles, entre le respect des harmonies préétablies et la mise en lumière des régions les plus accidentées de l'être, entre le sauvetage et la faillite des apparences. De part et d'autre de cette ligne médiane, que voyons-nous en effet? Musset le Nain et Rimbaud le Géant, Vigny pleurnichant et Lautréamont volant le feu du ciel, les œuvres complètes de Lamartine et l'éclat insoutenable de quelques lignes de Mallarmé. Contemporain de Gérard de Nerval, mais hélas, beaucoup plus lent que lui à connaître la renommée, Xavier Forneret publiait vers 1850 sous la signature: "Un Homme Noir, Blanc de Visage", une série d'ouvrages enveloppés de mystère, déconcertants au possible, où l'on tombe sur des aphorismes comme celui-ci: "On s' imagine choisir une femme; ce sont les nuances qui choisissent les yeux" — ouvrages qui témoignent, eux aussi, du même lancinant besoin de reculer les limites, jusque-là consacrées, de la conscience et de la vision.

L'expérience poétique entamée par Nerval, au su d'une minorité attentive, et par Forneret à l'insu de tous, devait trouver en Rimbaud l'interprète infaillible de sa nécessité. Et moins encore peut-être dans les envolées immenses des "Illuminations", dans ses poèmes cabrés

où craquent toutes les jointures de l'âme, dans "Après le Déluge", "Démocratie, ou "Mauvais Sang", que dans sa lettre du 15 Mai 1871, où le scandale, d'une voix presque tyrannique, les impératifs toujours actuels de la poésie:

"... (Le poète) devra faire sentir, palper, écouter ses inventions. Si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme; si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue;

...La Poésie ne rythmera plus l'action; elle sera en avant!"

Pour être, comme l'exige Rimbaud, en avant, pour ramener de là-bas à la fois ce qui a forme et ce qui n'en a pas, il faut évidemment et d'abord, renoncer à tout ce qui, dans les cadres anciens de la pensée, de l'expression poétique et du fonctionnement même de l'esprit, s'oppose à cette marche à l'inconnu, à ce dépassement d'un monde déjà dûment catalogué et apprivoisé. Si tant de choses avaient paru inexprimables auparavant, n'était-ce pas simplement que les images dont disposaient les poètes étaient arrivées à un point de saturation qui en faisait des images fermées? N'était-ce pas qu'aux besoins soudain découverts du rêve et d'une imagination vivant désormais pour elle-même, toute bride abattue, il fallait de nouvelles associations d'images s'élargissant les unes les autres à perte de vue, des images ouvertes, des images-fenêtres?

Ici, vous êtes en droit de demander: que convient-il d'entendre par "images ouvertes" et "images fermées"? Quelques exemples rapides contribueront à nous édifier sur ce point.

Comme type d'image fermée je donne la finale de cette strophe de Lamartine:

*Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.*

Que nous apprend cette image: "Le char de la nuit qui s'avance"? Rien que de déjà admis et approuvé. La progression majestueuse des ténèbres sur terre, — le char étant, dans le code lyrique, l'appareil le plus normalement associable à l'idée de majesté. Mais il ne s'en établit aucun rapport nouveau entre nous et la nuit. A vrai dire, il s'agit beaucoup moins d'une image que d'un rappel. D'un rappel à peine coloré d'une constatation très générale sur laquelle il ne devrait plus y avoir lieu de revenir. Cette image se referme sur un aspect de la nuit depuis longtemps acquis et arrêté. Tellement arrêté que nous ne sommes même pas tentés de le repenser avec le poète, n'ayant rien à attendre, ni nous, ni la nuit, d'un exercice rituel accompli sous la pression de séculaires raisons de voir, décidément essoufflées de servir.

Dans ce cas particulier, le char de la nuit a beau s'avancer, la poésie est en arrière, irrémédiablement en arrière.

Ouvrons maintenant *"Le Paysan de Paris"* où se déploie en bouquets de cristaux le génie poétique de l'Aragon que nous aimons, non encore corrompu par sa carrière, sa femme et son parti. Qu'y lisons-nous?

"J'ai mordu tout un an des cheveux de fougère. J'ai connu des cheveux de résine, des cheveux de topaze, des cheveux d'hystérie. Blond comme l'hystérie, blond comme le ciel, blond comme la fatigue, blond comme le baiser... Qu'il est blond le bruit de la pluie, qu'il est blond le chant des miroirs! Du parfum des gants au cri de la chouette, du battement du cœur de l'assassin à la flamme-fleur des cytises, de la morsure à la chanson, que de blondeurs, que de paupières..."

Voilà bien, n'est-ce pas, un flot d'images ouvertes, ouvertes sur une infinité de rapports inédits et féconds entre l'être et ce qui le concerne le plus dans la femme, dans la nature, dans l'amour. Chacune de ces images s'installe en vous, et y travaille. Votre expérience personnelle, dans la mesure où vous n'êtes pas tout-à-fait un cadavre, s'en trouve très vite modifiée et, à son tour, a des chances de développer, c'est-à-dire d'enrichir, la vision première à laquelle elle doit son élan. C'est le même Aragon qui, dans une autre page du même *"Paysan de Paris"*, nous confie la vertu de l'image ouverte qui, poussée à l'extrême, devient l'image surréaliste:

"Le vice appelé Surréalisme est l'emploi déréglé et passionnel du stupéfiant image, ou plutôt de la provocation sans contrôle de l'image pour elle-même et pour ce qu'elle entraîne dans le domaine de la représentation de perturbations imprévisibles et de métamorphoses: car chaque image, à chaque coup, vous force à réviser tout l'Univers".

J'ai déjà indiqué qu'au nombre des forces dont le poète doit se libérer, pour parvenir à créer, figure, en bonne place, l'habitude. A l'habitude, le poète oppose la surprise. La surprise, qui est l'étincelle d'où naîtra peut-être l'invention, peut-être le vertige de demain. Aragon parle de réviser le monde à travers une image. Mais, pour y arriver, il faut que tout soit comparable à tout, que tombent les cloisons isolatrices des genres. Plus une image est arbitraire, plus la surprise est grande et l'effet poétique intense. Le "là-bas" de Rimbaud est maître de la scène. Les valeurs et les notions auxquelles la pensée classique et même une certaine pensée romantique avaient donné le sceau de la permanence, sont soit renversées, soit peuplées d'une substance neuve et flambante qui les rend méconnaissables. Le plus classique d'entre les modernes, Paul Valéry, a eu la hardiesse d'associer le beau et le désespoir. Mais, la révision poétique de la beauté ne s'arrête pas là. Dans son livre *"L'Amour Fou"* André Breton déclare avec l'accent même de la passion:

"La beauté sera convulsive ou ne sera pas... La beauté convulsive sera érotique-voilée, explosive-fixe, magique-circumstancielle, ou ne sera pas."

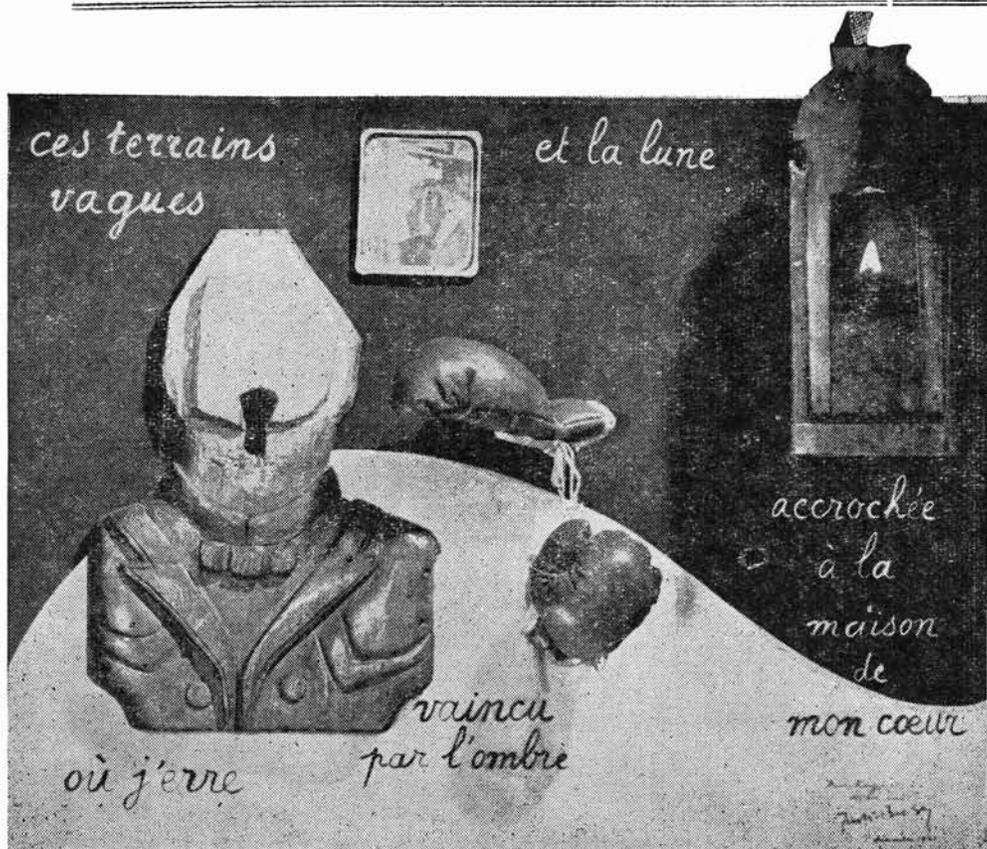
Ainsi voyons-nous s'instituer un savant jeu de miroirs entretenu par l'action réciproque du besoin poétique et des instruments qu'il se choisit. D'une part, en effet, le poète, lancé vers des continents ignorés de la carte, vers des étendues aux formes mouvantes et mal tirées de leur brouillard natal, éprouve le besoin de se forger une langue plus docile à ses visions; il a modifié pour cela l'affectation usuelle des images, et fait bon marché des affinités bien établies au nom desquelles il leur était permis de s'associer en poème. Mais, d'autre part, et en retour, l'image devenue toute puissante, transformée de simple accessoire destiné à commenter, à colorer une idée ou une situation, en un véritable instrument d'optique, s'assure sur le poète une emprise suffisante pour bouleverser en lui les conceptions toutes faites de la beauté, de l'art, de l'existence.

A la faveur de cet instrument d'optique dont il était loin, en réglant le mécanisme — il vaudrait mieux dire: en déréglant les rouages lyriques du passé — de soupçonner toutes les possibilités, ce n'est plus seulement l'inconnu qui est rendu perceptible au poète et enfin exprimable; c'est également le connu qui prend un visage inespéré, c'est le connu qui, à son tour, se pare de toutes les surprises, s'offre à nos regards sous des traits et selon des perspectives qui attestent le haut pouvoir transfigurant de la poésie moderne par rapport à toutes les autres.

Pouvoir transfigurant et illuminant qui nous est confirmé, à chaque pas, par tous les artisans de la poésie moderne. N'est-ce pas André Breton qui, nous décrivant la promenade de deux hommes en train de fumer d'opulents cigares dans un parc, termine ainsi sa description: *"...Le plus jeune, celui dont la cendre était une femme blonde qu'il apercevait très bien en baissant les yeux, et qui faisait montre d'une exaltation inouïe, donnait le bras au second dont la cendre, une femme brune, était déjà tombée?"* De la cendre du cigare aux contours de la femme, il n'y a plus, vous le voyez, qu'une nuance à franchir, et le poète est le dernier à s'en défendre.

Mais, ce n'est pas tout. L'expansion dévorante de l'image, la rupture des cadres anciens de l'expression poétique, nous portent à nous demander: où commence et où finit le poème moderne? Elles nous forcent aussi à poser la question, complémentaire de la précédente: "Qu'est-ce qui est poème et qu'est-ce qui ne l'est pas?"

Le poème moderne ne finit pas. Je suis tenté de dire qu'il a pour mission de ne pas finir. Un poème moderne doit pouvoir être continué, repris, modulé à



"Poème - objet", d'ANDRE BRETON

tout venant, par tout vivant. C'est à vous, c'est au lecteur anonyme qu'il appartient de le prolonger, peut-être de le terminer, non pas tout-de-suite ni à haute voix, mais un jour, en rêve ou en actes, quelque part et de quelque manière, à l'heure où la poésie s'évade des bibliothèques que nous avons ou que nous sommes.

Tout ce qui vient d'être dit nous autorise à tenir l'esprit poétique moderne pour irréductible au seul poème écrit, à plus forte raison au respect de certains rythmes et de certaines lois qui passaient pour définir le caractère lyrique d'une oeuvre. Les poètes eux-mêmes n'hésitent pas à nous avertir que la poésie ne saurait rester prisonnière d'un procédé d'écriture.

Une enquête, menée en 1939, par la revue littéraire "G.L.M." paraissant à Paris, auprès d'un assez grand nombre d'écrivains et de critiques, est, à cet égard, des plus révélatrices. La question posée était la suivante: Quels sont les vingt poèmes de tous les temps et de toutes les littératures, qui vous semblent mériter la qualification d'indispensables? Ou, en d'autres termes, quels sont les vingt poèmes où s'exprime le mieux ce que la poésie a pour vous d'indispensable?

Or, parmi les réponses, que voyons-nous? Rimbaud certes, et nettement en tête puisque cité trente-sept fois; Baudelaire, Lautréamont, Nerval, Apollinaire, Novalis, Shakespeare, Mallarmé, Hugo, Poë, Holderlin, — mais aussi des romanciers, Franz Kafka, Emily Brontë; — des philosophes, Héraclite et Nietzsche. Enfin, des réponses étourdissantes comme celle sur laquelle se retrouvent Pierre Mabille et Jacques Givet qui, tous deux, se prononcent pour "l'indicateur des chemins de fer". Un autre propose le "Catalogue des Manufactures d'Armes et de Cycles de Saint-Etienne" choix auquel j'avoue que je suis personnellement assez sensible. Le poète Pastoureau inclut dans sa liste "les noyades de Nantes". Plusieurs suffrages vont tantôt aux "vieux films de cow-boys" tantôt à des chansons de marins comme "Sur le pont de Morlaix". En général, cette nomenclature, parfois si bizarre, témoigne d'une indifférence totale envers la forme extérieure de la chose poétique. Le poème écrit n'est plus qu'un cas particulier de la poésie. Ayant, au prix de mille éblouissements, appris non plus à regarder mais à voir, le poète est libre de reconnaître autour de lui tous les poèmes qu'il n'a pas eu besoin

d'écrire. La qualité poétique d'un geste, d'un objet, a acquis de nos jours une force communicative qui est à la source de nos émotions les plus pures. Sans l'espèce de préparation affective subie par nous au contact d'Apollinaire, d'Eluard, de Raymond Roussel, je ne suis pas sûr que nous accorderions la même importance à des faits-divers comme le suicide de l'ouvrier typographe Joseph Szabo qui, en 1936, à Budapest, composa le prénom de sa fiancée et avala la ligne de plomb brûlant où s'imprimait son amour — acte auquel je serai prêt à faire une place dans n'importe quelle Anthologie poétique.

Voici donc détaillés, en allant de la surface aux profondeurs, les éléments distinctifs de l'esprit poétique moderne. Le besoin, la recherche d'une réalité nouvelle et plus libre ou tout au moins avec laquelle nos désirs puissent en user plus librement. Le rêve, l'imagination gravitant autour de ses propres trésors, l'appel au subconscient, considérés comme voies d'accès à cette réalité. L'image ouverte, foncièrement arbitraire dans les rapports qu'elle noue avec ses semblables, utilisée comme moyen d'expression d'abord — en réponse au "Trouver une langue" de Rimbaud — comme instrument de découverte ensuite. L'emphase poétique délivrée de sa fixité et flânant d'un bord à l'autre du poème et au-delà, s'il y a lieu. Le poème, enfin, interpellant le lecteur, réclamant non pas une analyse grammaticale ou un hochement de tête, mais une réaction inspirée, une suite subjective immédiate ou lointaine.

A cet ensemble d'éléments se surajoute la personnalité du poète, son comportement, je veux dire ce qu'il y a de commun dans le comportement des poètes modernes. Jamais, depuis Léonard de Vinci, l'artiste, le poète ne s'étaient connus d'aussi ambitieux desseins. "Toucher l'essence du Verbe", révolutionner à la fois l'optique intérieure et la vision objective de l'homme, proposer à l'esprit de nouveaux sujets de grandeur quand le monde tout entier conspire à son avilissement, c'est là plus qu'il n'en faut pour défier son époque et, dans bien des cas, pour s'en faire condamner.

Debout et créateur dans un milieu social qui ne peut commencer que par lui être étranger ou hostile, le poète oppose aux superstitions du passé et à l'inertie du présent, toute la hauteur de son orgueil. Orgueil suprême de Rimbaud qui crie :

"Je suis une bête, un nègre. Vous êtes de faux nègres, vous, maniaques, féroces, avares..."

De Breton, cet aveu tiré d'ailleurs du texte qu'il appelle "La confession dédaigneuse" :

"...je me garde d'adapter mon existence aux conditions dérisoires, ici-bas, de toute existence."

De René Char, cette déclaration catégorique :

"A partir d'aujourd'hui, il y a le ciel, l'enfer et moi."

Il est aisé, sur ce thème de l'orgueil, de multiplier les citations et les références. Retenons cependant, pour ce qu'elle a de spécialement agressif, l'attitude d'un Xavier Forneret, déjà nommé, qui, au lendemain de la parution d'un de ses livres, faisait insérer dans les journaux cette singulière annonce :

"Le nouvel ouvrage de M. Xavier Forneret n'est livré qu'aux personnes qui envoient leur nom à l'imprimeur, M. Duverger, Rue de Verneuil, et après examen de leur demande par l'auteur."

Le comportement personnel de l'écrivain — compte non tenu de ses côtés trop exclusivement spectaculaires — constitue un des facteurs affectant le plus, et du plus près, toute l'orientation de son oeuvre. C'est en vain qu'une critique myope s'acharne à en récuser le témoignage et à ne lui ménager une petite place que sur le plan stérile de l'anecdote. Il ne nous est nullement indifférent de savoir que l'écrivain et l'artiste adoptent dans leur vie une attitude d'humilité ou d'orgueil. L'humilité de certains poètes ne recouvre pas autre chose qu'une peur confuse de l'inconnu, une angoisse devant un avenir qu'ils se sentent incapables de dominer, le désir plus ou moins subtilement camouflé que l'avenir se borne à être un décalque du passé familial, un retour aux neiges d'antan où il faisait si bon aimer, vivre, se laisser vivre. Cette quête à travers le passé d'une jeunesse figée mais enviable, jeunesse de l'homme et de l'espèce, — pour les mystiques, jeunesse de la foi — est en vérité la dernière ressource de ceux qui ont cessé ou qui désespèrent de jamais associer jeunesse et création perpétuelle. Le passé, dans tout ce qu'il garde de valable et de profitable pour l'homme, est, lui aussi, un poème à prolonger. Nicolas Calas a illustré, mieux que quiconque, ce rapport de continuité dialectique, en lançant son admirable formule : "L'HISTOIRE EST UNE CONCEPTION DE L'AVENIR!" Un poème, disons-nous, à prolonger — à prolonger en toute inspiration, et non à réciter par coeur en pleurant les cathédrales enfuies et les bergères au coeur tendre.

Les poètes dont les regards pleins d'humilité n'arrivent pas à se détacher de ce qui fut, les poètes, en un mot, qui élisent domicile dans le passé, sont par là-même obligés de s'en tenir, dans le domaine de l'expression, à des règles suffisamment rigides, nécessaires à qui veut en respecter l'image. Car, le passé est d'autant plus immobile que l'on a plus tendance à s'y calfeutrer; ses formes sont finies, ses manifestations connues ou bien aisément connaissables. Ici, toute tricherie littéraire, toute liberté se retourneraient en premier lieu con-

tre le tricheur; elles dépayseraient en effet le passé, et en feraient quelque chose d'encore aventureux et menaçant, ce qui est exactement le contraire du résultat recherché. On s'assied dans le passé parce que les risques de surprise et de dépaysement y sont limités au minimum. Il faut donc donner de ce passé une image fidèle au moyen d'une langue et de rythmes où la liberté, elle aussi, est réduite au minimum. Encore une fois, le but et l'instrument du poète apparaissent comme indissolublement solidaires. Je n'ai pas à discuter ici du mérite poétique d'un Charles Péguy. Je refuse simplement de le considérer comme un poète moderne, comme un représentant de cet esprit poétique moderne que l'on retrouve, à des degrés divers, chez Mallarmé, Saint-Pol Roux, le Valéry des grands jours, Apollinaire, Fargue parfois, Eluard, André Breton, Michaux, Fergar.

C'est également d'un véritable procès fait à la liberté créatrice de l'écrivain et de l'artiste que relèvent les étranges reniements d'un Aragon. A la faveur d'un certain nombre de Congrès de la Culture qui se tinrent entre 1934 et 1937 et où de petits épargnants de l'esprit s'évertuèrent à mettre la Culture, les uns en laisse, les autres en bocal, les pires accusations s'accumulèrent contre le libre essor de l'imagination poétique dont on voulut à tout prix nous convaincre qu'il n'était que l'ultime sursaut d'un individualisme bourgeois voué à disparaître. Seul, nous fut-il expliqué, un réalisme dirigé peut répondre aux besoins historiques du moment.

Le modèle proposé en exemple est Balzac, le bon élève couronné, Aragon. Ici encore le diagnostic des nouveaux censeurs de la culture s'est avéré aussi inexact que possible. Le romancier du temps présent n'est pas Aragon mais Sartre — non pas un exécutant désireux de se rendre utile mais un individu sans autres fichiers et appareils de mesurage que ses angoisses et ses impatiences, que son propre corps à corps avec la vie.

Afin d'expier son passé d'homme libre, M. Aragon va, n'en doutons pas, nous ravitailler en ballades, rondeaux, chansons de gestes, fabliaux et romans péniblement balzaciens, pour au moins une génération encore, le temps de se composer une vieillisse souriante, confortable et patriotique. A cette sorte de gens on ne peut guère qu'appliquer le mot de William Blake: "Avoir été au lieu d'être est pire que de n'être point né."

Mesdames, Messieurs,

Ce nouvel esprit poétique auquel j'ai tenu à restituer sa physionomie la plus nette, la plus franche de toute équivoque, s'est, dès le début du siècle, concentré et cristallisé à Paris. Rien de moins étonnant puisque Paris était, de toutes les capitales, celle où les échanges intel-

lectuels se développaient avec le plus d'intensité, celle aussi où la circulation et le mûrissement des tendances les plus subversives en poésie, en art comme en politique, avaient des chances de ne pas être contrariées par on ne sait quelle rigueur des lois ou froideur des moeurs.

A Paris, aucun sillage ne se perd; par un vague miracle dont tout le monde se fait complice, une idée, une image, une boutade, une gifle, jaillies à une



Le père UBU vu par PICASSO.

table de bistrot, s'insinuent le lendemain dans l'atelier d'un peintre, s'étaient sur un chevalet, rebondissent dans une salle de rédaction improvisée, — encore quelques jours et c'est une revue qui conteste tous les jugements acquis, qui monte à l'assaut du siècle avec une impertinence toujours adorable. Des vapeurs généreuses du french-cancan à la flore métallique extraordinaire des stations du Métropolitain, de la première d'"Ubu Roi" donnée au Théâtre de l'Oeuvre le 10 Décembre 1896 aux expositions d'Art Nègre qui prospèrent à partir de 1904, de la découverte triomphale du douanier Rousseau à l'apparition énigmatique de Raymond Roussel, Paris réunit, à ce moment unique où se décida, pour une si large part, le sort de l'intelligence au XXème siècle, tous les sujets de trouble, tous les éléments d'une fascination qui, à travers des centaines de poèmes et d'oeuvres d'art, nous tient encore sous son pouvoir.

C'est en 1900 qu'arrive à Paris un des hommes auquel nous sommes le plus redevables du cours pris par la pensée artistique et poétique moderne, — j'ai nommé Pablo Picasso. L'y avait précédé de deux ans Wilhelm Kostrovitsky (Guillaume Apollinaire) dont les poèmes devraient s'offrir aux passantes les plus désirables avec le premier muguet de l'année. Paris fut à Apollinaire ce qu'Apol-



GUILLAUME APOLLINAIRE
(portrait par Chirico, 1915).

linaire est à la poésie d'aujourd'hui: le tremplin de toutes les audaces, l'inlassable prétexte des plus précieuses étreintes.

Peu après Picasso et Apollinaire, débarque à Paris le peintre Giorgio de Chirico qui, de 1910 à 1918, ouvrit à la peinture les avenues *ensoleillées* du mystère, et de qui toute tentative de dépaysement poétique ou artistique se réclame par quelque côté. Quiconque eût demandé à ces trois émigrants, dont le génie n'attendait que Paris pour éclore, ce qui les poussait à s'y rendre, les eût certainement plongés dans un grand embarras. La chose devait leur paraître aussi simple, aussi naturelle que peut l'être, pour un homme assoiffé, la quête fébrile d'une source. Et quoi de plus beau dans la simplicité et le naturel, que l'épisode suivant de la vie de Constantin Brancusi, l'artiste qui domine de très haut toute la sculpture moderne. Sentant s'éveiller en lui la passion artistique, le jeune Constantin Brancusi, démuné de tout argent, quitte le toit paternel, et seul, de sa lointaine Roumanie, se mettaient à pied, en direction de Paris.

Picasso, Apollinaire, Chirico, Brancusi, distinctement, ce qu'ils cherchaient et ce qu'il leur manquait encore de forces. Leurs têtes étaient pleines d'équations incomplètes dont ils comptaient bien trouver à Paris ne serait-ce que le second terme ou peut-être même la clé de cette algèbre enivrante, ne serait-ce qu'un tableau noir grandeur de rêve...

En fait, il est prouvé qu'aucun grand artiste de notre temps ne peut se permettre le luxe de ne pas baigner dans

Paris. Paris est nécessaire à toute expérience novatrice, car la pensée n'y est jamais en repos. L'enseignement des Cézanne, des Degas, des Seurat y interdit tout relâchement, toute éclipse d'intelligence. Il n'est pas jusqu'à la paresse qui n'y soit productive, jusqu'aux brouillards de décembre qui n'y prêtent aux femmes l'intraduisible pathétique des statues; il n'est pas jusqu'au sentiment de l'inutilité des choses qui n'y puisse servir à démontrer l'utilité de la poésie. Paris est nécessaire à tout enrichissement de la conscience humaine, car toutes les consciences du monde s'y affrontent et s'y conjuguent.

Et c'est à Paris, enfin, que nous devons ce phénomène sans précédent dans les annales de la littérature, cette propagation foudroyante, ce rayonnement illimité de l'esprit poétique moderne à travers le monde, du Chili au Japon, non comme jadis par voie d'influences laborieusement filtrées et d'adaptation aux conditions particulières de chaque milieu, mais par une sorte de contagion directe et totale qui abolit les vieilles barrières culturelles et fait que différents poèmes écrits à Prague, à Londres, à Santiago, à New-York, peuvent passer pour représenter un seul et même foyer d'inspiration. Depuis vingt ans, une même manière de penser la poésie et de traiter les mots, s'est répandue d'un bout à l'autre du globe. Rien d'artificiel à cela, quoi que veuillent prétendre les conservateurs de droite et de gauche. Cette internationalisation de l'esprit poétique n'est que l'expression la plus avancée du désir, commun à presque tous les hommes, de dépasser sans retour les antinomies déprimantes du mien et du tien, des frontières et de l'espace fraternel et impartiagé, des traditions nationales et des am-



GIORGIO DE CHIRICO
(auto-portrait, 1911).

bitions universelles. Si Pouchkine est Russe, Mayakovsky est mondial. Le premier nous instruit d'abord sur la Russie, le second d'abord sur nous-mêmes.

Il ne m'est guère possible de relever ici, par le détail, la trace, l'empreinte plus ou moins généreuse du nouvel esprit poétique dans chaque pays isolément. Je m'en voudrais, pourtant, de ne pas souligner l'apport exceptionnellement important de certains éléments déterminés, à la marche envahissante du lyrisme moderne. En Grande-Bretagne, William Auden a contribué, par sa production des dix dernières années, à radicaliser la pensée poétique anglaise, lui permettant ainsi de se rattacher au grand courant international qui lui était, jusque-là, assez peu accessible. Son verbe très délié, en même temps que chargé d'une sève ardente, ne pouvait manquer d'exercer la plus vive attirance sur la génération montante des jeunes poètes anglais. Louis Mac Niece, Cecil Day Lewis et même des poètes 100% surréalistes comme David Gascoyne, se sont, de bien des façons, ressentis de la présence intimidante de Auden, et n'ont pas toujours su se dérober à son ombre. Mais, c'est dans le théâtre de Auden, beaucoup plus que dans ses poèmes, que l'on peut déceler, avec un humour extrêmement incisif, cette pleine liberté dans la disposition des images et le choix des situations qui sont inséparables de l'esprit poétique moderne et en attestent, en tout lieu, la virulence. Des pièces comme *"The Ascent of F.6"* et plus nettement encore, parce qu'avec plus d'éclat, *"The Dog beneath the Skin"* (partiellement traduit en français par la revue "Mesures") constituent de surprenantes invitations à la débâche intellectuelle. J'ai dit que Mayakovsky était mondial. William Auden, lui, est européen, ce qui au fond, pour un poète anglais, est sans doute la meilleure manière d'être mondial. Son exil volontaire aux Etats-Unis depuis 1940, en ce qu'il témoigne de son désir de s'abstraire de cette guerre et de faire comme si elle n'existait pas, nous confirme dans notre impression qu'il s'agit pour Auden de conserver dans son cœur une Europe intacte et d'ignorer tout ce qui la dévaste et la défigure. Aussi peu défendable que soit une telle attitude, elle est, à tout prendre, infiniment plus digne que celle des écrivains et des poètes qui ont cru nécessaire de prostituer leur voix au service des éternelles fanfares militaires chargées d'assourdir les peuples.

En Belgique, une équipe remarquablement homogène de poètes et d'artistes

a su assurer, dès 1925, à la poésie moderne, des positions parmi les plus fortes que nous lui connaissions dans le monde. Les revues *"Le Disque Vert"* et *"Variétés"*, par leurs enquêtes et leurs numéros spéciaux, jouèrent un rôle essentiel dans la formation et la cristallisation de l'avant-garde intellectuelle belge. Plus près de nous, cette avant-garde — qu'il me soit ici permis de saluer ces esprits impétueux et créateurs réduits au silence par l'occupation fasciste : les poètes, Paul Nougé, Marcel Lecomte, Jean Scutenaire, Achille Chavée, Fernand Dumont, les peintres René Magritte et Paul Delvaux, le photographe Raoul Ubac — cette avant-garde a ouvert aux valeurs nouvelles parties de Paris, un champ d'expansion idéalement fertile.

Ses deux revues, si bien nommées toutes deux, *"L'Invention Collective"* et *"Mauvais Temps"*, les travaux si différents et si proches de René Magritte et de Paul Delvaux qui, indifférents à toutes recherches picturales pures, peignent des poèmes, d'extraordinaires poèmes hallucinatoires qui défient toute critique d'art, l'émouvante douceur éluardienne d'un Marcel Marien, la littérature frondeuse d'un Marcel Lecomte, tout cela résume mal et en trop peu de mots la dette de l'esprit poétique moderne envers ceux qui, en Belgique, s'en firent les mandataires inspirés.

En Italie, où la poésie dite hermétique sert de refuge aux poètes soucieux, ne serait-ce que par leur manière non-conformiste de décrire un rêve ou un champ de blé, d'exprimer leur opposition à la société, à la mentalité et à l'optique fascistes; dans l'émigration intellectuelle allemande où, sous l'irréprochable conduite d'un Marx Ernst, se prépare ce qui, dans l'Allemagne libérée de demain, constituera la grande revanche de l'art sur les matraques des policiers; aux Etats-Unis et en Amérique du Sud où l'expérience poétique trouve chaque jour de nouveaux moyens d'expression: les revues *"New Directions"*, *"View"*, *"VVV"*, *"La Mandragore"*; partout dans le monde, ce qu'il y a de meilleur dans le passé immédiat et le présent de la poésie militante en faveur de l'émancipation inconditionnelle de la conscience et de l'homme, émancipation qui restera marquée par chaque pierre de Paris et qui, aux heures de crise, aux heures de retour possible à la servitude, trouvera, dans cette empreinte initiale, le secret du non-renoncement.

Georges HENEIN.

Témoignages d'écrivains français sur l'occupation allemande

par **Jacques Rives**

La France veut fixer à jamais ces années d'occupation. Jamais mobilisation de souvenirs n'a été faite avec autant d'avidité ni de fébrilité. Des Comités se forment, des enquêtes s'ouvrent. Tout est bon qui soit le reflet de ces années néfastes, atrocités, résistance, collaboration et même monotonie de la vie. Les volumes s'accumulent, les mémoires s'entassent.

Paris, mai 1945.

De toutes parts, dans ce pays qui a été si profondément meurtri par quatre longues années de souffrances et de privations, on cherche, à présent que se dissipe le cauchemar, à fixer le souvenir de la terrible épreuve. Les historiens commencent à rassembler les documents qui serviront à l'étude objective de cette période; des journalistes et des écrivains ont déjà dit ce qu'ils avaient vu, notamment Claude Roy qui a laissé un vivant récit de la semaine de la libération parisienne. (*"Les yeux ouverts dans Paris insurgé"*).

La Société des Gens de Lettres de France a, de son côté, pris l'initiative d'une grande enquête auprès de deux cents de ses correspondants qui ont vécu en province les années de l'occupation et les heures de la Libération. Elle leur a adressé un questionnaire détaillé, et déjà cinquante-neuf rapports sont parvenus à l'Hôtel Massa, siège de la Société. La plupart apportent des précisions pittoresques, souvent émouvantes, sur la vie de la population civile, les activités locales de la Résistance, les atrocités allemandes et, enfin, les combats libérateurs. Si quelques auteurs se contentent de répondre trop brièvement au questionnaire, par contre, certains rapports ont déjà les dimensions de véritables volumes. Ainsi celui de Serge Barraux sur Mouleydier, bourg péri-gordain martyr.

On trouvera là, non pas une histoire d'ensemble de l'époque que nous venons de traverser, mais des instantanés littéraires qui donnent fortement l'impression de la "chose vue". Et très souvent le témoignage s'accompagne de véritables documents: tracts et journaux qui circulaient sous le manteau, affiches même de la Résistance lançant au grand jour les appels ultimes, et surtout ces

inoubliables photographies de fermes incendiées, de bourgs ruinés et de corps suppliciés, en Dordogne et ailleurs.

Des personnalités renommées du monde des Lettres, la romancière Lucie Delarue-Mardrus, le général Niessel, Bernard Nabonne, le poète Philéas Lebegue, Florian Parmentier, Marcel Goulen, Henri Malo et cinquante autres ont apporté leur contribution à ce tragique florilège des provinces françaises. Les uns reconstituent la vie locale, monotone et incertaine, de la défaite à la Libération; d'autres narrent sous la forme anecdotique, un incident révélateur, un exploit de la Résistance, parfois moins encore, un simple fait divers. Mais, précisément, l'histoire de la France opprimée est faite aussi d'une multitude de ces actions obscures qui, pour la plupart, resteront ignorées. Elles ont été, cependant, si souvent renouvelées au péril de la vie; elles ont mis à jour de telles ressources d'héroïsme qu'elles ont leur place dans un tableau de la Résistance.

Ainsi, en Bretagne, dans la région de Dinard, à Plancoët, des routes touristiques traversent une campagne cultivée où le Maquis ne pourrait guère s'abriter. Mais, la Résistance n'est pas moins active. Mme Marie Paule Salonne nous permet de retrouver son climat à travers une multitude d'actions individuelles qui, coordonnées, ont porté leurs fruits; une jeune fille, à bicyclette, porte des messages. Elle est arrêtée par un *feldgendarm* qui fouille le panier à ravitaillement, et lui demande ensuite ce qu'il y a sur le porte-bagages:

La jeune fille rit aux éclats: "Ce qu'il y a là-dessous? Ah! ah! ah! C'est trop drôle; figurez-vous que c'est un poste-émetteur..." Elle rit si fort que l'Allemand, vexé, lui fait signe de continuer sa route. Il n'insiste pas. Il a

tort. Il y a avait, en effet, sur ce vélo, un poste émetteur. Elle avait joué le tout pour le tout."

La Résistance, c'est une charrette bretonne où la paille recouvre munitions et mitraillettes parachutées aux environs; c'est le maire de Madiran qui signe de fausses pièces d'identité et délivre des cartes d'alimentation en surnombre.

C'est encore le maire de Plancoët qui, chargé officiellement par les autorités de constituer un "Comité de Défense Passive" en vue des bombardements aériens, le constitue en effet, mais uniquement avec les membres du Comité clandestin de Résistance qui venait d'être fondé: *"On en a assez de se réunir à l'auberge, si près des occupants, ou dans les carrières des environs. Désormais on se réunira à la mairie, sous le signe de la sécurité publique, avec les bénédictions du gouvernement de Vichy."*

Madame Marie Paule Salonne, dans son vivant et précis rapport sur la région bretonne, évoque encore un jeune homme de vingt ans, "Jean-Jules", qui lança seul le mouvement de Résistance dans son petit village. Il avait abandonné sa place de chauffeur et était entré dans une Compagnie d'Assurances pour accomplir plus facilement son travail de prospection. Il parvint, au prix d'une activité inlassable, à recruter une cinquantaine de jeunes gens. Ces forces, groupées en garnison, occupant, en lisière de la forêt, deux fermes, véritables casernes clandestines dont le nom est devenu en Bretagne: Tournemine et la Hunaudaye.

Les parachutages, l'instruction militaire, la guérilla contre les autos et les motos ennemies, telles sont les activités de ces jeunes patriotes qui, deux fois dénoncés par les miliciens, doivent se disperser pour reprendre le combat. Tant d'efforts coordonnés au prix de mille difficultés, depuis le lent travail de sape jusqu'aux actions héroïques de la lutte ouverte, révèlent enfin leur efficacité, et, le 6 août 1944, le général Koenig félicite le secteur de Plancoët où, sur 32 communes, 32 s'étaient libérées elles-mêmes.

Et partout, à travers la France, ce sont d'identiques efforts dispersés au début, qui, défiant police, milice et Gestapo, tissent le réseau qui paralysera, chaque jour davantage, la machine de guerre allemande. A l'extrême sud du pays, aux confins de l'Espagne, les malades hospitalisés à Osseja forment des groupes de résistance tandis que des guérilleros espagnols tiennent le Canigou. Et Eugène Curet, dans son rapport sur Manosque, le général Niessel pour Figeac, Phileas Lebesgue pour l'Oise, tous insistent sur l'ampleur du sabotage et son efficacité dans la lutte contre l'ennemi.

Sur les atrocités allemandes, l'unanimité se fait, d'autant plus poignante, que ces rapports émanent de toutes les régions de France. Dès le début, la présence allemande avait été lourde. Ph. Lebesgue se plaint d'avoir été alors contraint "de faire la moisson sous la surveillance d'un planton allemand armé." Mais, quand les Allemands eurent abandonné tout espoir de rallier le pays à la politique de collaboration, les mesures vexatoires et les menaces firent place aux persécutions et aux jugements sommaires. Et l'activité des maquis, défi à leur orgueil et menace pour leur sécurité, suscita de leur part de terribles représailles, notamment dans le Morvan, en Limousin, en Périgord, en Savoie, dans le Vercors et dans l'Ain.

Néanmoins, le débarquement allié allait encore renforcer leur fureur dévastatrice. Gradour en est le symbole, et, certes, il est inutile de chercher en France un exemple plus frappant d'extermination totale. Mais, tous les témoignages accueillis aujourd'hui prouvent — si le doute était encore permis — que les atrocités nazies, plus rares dans les grandes villes, ont pu se donner libre cours dans les campagnes. Aucun bilan n'a encore été publié. Mais tous les rapports mentionnent, dans les plus riantes contrées, les fermes brûlées, les hommes fusillés sur place, les jeunes réfractaires traqués et terriblement torturés; partout le meurtre, le pillage, le viol, l'incendie et un tel raffinement dans les tortures que l'imagination humaine hésitera peut-être, dans la paix revenue, à croire à la réalité de cette tragédie. Écoutons cependant le général Niessel relater, avec la sécheresse éloquente et précise d'un rapport militaire, l'arrivée des S.S. à Pigeac, petite ville du Lot:

"Le 11 mai, de trois à sept heures, des troupes motorisées et blindées de S.S., venant du camp de Ceylus, arrivèrent à Figeac. Une partie s'y arrête: des détachements allèrent parcourir les villages avoisinants, cernant partout les issues pour procéder à des arrestations, et tirant sur toutes personnes essayant de sortir. Trois hommes et une femme furent ainsi tués à Cardaillac, et une jeune fille, qui menait ses moutons aux champs, eut la poitrine traversée par une balle, mais guérit de sa blessure... Le lendemain 12, des mitrailleuses et des canons anti-chars furent mis en batterie aux principaux carrefours.... Dès le matin, des patrouilles rassemblèrent tous les hommes sans exception à la gendarmerie. A mesure que leur identité était constatée, ils étaient, sauf les vieillards, envoyés dans la cour de l'école des garçons; ceux regardés comme particulièrement suspects, l'étaient à la prison; les hommes restèrent ainsi toute la journée sans manger, debout en plein soleil."

Bernard Nabonne, maire de Madiran, dans les Hautes-Pyrénées, montre les hommes d'un maquis, surpris par une colonne de S.S. capturés et fusillés, tandis que les brutes nazies achevaient les blessés "à coups de talon sur la tête." Ailleurs, ajoute-t-il, "les maquisards prisonniers eurent la figure tailladée avant d'être fusillés"; certains eurent "la langue coupée le soir et furent fusillés le lendemain seulement, malgré l'indignation de vieux Allemands vétérans de 1914 qui se trouvaient là."

Lucie Delarue-Mardrus, dans son trop bref rapport, mentionne le martyr de sept patriotes capturés à Château-Gontier (Mayenne), deux jours avant la libération, et torturés pendant trente-six heures, "yeux arrachés, mâchoires fracturées, parties génitales liées d'une ficelle." Même régime de terreur en Morvan, où Florian-Parmentier montre d'abord l'occupant logé chez l'habitant et le rançonnant de toute manière: perquisitions, pillages, otages, incendies. Mais l'inférieure dégradation n'a plus de limites. Et, dans une prose saisissante, l'écrivain évoque des expéditions "punitives" où les nazis traquaient, au son des accordéons et des harmonicas, à la lueur des incendies, les villageois chassés sans vêtements dans la nuit. Un long bilan d'horreurs: "yeux crevés, testicules arrachés, enfants cloués sur les portes, femmes violées sur le cadavre de leur mari, prisonniers du maquis brûlés vifs par bottes de quatre, blessés accrochés encore vivants aux crochets des boucheries par la bouche ou les orbites."

Mêmes scènes atroces en Berry, à Buzançais, où M. Malo nous donne pleinement, lui aussi, l'impression de la "chose vue". Après le succès du débarquement et la délivrance du Sud-Ouest, les Allemands cherchant à regagner l'Est, traversent le 30 août la petite ville; c'est encore la sinistre litanie: pillage, rafle des otages, incendies:

"L'hôtel de Ville, monument du XVIème siècle, aux charpentes abondantes, la vieille église, la gendarmerie... et plusieurs maisons particulières flambèrent comme des torches. On voyait, aussi, dans la campagne, des fermes et des granges qui brûlaient, éclairant la nuit de leurs lueurs rouges."

La libération s'accomplit par étapes, le long de la route des troupes alliées; et, en même temps, dans les régions du Centre et du Midi où le Maquis étaient puissants. Les rapports des gens de lettres éclairaient localement l'histoire de cette période confuse et encore mal connue, où les diverses régions de France, coupées les unes des autres, connaissaient des fortunes diverses: certaines encore occupées, d'autres déjà libérées, d'autres encore transformées en champs de bataille, quelques-unes passagèrement reconquises par l'ennemi. Mais,

dans ces épreuves ultimes, se reforgeait l'unité de la France Républicaine libérée. M. Nabonne nous montre les gars du Maquis défilant à Madiran, dans les Pyrénées:

"Dès le 10 juin, bien que le pays fût infesté de colonnes allemandes, je vis défiler devant la porte un millier d'hommes, drapeau en tête, fusils à la bretelle, en formation de compagnie, impeccables. Ils venaient de l'Ariège en évitant les villes et en se dirigeant sur le Maquis de Panjas..."

Pour un autre secteur de la région pyrénéenne, Noël Speranze nous fait assister au pittoresque désarroi allemand avant la fuite en Espagne:

"La fumée noire des effets et des papiers brûlés, le désordre des caisses ouvertes et abandonnées, la fuite des bombes ahuris et obsédés, les camions de munitions se renversant au passage à niveau, les chars à bœufs emmenant vers l'Espagne les bagages entassés avec précipitation..."

Mais, en ce domaine, le rapport le plus saisissant dans sa vigueur et sa précision pathétique est sans doute celui de Julien Guillemard, sur la retraite allemande à Vieux-Port-sur-Seine. Poursuivies par les armées alliées, les meilleures troupes allemandes de Normandie arrivent à la Seine, en un déferlement qui s'interrompt au lever du jour pour échapper aux incessants bombardements aériens:

"Et voici cette armée en déroute arrêtée, devant la terre promise du pays de Caux, par les quatre ou cinq mètres de fleuve qu'il lui faut absolument mettre entre elle et ses poursuivants, elle à qui le puissant camp du Havre tendra ses tentacules de pieuvre... Sur toutes les routes aboutissant à la Seine ou la suivant, les troupes arrivent, passent, affluent et partout s'ingénient, protégées par le couvert des armes, à rassembler tout ce qui peut flotter... En certains lieux, c'est un affolement irrésistible qui les pousse à l'eau sur tout ce qu'ils trouvent de vaste: radeaux tirés par des chevaux qui, coulant, les culbutent avec une centaine de soldats... des obus anglais tombent, tuant hommes et chevaux. Les radeaux, il n'y a guère que la nuit qu'ils peuvent tenter de réussir la traversée; dans les roseaux, ils attendent le crépuscule et la marée haute qui, par bonheur pour eux, ne comporte pas de mascaret... Les radeaux chargés d'hommes dérivent sur le courant qu'éclaira une faible lune... On en signale se risquant sur des bottes de paille, ou sur des barils, ou sur des chevaux vite crevés. Déroute d'une armée orgueilleuse, implacablement poursuivie."

Un mitrailleur anglais vise un radeau chargé d'Allemands, les hommes tombent:

"Et sur cette Seine poissonneuse et si envoûtante qui, depuis des siècles, avait oublié les horreurs de la guerre, cette Seine charriant tant de corps inertes de soldats allemands et de chevaux, le radeau s'en fut lentement, errant au fil de l'eau avec son chargement de cadavres."

Nous n'ajouterons rien à cette page où l'évocation du radeau de la mort prend une valeur symbolique. Elle achèvera, après les citations que nous avons

déjà présentées, de convaincre le lecteur. La Société des Gens de Lettres a centralisé une documentation unique, basée sur l'expérience quotidienne. La forme littéraire ajoute encore à la valeur de tous ces témoignages qui apportent d'ores et déjà une précieuse contribution à l'histoire. Le lecteur étranger pourra y saisir un reflet fidèle de la vie française pendant l'occupation.

JACQUES RIVES.

POÉSIE

conscience de la France

par **Max-Pol Fouchet**

directeur de "Fontaine"

Depuis l'armistice, les Français, dans cette irréalité du monde où il semblait que le pays se trouvait, guettaient un signe leur révélant qu'ils n'étaient pas les jouets d'un affreux cauchemar. Ce signe est venu, tel qu'on le voulait, qu'on le désirait... Le Poète a donné aux Français une métaphysique de la France depuis 1940. Il a compris l'âme, la conscience de ce pays malheureux mais non vaincu. Il lui a donné ce qu'il fallait lui donner en sentant ce qu'il fallait sentir, en pensant ce qu'il fallait penser.

Paris, Mai 1945.

De juin 1940 à juin 1944, dans cette stupeur qui était la nôtre, dans cette irréalité du monde où il semblait que la France se trouvait, nous guettions, d'un regard avide, le moindre signe dans le ciel, le moindre indice qui nous révélât que nous n'étions pas les jouets d'un affreux cauchemar. Nous étions à l'écoute, passionnément, des voix qui pouvaient nous parler comme nous le souhaitions. Les premières de ces voix sauvées de la trahison, les premières qui s'élevèrent parmi nous, en France même, furent celles de nos poètes et de nos écrivains. Nombre de Français se souviendront longtemps de ce choc au coeur qu'ils ressentirent à la lecture d'un poème d'Aragon: "Les lilas et les roses", lorsque ce poème parut dans le glorieux *Figaro*. Quelle que fût la valeur du poème, c'était l'essence même de la douleur française que l'auteur du "Crève-Coeur" délivrait. Et comme il suffit parfois qu'un oiseau chante pour que le jour commence à poindre, d'un seul coq pour que mille coqs étalent un tapis rouge sous les pas du jour, de tous côtés surgirent, en écho, des textes, des paro-

les capables de donner force et visage à notre massive douleur, à notre indistinct désespoir.

Nos revers, en juin 1940, nous atteignirent, au plus vif de nous-mêmes, dans notre amour de la patrie, de notre sol, de nos paysages quotidiens: c'était Paris que nous perdions, ou telle autre ville de nos travaux, de nos rêveries, de nos peines ou de nos joies, un univers familial qui soudain manquait à nos pas. Mais, quelque chose de plus grave, de plus intime nous faisait soudain défaut, et cela, que nous sentions, navrés dans notre être, c'était la vérité profonde de la France, la part de traditions, d'éthique, de civilisation que, par une manière d'osmose, nous avions intégrée à notre sang et à notre esprit. Le véritable sens de la patrie ne se borne pas à des réalités externes: il est leur transformation en concepts, en idéaux. Or, ce sont ces idéaux que les moins mauvais d'entre nous virent menacés par la défaite. C'était toute notre patrie intérieure qui, soudain, naissait à la souffrance et à l'angoisse.

Rien ne le montre aussi bien que le caractère de la poésie française depuis l'armistice. Après 1918, elle s'était aban-

donnée à la révolte, à l'aventure individuelle: Dada, le surréalisme, d'autres expériences d'un merveilleux intérêt en témoignent, et il est possible qu'après la victoire on assiste à de pareils mouvements. Mais pour l'instant, il ne s'agit pas de cela: nos poètes, fussent-ils des plus ésotériques, des plus absents au monde extérieur, n'ont pu interdire à leurs œuvres de résonner du fracas de la géhenne et d'exprimer le destin de la France. Frappés dans leur chair et leur âme par le deuil de la patrie, ces poètes se sont trouvés apparentés par ce deuil, par une même colère, par de semblables espoirs, à tout leur peuple, à toute leur nation. Du même coup, le divorce entre le public et le poète s'est amoindri: un terrain d'entente a été trouvé, le poète et l'homme français se sont rejoints, et l'on peut assister, depuis juin 1940, à un retour du poète vers l'homme et de l'homme vers le poète.

Encore faut-il préciser que ce n'est pas la poésie en soi qui attire une telle faveur, mais bien davantage ce qu'elle exprime, son message, car ce message, depuis quatre ans, correspond à la pensée secrète de la France. Grâce aux détours de sa forme, à l'obscurité qui l'accompagne toujours, la poésie put jouir de ce privilège d'exprimer, et mieux encore, d'imprimer ce que la prose aurait trop expliqué. C'est déjà dans cette mesure qu'il lui fut possible d'être la conscience de la France opprimée. La poésie et la liberté, en de telles époques, ne sont vraiment qu'une seule et même cause. Et pour ces raisons, pour cette formulation de la France par le poète, par le retour de la poésie au rôle de messagère, la période qui suivit l'armistice doit être considérée comme un moment caractéristique de l'histoire de notre lyrisme.

Mais, le poète ne conçoit pas la France comme nation matérielle et vulgaire. La France, pour lui, c'est beaucoup plus que la France. Elle est cette patrie intérieure dont nous parlions plus haut. Elle est l'homme, l'événement, et parfois aussi, chez un Jouve ou un Emmanuel, Dieu, la face de Dieu. Qu'on ne se méprenne pas: le poète ne dépasse pas la France, mais il la marie, l'unit à ses plus hauts tourments, à sa conception de l'univers. En fait, il nous donne une métaphysique de la France. Oui, c'est bien cela: depuis juin 1940, notre poésie nous a donné une métaphysique de la France. On s'en aperçoit clairement à la seule lecture de nos plus grands poètes depuis l'armistice. Ni Pierre Jean Jouve, ni Paul Eluard, ni Pierre Emmanuel, ni même Aragon ou Supervielle, ne se sont contentés de dire le malheur pur et simple de la patrie. Ils sont allés plus loin, plus profond: ils ont fait de la France une valeur spirituelle. Écoutons Emmanuel:

*O France, robe sans couture
de la foi*

*Souillée par les pieds transfuges
et les crachats;*

*O robe du plus pur lin de
l'espérance,*

*Tu es toujours l'unique vêtement
de ceux*

*Qui connaissent le prix d'être
nus devant Dieu,*

Tu es toujours la nudité essentielle,

*L'aube du corps tissée de la
sueur du sang.*

Cette hauteur, ce surplomb, cette maîtrise de l'épisode, voilà, sans aucun doute, ce qui explique la fidélité de la poésie à nos traditions, à notre génie. La poésie a été la conscience de la France. D'abord, parce qu'elle se refusa de collaborer, d'admettre toute politique de collaboration avec l'envahisseur. En cela, elle a déjà maintenu notre honneur, mais si elle a pris une telle attitude, c'est parce qu'elle a compris avec précision le véritable danger représenté par l'Allemagne d'Hitler. Elle a compris qu'il ne s'agissait pas d'un envahisseur ordinaire, mais d'un système politique dont les ramifications idéologiques menaçaient d'étouffer le génie français et, plus largement, le génie de l'homme tout entier. L'opposition à l'Allemagne, c'est pour nos poètes, l'opposition à tout système capable de transformer la personne humaine en une obscure cellule sociale, c'est, en bref, l'opposition au fascisme. Ainsi, notre poésie, là encore, a-t-elle su interpréter et l'esprit de notre peuple et ses désirs. Si chacun de ses poèmes impliquait l'idée de la libération du territoire, le rejet de l'assassin hors de nos frontières, il n'impliquait pas moins cette constante de notre âme nationale: le goût, la soif inextinguible de la liberté, la volonté farouche de la retrouver, de la reconquérir. La libération, la liberté, telles ont été les deux constantes de notre lyrisme depuis juin 1940, tels ont été les battements de son cœur, la diastole et la systole qui n'ont cessé d'envoyer jusqu'à ses plus lointains vaisseaux, jusqu'à l'inspiration de ses plus humbles poètes, le sang fidèle, le sang nourricier, le sang de la patrie républicaine. La libération, la liberté, telle fut la seule, l'unique pensée de nos poètes, et d'innombrables œuvres en témoignent.

C'est pourquoi la France fit appel à ses poètes. Elle leur demanda de préserver ses vraies richesses, de veiller sur ses collines, sur ses champs, sur ses églises, de lui conserver l'ombre de ses forêts, la décence de ses montagnes, la nonchalance attardée de ses rivières. Mais elle leur demanda plus encore: de

préservé le souffle sans quoi rien de ces merveilles n'a d'existence; elle leur demanda de conserver, au cœur de notre

peuple, sa passion de la liberté, sa volonté d'être un peuple d'hommes libres.
MAX-PAUL FOUCHET.

Le théâtre à Paris et les Alliés

par **Jean-Jacques Bernard**

L'auteur de cette chronique est le fils de Tristan Bernard dont les pièces sont jouées dans le monde entier. Romancier de grand talent, J.J. Bernard a été, sous l'occupation allemande, interné dans le fameux camp de concentration de Compiègne.

Les scènes d'horreur dont il fut le témoin lui inspirèrent un roman: "Le Camp de la mort lente", qui est aujourd'hui le plus gros succès de librairie de Paris.

Paris, mai 1945

Il est intéressant de faire un retour en arrière et de voir quelle fut, à Paris, l'attitude des hommes de théâtre en face des productions étrangères, tant sous l'occupation allemande qu'au lendemain de la libération. On sait que bien des spectacles allemands furent imposés aux scènes parisiennes et même aux théâtres subventionnés pendant l'occupation. Mais les Allemands n'auraient-ils pas désiré davantage? Au temps où nos vainqueurs provisoires pouvaient encore nourrir l'illusion de nous imposer les bienfaits de la collaboration, il s'est trouvé de hauts personnages de la *propagandastaffel* pour poser des questions de ce genre: "N'y a-t-il donc pas un auteur français qui écrirait une pièce sur Fachoda ou sur la Compagnie des Indes?" Or, Dieu merci, si bas que soient malheureusement descendus chez nous quelques hommes de théâtre, nous n'avons jamais eu à Paris, sous la botte allemande, le spectacle d'une pièce française sur Fachoda ou sur la Compagnie des Indes, ni sur tout autre sujet historique de tendance anti-anglaise. En revanche, qu'avons-nous vu, aussitôt que la France respira dans l'ivresse de la libération? Des spectacles qui, ceux-là, n'étaient pas imposés ni même inspirés, mais qui naissaient d'un mouvement spontané du cœur et de l'esprit. Des spectacles consacrés à l'amitié de nos

alliés, à leur théâtre, à leur génie.

C'était la réponse enfin possible du théâtre de France aux questions insidieuses de l'occupant. Les vrais sentiments s'exprimaient sur les scènes de Paris en même temps que les vrais drapeaux remplaçaient dans les rues la pesante croix gammée.

Le théâtre russe fut à l'honneur aussi bien que le théâtre anglais. Pour l'inauguration de sa reprise de direction à l'Odéon, Paul Abram, dès le mois de novembre, présentait la "Cerisaie" de Tchekoff. C'était un tour de force, presque une gageure dont il se tira avec honneur. On sait combien le rythme même des pièces de Tchekoff est difficile à adapter à la sensibilité française, et personne n'a oublié la réalisation parfaite qu'en fit le regretté Pitoëff. Néanmoins, la "Cerisaie" fut présentée à l'Odéon dans les conditions les meilleures, et suivie de "l'Ours" du même Tchekoff dans une adaptation particulièrement heureuse, animée et vivante qu'en avait faite Paul Achard.

A la même époque, une jeune troupe au théâtre Pigalle jouait "La Provinciale" de Tourgueniev, en même temps qu'un acte anglais, un acte américain et un acte inédit d'Armand Salacrou; spectacle interallié préparé avant même la libération et qui répondait au sentiment public.

Mais ce fut surtout vers l'Angleterre que se tournèrent les hommes de théâ-

tre: l'Angleterre qui n'avait jamais désespéré, qui avait tenu seule en attendant ses alliés, et à qui le cœur de Paris délivré vouait une reconnaissance particulière, comme on le vit bien lors de la visite de Winston Churchill.

La Comédie des Champs-Élysées, sous le titre de "La Nuit de la Saint-Jean", joua l'excellente pièce de Barrie. M. Roger Ferdinand donna une adaptation du "Tess d'Urberville" de Thomas Hardy, et le Théâtre des Arts, devenu le Théâtre Hebertot sous la direction de M. Jacques Hebertot, une adaptation des "Hauts de Hurlevent".

Et voilà qui nous amène tout naturellement à l'ouvrage sur lequel, dans cette chronique placée sous le signe de l'amitié alliée, nous nous arrêterons tout particulièrement. Il s'agit de la pièce sur "Emily Bronte" que nous donne Mme Simone au Théâtre Montparnasse, dirigé par Marguerite Jamois, mais où Gaston Baty continue à assurer les mises en scène, bien qu'il ne se cache pas aujourd'hui de préférer au théâtre les marionnettes, qui furent toujours sa secrète passion.

On sait que Mme Simone n'est point seulement une comédienne de valeur, mais qu'on lui doit plusieurs ouvrages dont l'un, un roman intitulé "Jours de colère" attire particulièrement l'attention. Il y a quelque chose d'émouvant dans la rencontre de cette femme intelligente avec l'auteur des "Hauts de Hurlevent". De cette rencontre, ne pouvait sortir qu'un ouvrage de qualité. Mme Simone s'est demandé quelle pouvait être la mystérieuse passion qui avait donné à Emily Bronte une expérience suffisante du cœur humain, pour trouver la trame d'un livre frémissant d'amour comme les "Hauts de Hurlevent". Il y a là un problème, puisque Emily Bronte n'a pratiquement jamais quitté le presbytère familial et qu'on ne lui connaît pas de camarades masculins. Mme Simone nous apporte une explication qui lui est certes personnelle, mais qui est pourtant vraisemblable. Emily ne souffrait-elle pas d'une secrète passion pour son jeune frère Branwell qu'elle suivit de peu dans la mort? A l'appui de cette hypothèse, viendrait la chasteté même de la passion que nous présentent les "Hauts de Hurlevent".

Il est difficile de dire ce que vaut cette hypothèse, mais Mme Simone n'a pas outrepassé les droits de romancier, dès lors qu'elle demeure en accord, sinon avec la vérité historique, ce qui est indémontrable, du moins avec la vérité humaine. Et même quand elle dérange un peu l'idée qu'on se faisait de la famille Bronte, on ne peut lui reprocher d'avoir braqué le projecteur sur Emily qui est peut-être la plus secrète des trois sœurs, alors que Charlotte l'aînée, l'auteur de "Jane Eyre", demeure,

on le sait, la plus illustre. Le succès des "Hauts de Hurlevent" traduits en France, il y a relativement peu de temps, a mis, chez nous, Emily à la mode, et a éveillé, pour elle, un intérêt particulier.

La pièce de Mme Simone reste constamment attachante. Son rythme n'est pas sans rappeler parfois le rythme romanesque. C'est peu à peu que nous pénétrons dans l'intimité et dans l'âme des personnages. Sans doute, sommes-nous loin ici du théâtre russe, et pourtant la pièce évoque par moments, quoique avec plus de violence, cet enveloppement progressif et prenant qui émane des pièces de Tchekoff. "Emily Bronte" au théâtre Montparnasse, est remarquablement montée. C'est Marguerite Jamois elle-même qui prête à Emily sa sensibilité intense et douloureuse. Elle semble brûler intérieurement du feu même qui dévora Emily. Les deux sœurs, Charlotte et Anne Bronte, sont jouées respectivement, avec beaucoup de mesure et d'émotion, par Marie-Helen Dasté et Sylvie Deniou. Enfin, Branwell, le jeune frère débauché, c'est Serge Reggiani qui en fait une composition saisissante.

La mise en scène de Gaston Baty rappelle ses meilleures réalisations. Nous avons déjà vu chez lui, des décors construits, représentant plusieurs pièces d'une même maison. Le décor de la maison Bronte, qui procède du même principe, est particulièrement réussi. Il nous présente quatre pièces: deux au rez-de-chaussée, l'entrée et la salle à manger et deux autres au premier, la chambre d'Emily et la chambre de Branwell. Les pièces s'éclairent tour à tour et parfois toutes ensemble. Dans le fond on devine un escalier. C'est extrêmement vivant. La couleur locale "Angleterre 1840", par son goût, par sa précision, par le soin du détail est, beaucoup mieux que de grandes phrases, le meilleur hommage, et le plus touchant, que l'on pouvait rendre à l'Angleterre alliée de la France.

Jean-Jacques BERNARD.

AVIS

A NOS LECTEURS

Dans un but de commodité, nous avons confié à notre Banque le soin d'encaisser les souscriptions restées encore en suspens.

Ce mode d'encaissement n'entraînera évidemment aucun frais pour nos abonnés que nous prions seulement, instamment, de laisser le montant à la disposition du préposé qui se présentera chez eux à partir du 1er juin.

Les musées des environs de Paris de 1940 à 1945 et la destruction du musée de Vincennes

par **René-Jean**

Là aussi l'occupation a fait des ravages. Le Musée de Vincennes, entièrement détruit, de nombreux chefs-d'œuvres nationaux enlevés et transportés en Allemagne, tel a été le bilan du passage des Allemands. Quant à ce qui a pu être épargné, c'est grâce aux "miracles" qui arrivent de tous temps quand la bête est acculée, miracles de patriotisme, d'ingéniosité, d'audace, en un mot, de Résistance....

Paris, Mai 1945.

Aux temps heureux, la visite des environs de Paris ajoutait l'attrait artistique aux charmes de sites que les peintres ont célébrés avec le plus d'élan admiratif. Les musées, en effet, semblent les joyaux de la ceinture de forêts qui entoure la capitale. Les châteaux qui les abritent sont des merveilles d'architecture qui tous évoquent de grands noms de l'histoire de France: Vincennes, ceux de Saint-Louis, de Charles V, de Henri V d'Angleterre; Saint-Germain, Chantilly, les Condé et le duc d'Aumale; Compiègne, les fastes du Second Empire; Fontainebleau, l'épopée de François Ier; et tous autres: Malmaison où passe l'ombre de Napoléon, St-Germain qui vit naître, proche de ses fossés, le futur Louis XIV, et surtout Versailles, chef-d'œuvre d'une civilisation qui conquiert l'Europe entière. Le touriste pouvait, à loisir, aller de l'un à l'autre, flâner, rêver dans ces divers lieux où fleurissent des Sociétés d'hommes éduqués et raffinés.

Est-il besoin de dire que la guerre ne permet pas de telles fêtes spirituelles? Le plus qu'on puisse lui demander, c'est qu'elle n'anéantisse pas à jamais et ne plonge pas dans le chaos de ses dévastations les lieux où souffla l'esprit. Les musées des environs de Paris, comme ceux de Paris même, furent évacués, et leurs richesses principales emportées dans des dépôts de province d'où, l'heure venue, une heure qui s'approche, il faudra les faire revenir. Fermés ou entre-bâillés pour le public, ils restèrent à la disposition de l'armée occupante, de ses officiers et de ses soldats qui, chaque jour, en parcouraient les salles à leur volonté.

Il en fut ainsi à Versailles. Dès le début de la guerre, on retira du château tout ce qui, ayant quelque valeur, était transportable. Les magnifiques boiseries finement sculptées qui garnissaient

les murs furent enlevées, numérotées, mises en caisse et emportées. On imagine, sans peine, la tristesse des appartements royaux privés ainsi de leur parure. C'est dans cette tristesse, et comme pour y ajouter, que les uniformes verts venaient, jour après jour, contempler, avec quelques plafonds, diverses salles et la Galerie des glaces où ils pouvaient imaginer les ombres du Président Wilson, de Clemenceau, de Lloyd George, entourés du Maréchal Foch et des Généraux alliés, signant, en 1919, le Traité de Versailles.

Le Musée de Versailles fut, durant l'occupation, l'un des plus exposés de la région parisienne. La proximité du camp de Satory, comme des installations militaires allemandes, nombreuses aux environs, ses casernes et la garnison qui y résida au long des mois, tout pouvait appeler les bombardements alliés. De grosses pièces d'artillerie furent, un temps, placées proches du château, par un procédé cher aux Allemands, qui n'hésitaient pas à se mettre, avec leur matériel, à l'abri des édifices qu'Anglais comme Américains ont scrupule d'attaquer.

Tristesse des salles, mais encore tristesse de la cour d'honneur qui apparaissait plus grande encore qu'elle n'est et plus morne dans sa quasi-solitude. Tristesse du parc laissé à l'abandon. L'eau des fontaines ne jaillissait plus, les bassins étaient vides. Le grand canal desséché, ébréché par places, se présentait tel qu'il fut sans doute, avant les travaux de Lenôtre, comme une bande marécageuse à travers quoi, ça et là, stagnait un filet d'eau. L'herbe lentement gagnait les allées qu'on n'entretenait plus. La civilisation, qui créa cette beauté, qui imprima au sol un grand rythme classique, semblait peu à peu s'évanouir. La nature sauvage revenait à l'assaut, conquérante et implacable, comme pour rappeler que la beauté, elle

aussi, est une perpétuelle conquête de l'homme, qu'aucun résultat n'est complètement acquis, et que la lutte ne cesse point entre les forces de destruction et la volonté civilisatrice.

Tout proches de Versailles, le Musée de la Malmaison et celui de Saint-Germain furent sans histoire. Le dernier servit de réunion à un grand conseil de généraux au début de l'occupation et n'ouvrit ses portes qu'aux seuls Allemands, durant les années néfastes. Le Musée de la Malmaison accueillit quelques visiteurs avides de contempler des souvenirs napoléoniens. Il se fût retrouvé intact si, en août, au moment de fuir, les Allemands n'eussent fait sauter un dépôt de matériel qu'ils ne pouvaient emmener, et si l'explosion n'avait brisé toutes les vitres des alentours, y compris celles du musée.

Seul le château de Fontainebleau, lui aussi privé des plus belles pièces de ses collections, resta ouvert, mais reçut peu de visiteurs français.

Pourquoi faut-il que cet examen de la situation des musées de la périphérie parisienne doive se clore sur une vision de ruines et de destructions concertées et volontaires? Le 24 août, en s'en allant, les Nazis ont fait sauter et incendié, au château de Vincennes, le Pavillon qui abritait les souvenirs de la guerre de 1914-18, cette guerre que l'on peut considérer comme le commencement de la lutte actuelle.

Les collections du Musée de la Guerre étaient d'essence internationale. Les souvenirs des diverses nations y voisinaient. L'Angleterre comme les Etats-Unis d'Amérique, l'Italie comme l'Allemagne et comme la Russie, la Pologne comme la Tchécoslovaquie, la Belgique comme les Pays-Bas et comme la Suisse, y étaient représentés. La France, certes, y avait place prépondérante, et cela tenait surtout aux plus grandes facilités de réunir les documents la concernant, mais, en tout, il était une grande fresque évoquant les débuts de la lutte gigantesque qui vient de trouver sa conclusion.

Ces collections, que venaient visiter tous les anciens combattants de passage à Paris, étaient d'une grande variété. Elles allaient d'objets ayant un intérêt sentimental, comme ceux que fabriquaient les soldats durant leurs loisirs, jusqu'aux tableaux des peintres contemporains, en passant par les céramiques, médailles, albums et affiches. Nées de l'initiative d'industriels parisiens, M. et Mme. Henri Leblanc, enrichies de dons hollandais, anglais, américains, et des apports de l'Etat, elles constituaient, en même temps qu'un vaste répertoire historique, un compendium de la jeune peinture française où voisinaient des oeuvres d'artistes comme Vuillard, Bonnard, René Piot, Desvallières, Raoul Dufy, Othon Friesz, Dunoyer de Segonzac, Le-

basque, Valotton, pour citer au hasard quelques noms.

Lorsqu'au début de 1940 la menace allemande se précisa et qu'on put craindre le bombardement de Paris, les principaux tableaux, dessins et gravures, prirent, et non sans peine, le chemin du dépôt de Chambord où ils sont encore. Là, ils furent épargnés, non point tous, car, dans le courant de l'année 1941, une mission allemande vint inspecter ces collections évacuées et s'appropriâ cinq à sept cents pièces qu'elle emporta. Voilà encore pour notre commission de récupération, une recherche à faire.

C'est le 24 août, vers 20 heures, que le forfait s'accomplit. Quelques jours auparavant, le dimanche 20, les S.S., casernés à Vincennes depuis quelque temps, fusillaient dans la cour onze patriotes "terroristes", puis ils enfermèrent cinq familles de fonctionnaires français habitant dans l'enceinte du château, et, pour les isoler du dehors, coupaient les fils téléphoniques. Cinq jours durant, ces familles attendirent. On ne leur permit de partir qu'à la dernière minute, alors que des caisses de dynamite étaient exposées, prêtes pour l'explosion. Emportant avec elles ce dont, en hâte, elles purent se charger, elles gagnèrent la ville derrière les soldats allemands, tandis qu'une détonation formidable retentissait, suivie bientôt d'un jet de flammes et de fumée.

Le lendemain, au jour, on put contempler côte à côte deux squelettes d'édifices dressés vers le ciel. L'un, la Ste.-Chapelle, avait encore sa toiture, mais les meneaux eux-mêmes de ses fenêtres étaient déchiquetés; l'autre, le Pavillon de la Reine, offrait seulement aux regards des pans de murs entre lesquels, plusieurs jours durant, des fumées continuèrent à s'élever, provenant de la combustion plus lente des albums, des livres et des journaux. L'incendie — des plaquettes de phosphore avaient été placées en diverses salles — l'incendie suivant l'explosion avait achevé l'œuvre de celle-ci. Le magnifique plafond de la salle des gardes de Mazarin et d'Anne d'Autriche, où Michel Dorigny avait peint "Apollon et les Muses" et son encadrement en trompe-l'œil étaient anéantis; les décorations murales, exécutées en 1938 par Maurice Assélin, Boussingault, André Fraye et Othon Friesz, n'existaient plus.

Depuis, on a peine pour enlever les décombres sans que personne ait surveillé ce travail et tenté de sauver quelque vestige. Un tas de pierrailles accoste la chapelle. Une tristesse solitaire et morne pèse sur ces lieux, mais déjà les architectes préparent leurs plans, et leur science érudite s'active pour faire revivre, autant qu'il se pourra, un édifice où s'aimèrent Louis XIV et la Duchesse de Lavallière.

RENE-JEAN.

La vie spirituelle en France

Le courrier de France se fait de jour en jour plus rapide et plus volumineux. Certes, les revues, les journaux et les livres qui faisaient notre joie ne viennent pas encore. Mais du moins apprenons-nous avec plaisir qu'ils ont repris de paraître et même de foisonner.

Des impressionnants documents que nous recevons déjà de nos correspondants, nous extrairons désormais les manifestations qui nous paraîtront les plus intéressantes pour nos lecteurs et les plus révélatrices de la vie spirituelle de Paris et de la France.

La Vie Académique et Universitaire:

● L'Académie Française a élu, le 12 avril, au fauteuil de Marcel Prévost, M. Emile Henriot, par 15 voix contre 1 à M. René Le Cœur; au fauteuil d'Henri Bergson, M. Edouard Le Roy, par 12 voix contre 2 à M. Pierre Janet, 1 à M. Jean Rivain, avec un bulletin nul.

M. Emile Henriot, qui rédigeait le courrier littéraire du "Temps", est un historien littéraire et un romancier. Son dernier roman, "Le Diable à l'hôtel" vient de paraître aux Editions de la Nouvelle France.

M. Edouard Le Roy, agrégé de mathématiques et ancien professeur au Lycée Saint-Louis, est un disciple de Bergson auquel il a consacré en 1912 un important ouvrage. Ses œuvres principales sont: "La Pensée intuitive" et "Le Problème de Dieu". Il est membre de l'Académie des Sciences Morales, et titulaire de la chaire de philosophie au Collège de France.

● Réunie le 22 mars dernier en Comité de Lecture, l'Académie Française a entendu le discours de réception de M. André Siegfried et la réponse du Duc de la Force.

A cette même réunion, la candidature de M. Robert d'Harcourt au fauteuil du maréchal Franchet D'Espèrey a été enregistrée. Le bâtonnier Payen a fait savoir qu'il reportait sa candidature du fauteuil de Marcel Prévost à celui d'André Bellesort.

● L'Académie des Beaux-Arts a eu, au fauteuil du compositeur Alfred Bachelet, M. Reynaldo Hahn, par 15 voix contre 11 à M. Roger Ducasse et 3 à M. Mazelier.

● En remplacement du savant italien Vito Volterra, décédé, l'Académie des Sciences a élu, comme associé étranger, le 9 avril, Sir Charles Sherrington, d'Oxford

● Le chirurgien Hartmann, membre de la Section de Pathologie chirurgicale, a été élu membre de l'Académie des Sciences. Le Dr. Chiray, professeur honoraire d'hydrologie, a été élu membre de l'Académie de Médecine.

● Le 22 mars dernier, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, a eu lieu une cérémonie en l'honneur du journaliste Pierre Brossolette, héros de la Résistance, qui a préféré se donner la mort le 22 mars 1944 plutôt que de livrer des secrets à l'ennemi.

● L'Université d'Alger a conféré aux savants soviétiques Kapitza, Tarle, Bourkendo, Bernstein et Roubakine, le titre de docteur *honoris causa*.

● Les professeurs Poole et Ingold, de l'Université de Londres, sont arrivés à Paris dans le but d'organiser un système de relations universitaires entre la France et la Grande-Bretagne.

● Organisée par la Direction Générale des Relations Culturelles du Ministère Français des Affaires Etrangères, une "Quinzaine anglo-américaine" s'est récemment tenue à Paris. Elle était consacrée à la langue, la musique, la littérature, le cinéma, le théâtre, la presse, l'urbanisme, l'effort de guerre et la vie nationale de l'Amérique, de l'Angleterre et des Dominions. Les conférences furent suivies par trois cents professeurs d'anglais des lycées et collèges de France. Y prirent part, l'écrivain Charles Morgan et plusieurs journalistes anglais et américains connus.

● Au cours d'une séance solennelle qui s'est déroulée dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, en présence de M. René Capitant, ministre de l'Education Nationale, la Fédération Générale de l'Enseignement a rendu hommage aux universitaires victimes de la guerre, prisonniers et déportés, c'est-à-dire 204 fusillés, 1.250 déportés et plus de 10.000 prisonniers.

Au camp de Buchenwald sont morts: Maurice Helbwachs, professeur à la fa-



Eldi-Cola

La boisson idéale;
TONIQUE et
RAFRAICHISSANTE

Eldi-Cola

*A base de
 pur "Cola"
 américain*



culté des Lettres de Paris, titulaire de la chaire de psychologie collective créée en 1944 au Collège de France; Henri Maspero, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, qui occupait depuis 1921 la chaire de langue et littérature chinoise au Collège de France; Georges Bruhat, Directeur Adjoint de l'École Normale Supérieure depuis 1935, auteur d'un "Traité de physique générale", de recherches sur la polarimétrie et la thermodynamique, et professeur d'astro-physique à la Sorbonne; M. Raymond Naves, professeur de langue et littérature française à la Faculté des Lettres de Toulouse, résistant de la première heure.

Parmi les libérés du camp se trouvent: MM. Musset, doyen de la Faculté des Lettres de Caen; Richet, professeur à la Faculté des médecine de Paris; Mazeud, professeur à la Faculté de Droit de Paris; Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque Nationale; Bailleux, secrétaire général de l'École Normale Supérieure; et Mme Simone Saint Clair, écrivain de la Résistance.

● A l'Université de Lyon, M. Duff Cooper a été reçu docteur honoris causa par M. Yves Farges, commissaire de la République. Le souvenir du professeur Marc Bloch, membre du Comité directeur de "Franc-Tireur", fusillé en Juin 1944 par les Allemands, fut évoqué.

● L'Université de Genève, qui a déjà secouru l'Université de Lyon, a décidé d'aider à la restauration des bâtiments atteints par les bombes, d'envoyer des livres, des instruments de laboratoire et d'héberger en Suisse des étudiants pauvres.

● L'Université de Lausanne a adopté celle de Caen, particulièrement éprouvée par les bombardements: sa bibliothèque de 200.000 volumes a été détruite par le feu ainsi que les laboratoires. Et pourtant sept cents élèves sont inscrits dans les diverses facultés. Des dortoirs et des réfectoires sont aménagés à leur intention.

● Le 31 Mai, Louis de Broglie, prix Nobel de Physique, sera reçu à l'Académie Française par son frère Maurice de Broglie.

● Le 2 Mai, l'Académie Goncourt s'est réunie en assemblée générale pour procéder à l'élection d'un dixième membre. A l'unanimité des six membres présents et votants (J.H. Rosny Jeune, Lucien Descaves, Léo Larguier, Roland Dorgèlès, André Billy et Francis Carco), Mme. Colette est élue au fauteuil abandonné par M. La Varende, écrivain collaborationniste. N'ont pas pris part au vote: Sacha Guitry, inculpé d'intelligence avec l'ennemi, René Benjamin, en résidence surveillée, et Jean Ajalbert, emprisonné à Fresnes.

Les Livres :

● A la Librairie Plon vient de paraître "Winston Churchill", de Léon Lemonnier, tandis que Larousse publie "Les Américains", de Charles Castre, professeur honoraire de civilisation américains à la Sorbonne.

● Aux éditions de Minit, le poète Paul Eluard vient de publier : "Au rendez-vous, Allemands".

● La collection "Les Grands Destins", éditée par Olivier Lesourd, publie "Pionniers et Colonisateurs", préfacé par le Général Juin.

● Une anthologie d'œuvres de Jules Supervielle vient d'être publiée à Buenos Ayres par "Sudamericana".

● "Szabadsag" (Liberté) est le titre d'une plaquette éditée à Paris par le Mouvement pour l'Indépendance Hongroise. Elle contient, outre la préface de M. Debessy, un choix de poèmes des meilleurs poètes de la Résistance française: Aragon, Eluard, Max Jacob, Queneau, Seghers, Supervielle, Vildrac, traduits par L. Gereblyès, engagé volontaire de 1939. Quelques chansons de partisans bulgares, polonais et yougoslaves complètent cette anthologie.

● Sur Rimbaud a paru une plaquette de M. Maurice Bazy: "Rimbaud est mort".

● Paul Fort publie ses "Mémoires" chez Flammarion.

● Un nouveau roman de Bernanos: "Monsieur Ouine" a été publié aux Etats-Unis. On attend l'édition française.

● Quatre pièces du dramaturge américain Eugène O'Neill viennent d'être traduites et publiées en français: "Le singe velu", "l'Empereur Jones", "Différent", "De l'huile".

● La librairie Plon publie le testament politique de Guglielmo Ferrero: "Les génies invisibles de la Cité".

● Un recueil de nouvelles de Colette va paraître prochainement chez Ferenczi, sous le titre "Gigi".

● On met sous presse à l'imprimerie de la NF un nouveau livre de Léon Blum qu'il a achevé en décembre 1941, c'est-à-dire en captivité, et intitulé "A l'échelle humaine."

La NF publiera également "Derniers poèmes en vers et en prose" et "Conseil à un jeune poète" de Max Jacob, et le premier roman du poète Loys Masson "L'étoile est la clef."

● Les Editions de la Galerie Charpentier vont publier prochainement un poème inédit d'Eluard "En Avril 1944 Paris respirait encore," et "Monsieur Teste" de Paul Valéry, illustré d'eaux-fortes de l'auteur et avec un avant-propos de l'auteur.



Fabrication Suisse

Variété de Modèles
Imbattable

Agent Exclusif :

EDOUARD PARTIKIAN

4, Rue Sabbagh - Héliopolis
Téléph. 63949



les
Sirops de la
DAIRA
DEMERDACHIA

ORANGE · MANGUE · FRAISE
CITRON · MANDARINE · MURE
et GRENADE: préparés avec des
fruits frais

Téléph. { GROS: 40680 & 55146 Le Caire
Détail: 57610 Le Caire
24893 Alexandrie

ARWIL

Parfumerie
Produits de beauté

HAMAMDJIAN
rue Adly Pacha
(Passage Kodak)
LE CAIRE

● André Chamson, qui vient de reprendre la plume, publiée chez Gallimard une plaquette "Écrit en 1940" où, après l'armistice de 1940, il proclamait son refus de collaborer.

● Marcel Arland, Prix Goncourt, vient de faire paraître "Les vivants" aux Editions de la Nouvelle France, avec illustrations de Claude Verrier.

● Julien Benda vient de publier "Les pages immortelles de Kant" aux Editions Corréa. Ce livre est une étude sur la valeur intellectuelle et humaine de l'œuvre de Kant qui est présenté comme "un clerc qui n'a pas trahi."

● Aux Editions Emile Paul, vient de paraître la correspondance échangée entre Colette et Francis Jammes, tandis que le "Mercure de France" publie le recueil des lettres de Henri Duparc, l'élève de César Franck, à Francis Jammes, à Charles de Borden et à sa filleule.

● Il vient d'être publié par la Librairie Flammarion un carnet inédit de Montesquieu, le "Spicilège", avec notes d'André Masson.

● Georges Duhamel a publié chez Paul Hartman, sous le titre "Inventaire de l'Abyme", des souvenirs d'enfance et d'adolescence, et chez Hachette un essai intitulé "Civilisation française".

● Francis Carco, après deux années d'absence, est de retour à Paris. Un livre de lui va paraître à Genève: "Les belles manières", un roman de l'occupation. Il a terminé également un essai d'amitié franco-suisse: "Notre Rhin".

● Aux Editions du Seuil, vient de paraître "Memento des Vivants", une nouvelle œuvre d'Emmanuel.

● Paul Mousset publie aux Editions de la Nouvelle France, "Maimona", avec bois en couleurs de G. Tautel.

Les Revues :

● La "Nef", qui paraissait antérieurement à Alger, est oubliée désormais à Paris, sous la même direction. Le premier numéro parisien comprend quelques pages du Louis de Broglie sur "La grandeur et la valeur morale de la Science", une étude de Georges Isard intitulée "Essai de dépassement de la phénoménologie", un article de Robert Aron "Retour à l'Histoire", des pages de Maurice Schumann, François Mauriac, et deux poèmes inédits de Mallarmé.

● Le deuxième numéro de la "Nef" publie une anthologie de la littérature soviétique.

● "Confluences" s'est installé à Paris, avec René Bertelé comme rédacteur en chef. Un numéro spécial de "Confluences" est consacré à Valéry-Larbaud.

● La "Revue de Paris", qui avait in-

terrompu sa publication le 1er Juin 1940, reparait mensuellement depuis le 1er. Avril dernier.

● Les "Nouvelles Littéraires", qui s'étaient "sabordées" en 1940, reparaissent depuis le 5 avril dernier sous la direction d'André Gillon, avec Frédéric Lefebvre comme rédacteur en chef, et Jean Cocteau, René Lalou, Georges Duhamel, etc., comme collaborateurs.

● Le "Portique", nouvelle revue de luxe destinée aux bibliophiles, est publiée, sous la direction d'Eric de Grolier, 222 boulevard Saint-Germain. Elle projette de publier des études précises rédigées par des spécialistes sur tout ce qui concerne la bibliophilie ancienne et moderne, depuis la typographie et l'illustration jusqu'aux reliures et à l'histoire des collections.

● "Les Etudes", nouvelle revue catholique paraîtra mensuellement.

● "Espace", revue littéraire, vient de paraître à Clermont-Ferrand sous la direction de M. Coulet.

● "Les Oeuvres Libres" ont reparu. Au sommaire: "Un soldat de Fortune", par J. et J. Tharaud; "L'embarquement pour Gibraltar", par Joseph Kessel; "Giraud et Eisenhower", par Demaree Bess; "Les Fiancés du Havre", d'Armand Salacrou; "L'homme couvert de dollars", par Ed. Peisson.

● La livraison de "Fontaine", consacrée aux écrivains et poètes des Etats-Unis, a paru.

Les prix littéraires:

● Le Prix "Sully-Olivier de Serres" a été partagé entre Ludovic-Massé pour son roman "Le vin pur", Jules Reboul pour l'ensemble de son œuvre, et Jean Robinet, prisonnier de guerre, auteur d'un manuscrit inédit: "Mes compagnons de labour".

● Le 15 Mai a été clôturé le concours de poésie pour l'attribution du prix "Paul Valéry", d'une valeur de 5.000 francs, décerné à la fin de l'année scolaire à un étudiant poète, par un jury composé de Mme. Dussanne et de MM. Marcel Arland, Gabriel Audisio, Marius Grout, René Lalou et Jean Paulhan.

● La Librairie Marcel Didier a institué un prix de 10.000 francs à décerner à l'auteur d'un roman d'action.

Conférences et Expositions:

● Le professeur Réau a fait le 28 Avril à la Sorbonne une conférence sur "Vienne libre — Vienne ville d'art".

● M. Jacques Debû-Bridel a fait le 2 Mai, au Théâtre de l'Athénée, une conférence sur la Fayette. Au programme

Tabou

BLOUSES ■ ROBES
ECHARPES et FOULARDS
SACS ■ CHAUSSURES
COLIFICHETS
PARFUMS de FRANCE

24, RUE KASR-EL-NIL

LE CAIRE

Tél. 45120

R.C.C. 40931

ÉCOLES
F A X

LANGUES VIVANTES
COMMERCE - COMPTABILITÉ
STÉNO - DACTYLO

LE CAIRE - 1, Avenue Fouad 1er
ALEXANDRIE - 30, Bld. Zaghoul
HELIOPOLIS - 10, Bld. Abbas
PORT-SAID - 14, Rue Eugénie
TANTA - Midan El - Saa

des conférences de "Figures de France": Georges Auric et Francis Carco, qui parleront de Maurice Ravel et de Villon.

● La première des conférences "Maintenant" a été consacrée à Benjamin Crémieux, critique, romancier et italianisant, martyr de la résistance. Tour à tour, MM. Gabriel Marcel, René Lalou, Gabriel Audisio, Jean Schlumberger, Georges Sadoul, Louis Aragon rappelèrent la mémoire de celui qui mourut en défendant l'humanisme.

● M. Louis Jouvét, président de la Société des Historiens du Théâtre, a fait à la Sorbonne une conférence intitulée: "Découverte sur le théâtre en Amérique Latine".

● Une matinée consacrée au poète Léon-Paul Fargue a eu lieu au théâtre de la Potinière avec la concours de Madeleine Renaud, François Périer et Jacques Charron.

● Jean Cocteau a donné une conférence sur "Apollinaire", avec le concours de Raymond Rouleau.

● L'écrivain résistant Vercors, qui fut un des animateurs des "Editions de Minuit", a parlé, au théâtre des Ambassadeurs, de la littérature clandestine.

● A l'occasion du 101ème anniversaire de la naissance d'Anatole France (dont le centenaire n'a pu être célébré à cause

de l'occupation) la Maison de l'Université prépare une exposition Anatole France.

● Au Collège de France, M. Marcel Giraud étudie, en une série de conférences qui dureront jusqu'à la fin mai, les sociétés primitives et les premiers essais de colonisation dans le Nord-Ouest du Canada.

De ci de là :

● M. Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque Nationale, rescapé du camp de Buchenwald, a été reçu, le 2 Mai, au Pen Club, au Comité duquel, encore déporté, il avait été réélu.

● Mme Lucie Delarue-Mardrus vient de s'éteindre à Château-Gentier où elle s'était fixée depuis 1936.

● M. Jacques Guenne, un des fondateurs des *Nouvelles Littéraires*, qui dirigeait avant la guerre la revue *L'Art Vivant*, vient de mourir à Genève, à la suite d'une hémorragie cérébrale.

● Maurice Donnay, écrivain délicat, tendre et spirituel, le plus caractéristique de l'esprit parisien de 1900 et de l'époque du "Chat noir", auteur de nombreuses pièces de théâtre dont la plus connue est "Amants", vient de mourir. Sous l'occupation, il s'était refusé à laisser utiliser pour l'occupant sa pièce



Immeuble de
la Compagnie,
21, rue Fouad
Le Caire

Sécurité
d'abord !

◆
Assurez-vous

à

"LA GENEVOISE"

COMPAGNIE SUISSE D'ASSURANCES-VIE

Capital et Réserves: 230 millions de Francs-Suisses

Direction pour l'Orient: Dr. GEORGES VAUCHER, 21, rue Fouad, Le Caire.

Agents d'Alexandrie: A.G. BEREKETTI & Co., 30, rue Chérif pacha.

"Retour de Jérusalem", et, par contre, ne s'était pas privé de rimer des épigrammes anti-allemandes.

● Camille Choisy, qui dirigeait depuis de longues années le théâtre du "Grand-Guignol" après avoir dirigé ceux de St.-Georges et de l'Etoile, est décédé à Paris.

● Par décision du Ministre de l'Education Nationale, la Commission gouvernementale d'Epuración du Spectacle a suspendu Alice Cocéa pour un an, tant comme directrice que comme artiste dramatique. Cette mesure prend effet du 15 septembre 1944.

● La Société des Auteurs a décerné le Prix du Théâtre pour 1945 à Michel Aucouturier, actuellement prisonnier en Allemagne, pour sa pièce "Don Juan" qui a été montée par Jean Darcante, animateur de la "Compagnie d'Art Dramatique".

Le Théâtre :

● Pendant la première quinzaine de Juillet la Comédie Française donnera des représentations au "New Theater" de Londres, tandis que la troupe londonienne de l'Old Vic jouera à Paris à la Comédie Française.

● Le Théâtre de la Michodière a repris "Vient de paraître", d'Edouard Bourdet.

● En Juin, le théâtre de l'Atelier par-

tira en tournée officielle à l'étranger où il jouera "L'enterrement", d'Henri Monnier et "L'Antigone", de Jean Anouilh.

● La troupe du théâtre des Mathurins, ayant à sa tête M. Jean Marchat, va partir pour l'Amérique du Sud.

● "Les Jeunes Comédiens Associés" donnent sur la scène du Théâtre Pigalle, avec le concours de la troupe du Palais de Chaillot, la version intégrale de "Danton" qui ne nécessite pas moins de 80 comédiens.

● On joue actuellement à Paris: "Le Sauvage" de Jean Anouilh, au théâtre des Champs-Élysées; — "Les mal-aimés" de François Mauriac, et les "Fiancés du Havre" d'Armand Salacrou à la Comédie-Française; — "Antigone" de Jean Anouilh, au Vieux-Colombier; — "Aurélié" de Germaine Lefranc, à la Renaissance; — "La Patronne" d'André Luguet, aux Nouveautés; — "Le Cercle des Ardents" de Pierre Chartier, au Gymnase; — "Le fleuve étincelant" de Charles Morgan, au théâtre Pigalle.

● Trois pièces de Shakespeare sont actuellement données à Paris: A la Comédie-Française, "Antoine et Cléopâtre", adapté par André Gide; au théâtre Edouard-VII, "Le songe d'une nuit d'été", adapté par Georges Neveu; et "Le roi Lear", adapté par Simone Jolivet, avec Dullin dans le rôle du Roi.

Retenez

CE NOM
ET CETTE ADRESSE.
APRÈS LA GUERRE
VOUS EN
AUREZ BESOIN.

26 et 26 A Rue Chérif
Pacha - LE CAIRE



(Fournisseur des Palais Royaux)

AZIZ BOULOS

FONDÉE EN 1912

EXPOSITION PERMANENTE
DES MEILLEURES MARQUES DE
PIANOS ET RADIOS

Grand atelier pour la réparation de
pianos et radios par des techniciens
diplômés

Rue Ibrahim Pacha - Tél. 56114/5
Le Caire

Succursales : Le Caire, 3, Rue Adly
ALEXANDRIE-FAYOUM-BENI SOUEF

Maintenant,

plus que jamais...

VOUS APPRENDREZ VITE ET BIEN

L'ANGLAIS — LE RUSSE

L'ALLEMAND

LE GREC — L'ITALIEN

L'ARABE

LA STENO-DACTYLOGRAPHIE

LA COMPTABILITE

LE COMMERCE

ÉCOLE

NEL

27, rue Kasr-el- Nil
LE CAIRE
Tél. 55167

Le Cinéma :

● Le 4 Mai, au Paramount de Paris, a été présenté pour la première fois le film "Les compagnons de la gloire", montrant la division Leclerc au combat, filmé en pleine bataille. La représentation était précédée d'un à-propos en un acte de Marcel Achard.

● Le 6 Mai, au Palais de Chaillot, a été donné le film "Étapes vers la Victoire", réalisé par le service cinématographique de l'Armée.

● Atlantic-Film prépare un film de la série "Trois minutes" sur "La Renaissance française" (de Juin 1940 à la Libération), et va ressortir un autre film interdit pendant quatre ans: "Deux Empires, une Force" (l'alliance Franco-Britannique).

● Trente films vont être réalisés au cours de l'année 1945. Les uns ont été commencés avant la Libération: de Marc Marc Allégret "Lunegarde", tiré d'un étrange roman de Pierre Benoit. Christian Jaque finit "Sortilèges", film de sorcellerie paysanne. Il faut encore noter "Les Dames du Bois de Boulogne", de Robert Bresson. Ce grand film français, interprété par Paul Bernard, Maria Casarès, Elina Labourdette, Lucienne Bogaert et Jean Marchat, est actuellement en montage. Robert Bresson est l'auteur du film: "Les Anges du Pêché". "Falbalas", de Becker, nous introduit dans les milieux de haute couture.

● La Libération nous a ramené Fernandel dans "Le mystère Saint Val", de R. Le Hénaff, et Gaby Morlay avec "Dernier métro".

● Douze autres projections sont actuellement en cours d'exécution, dont un "Villon" et le "Père Serge" de Tolstoï.

● Madeleine Sologne sera la vedette de "Marie-la-Misère".

● Trois films policiers: "La Fille aux yeux gris", "L'assassin chantait" et "Zoo", sont en cours de montage.

● Le "Couple idéal" sera Raymond Rouleau et Hélène Perdrière. Edwige Feuillère fait sa rentrée dans "La part de l'ombre", à côté de J.L. Barrault.

● Le film français le plus remarquable est actuellement "Les enfants du Paradis" de Marcel Carné, donné au Cinéma du Colisée. Interprètes: Pierre Brasseur, Jean-Louis Barrault, Arletty et Pierre Renoir.

● L'"Aubert Palace" donne un nouveau film "Le Père Goriot", tiré du célèbre roman de Balzac.

● Clément vient de commencer la réalisation de "Bataille du Rail". Une scène importante de ce film retrace la résistance des cheminots.

● Pierre Billon va tourner le "Bataillon du Ciel", scénario de Joseph Kessel, qui se passera chez les parachutistes français. D'autre part, on annonce "Contacts", film à la gloire des organisateurs français et anglais des parachutages en France.

● Jacques Feyder, qui vient de rentrer à Paris, va tourner pour une firme anglaise "Talleyrand", scénario de Duff Cooper, avec Barrault et Jovet.

● Jean de Limur a terminé la "Grande Meute" d'après le roman de Paul Vialar.

Les "A.C.F.E." célèbrent leur 20ème Anniversaire

"Les Amis de la Culture Française en Egypte" ont célébré, ce 11 mai, dans la joie et dans une atmosphère de victoire, et par un banquet sans restrictions, leur vingtième anniversaire.

Ils commencèrent par être sept. Ils étaient assez nombreux ce soir pour remplir la grande Rotonde de Groppi.

Une bombe glacée au chocolat, et voilà la glace rompue. Des orateurs se lèvent qui, tour à tour, disent leur amour pour la France, ce qu'ils lui doivent, ce qu'ils attendent d'elle. M. Brin frétille d'aise et de modestie sous les justes louanges dont on l'accable.

Le Baron de Benoist prend tout d'abord la parole, puis Ismail bey Kabbany, au nom du ministre de l'Instruction Publique, S.E. le Dr. Abdel Razak El-Sanhoury, puis Mme Amy Kher. Mlle Anne Nervin, Américaine, M. Edmond Muller, Suisse, Mr. Davies, au nom de l'Angleterre, soulignent le rayonnement de la culture française. M. Leprette et S.E. M. Jean Lescuyer, ministre de France, terminent cette brillante série d'allocutions en expliquant l'importance de l'œuvre accomplie par le groupement des A.C.F.E. et par M. Brin, son fondateur et président.

E.D.

PRIÈRE DE NOTER

notre nouveau No. de téléphone

50852

T A Y A



Rouge à lèvres

LIDO LUX

fabriqué en Palestine

P.T. 12

Demandez

KA

*"Le Meilleur
Chocolat"*

“Dettes et Créances des Lettres Françaises”

Nous donnons ci-après la péroraison de la conférence de M. K. Santini sur “Dettes et Créances des Lettres Françaises”, péroraison qui n'avait pas été intégralement reproduite dans notre numéro de mars :

Mesdames, Messieurs, je crois avoir dévidé mon rosaire. J'ai tenté, avec de très faibles moyens et sans passion, de vous montrer un aspect de dettes et de créances littéraires, sans pouvoir vous affirmer que ces dettes et ces créances appartiennent en exclusivité à telle ou telle nation. Il n'y a pas eu de bilan. Mais je voudrais terminer par quelques lignes en hommage à la France. Ces lignes sont de Maxime Gorki :

*Qui ne t'a pas aimée de tout son cœur
à l'aurore de ses jours?*

Dans les années de l'adolescence, lorsque l'âme humaine plie le genou devant les déesses de la beauté et de la liberté, tu paraissais au cœur tel un temple de ces déesses, ô Grande France!

*Ce mot si doux sonnait pour tous ceux
qui étaient courageux et honnêtes,
comme le nom familial d'une femme
passionnément aimée.*

*Combien de grands jours as-tu dans ton
passé?*

*Tes batailles étaient les plus belles fêtes
des peuples,*

*Tes souffrances, les plus grandes leçons
pour eux...*

*France, tu fus le clocher du monde du
haut duquel trois coups de la cloche
de la Justice ont retenti un jour
sur la terre entière,*

*D'où trois cris sont partis qui ont ré-
veillés les peuples de leurs sommeils
séculaires.*

De France, de Paris plus précisément, sont aussi partis, il y a 150 ans, ces mots incandescents: “Le bonheur est une idée neuve en Europe”. Il n'y a pas de raison pour qu'aujourd'hui, malgré les larmes, malgré les deuils, malgré le sang, malgré la nuit, par les larmes, les deuils, le sang et la nuit, il n'y a pas de raison pour que ne partent pas de France également ces mots qui diraient aux hommes: “Le bonheur est une idée mûre pour le monde”.



La Doularde
Le RESTAURANT FRANÇAIS
des Gourmets

**SOUPE à L'OIGNON
TOUS LES SOIRS
TRIPES à la Mode de Caen**

*Spécialités les plus fines
Menus spéciaux sur commande
Prière de retenir à l'avance les tables
pour groupes.*

R.C. 32796

5, RUE ADLY - LE CAIRE - TÉL. 41607 -

ADDENDUM à la conférence de M. A. M. Gossart (Pages 279 à 291)

Le présent numéro était déjà imprimé et en voie de brochage, lorsque nous reçûmes de Paris (pour la première fois depuis 1939) un envoi de documents destinés à illustrer la conférence de M. Gossart. Pour ne pas priver nos lecteurs de ces intéressants clichés, nous les donnons ci-après en hors-texte.



Galeran et Frêne (12ème siècle).



Première page du "Livre du Chevallier de La Tour Landry" (1372)



Le chapelain Lohier (12ème siècle)



Première page du "Ménagier de Paris" (1392)

(D'après les manuscrits originaux conservés à la Bibliothèque Nationale, Paris).

ADDENDUM à la conférence du Professeur Charles Oberling (Pages 271 à 278).

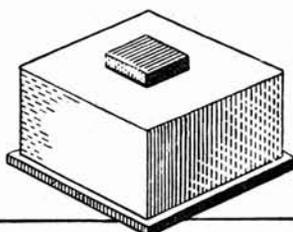
Nous publions, en hors texte, le document suivant reçu de Paris après l'achèvement de l'impression de la conférence du Prof. Oberling:



La crypte de Pasteur à l'Institut Pasteur de Paris.



Spring



ARTISTIX

EAU DE COLOGNE

Spring

Aussi Fraîche que
le Printemps

POUDRE DE RIZ

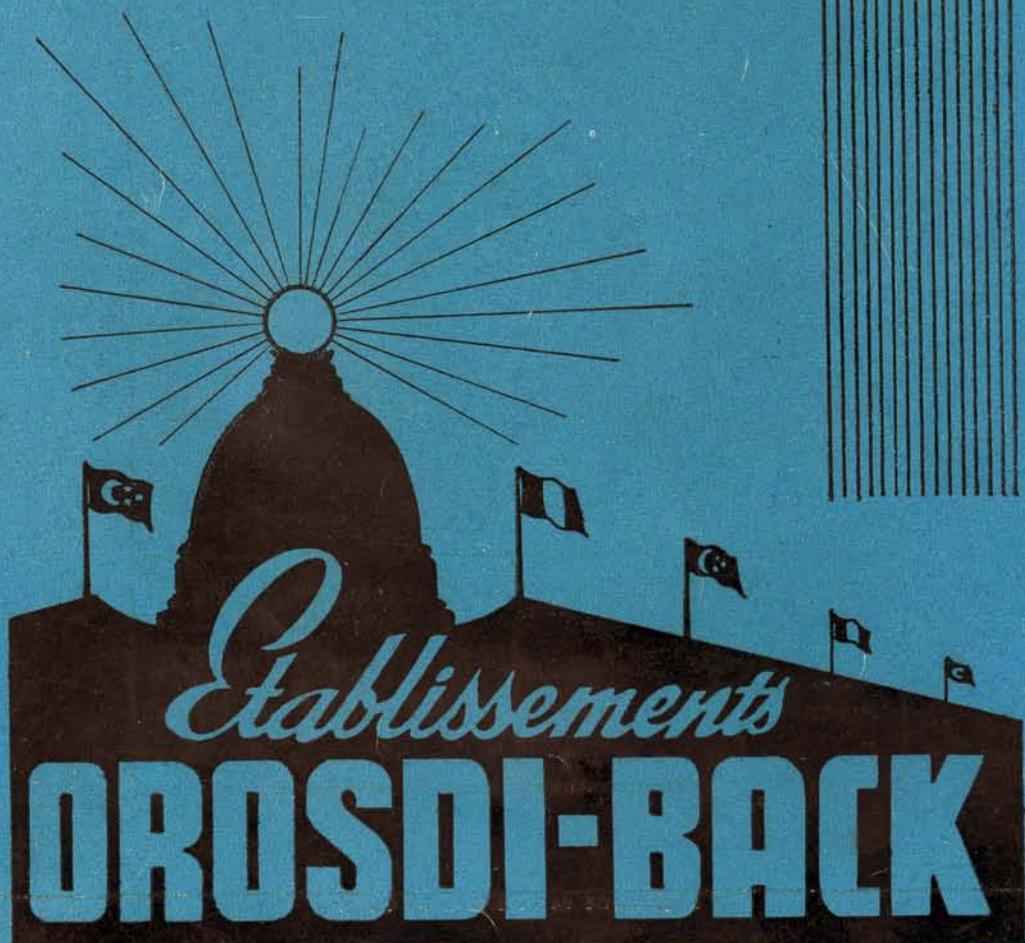
Spring

La Poudre de Luxe
de la Femme Élégante

SP 5

R.C. 137

LES PLUS
GRANDS
MAGASINS
DU
MOYEN ORIENT



LE CAIRE - PORT SAID